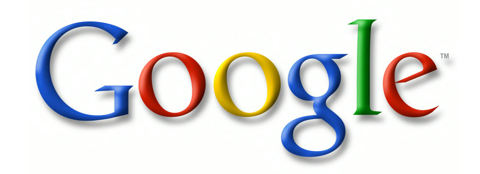


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

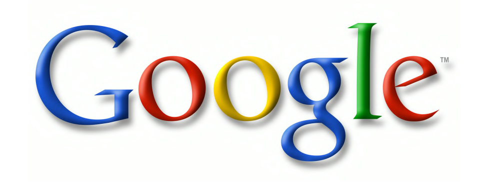
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

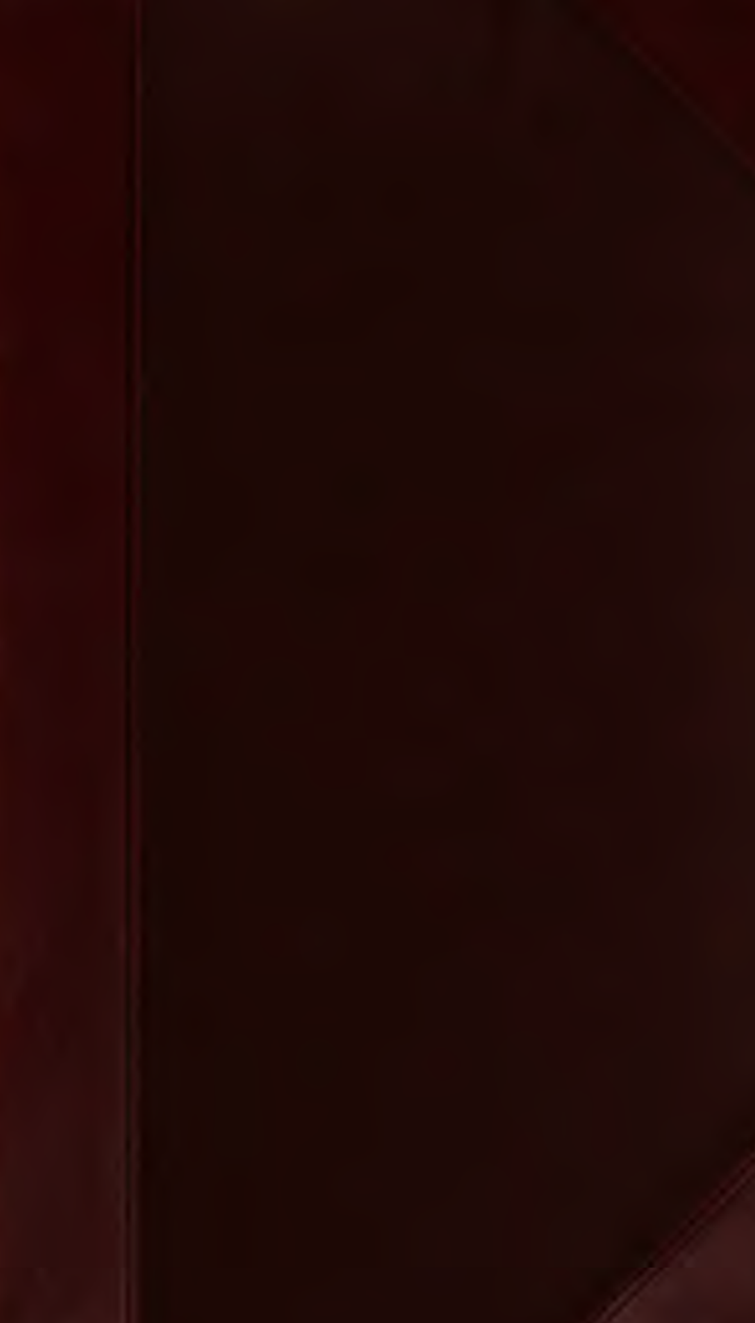
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

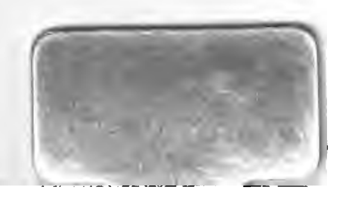
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III. B. 3677



ZAHAROFF
FUND



HISTOIRE

DES

FEMMES FRANCAISES

LES PLUS CÉLÈBRES;

ET

DE LEUR INFLUENCE

SUR

LA LITTÉRATURE FRANCAISE

COMME PROTECTRICES DES LETTRES

ET

COMME AUTEURS.

PAR MADAME DE GENLIS.

Je jouis des travaux qui surpassent les miens.
LA HARPE.

TOME II.

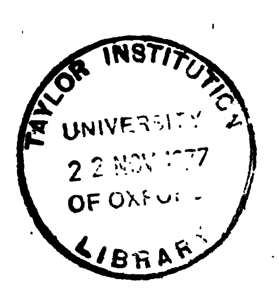
A PARIS:

ET SE TROUVE A LONDRES,

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE,

CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.

1811.



D l'Imprimerie de F. Vigurs, 5, Princes Street,
Leicester Square, London.

HISTOIRE

DES

FEMMES FRANCAISES

LES PLUS CELEBRES,

&c.

MADAME DE MONTESPAN.

Les préceptes de la morale, tracés par une main divine, ne forment point deux codes différens, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes : le suprême législateur prescrit les mêmes vertus et les mêmes devoirs aux deux sexes ; il demande seulement à l'homme plus de bravoure, parce qu'il lui a donné plus de force physique : il nous demande à tous le même courage d'esprit, parce que nous avons

tous des âmes également susceptibles de sentimens nobles, élevés et généreux : mais l'homme, dominateur de la société, a fait un autre code particulier pour lui, qu'il a nommé *les lois de l'honneur ;* lois souvent injustes et bizarres, et desquelles on a retranché les devoirs les plus difficiles à suivre et les préceptes les plus austères. Ainsi, par exemple, les écarts et les erreurs de l'orgueil et de la vanité n'entraînent point les hommes dans la route du déshonneur ; et souvent même des folies coupables, dans ce genre, jettent de l'éclat sur leur existence ; ils peuvent, enfin, se passionner pour une fausse gloire sans perdre l'estime publique. En même temps, ils ont voulu que les femmes demeurassent toujours assujéties à ces lois inflexibles et divines, qui ne souffrent ni adoucissement, ni composition : ainsi c'est entre les mains des femmes qu'ils ont confié le dépôt sacré de la véritable morale ; et en effet, parmi eux, le petit nombre de ceux qui veulent vivre en sages, sont forcés d'adopter les principes et les mœurs des femmes vertueuses. Mais cette morale austère et parfaite ne pourroit se soutenir, si elle n'étoit pas contenue par la plus

puissante autorité ; il lui falloit pour base la religion : il est donc nécessaire que les femmes aient des sentimens religieux ; celles qui n'en ont point, deviennent bientôt, avec plus ou moins de retenue, ce que Ninon appeloit *une femme honnête homme.*

Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan, avoit de la fierté dans le caractère, de l'élévation dans l'âme ; mais elle dirigea mal ces nobles sentimens, qui dégénérèrent en vanité puérile. Elle oublia que la dignité personnelle d'une femme vertueuse, placée même dans les rangs secondaires de la société, doit être aussi imposante, à certains égards, que celle d'une souveraine environnée de toutes les pompes de la royauté, et à laquelle nul de ses courtisans n'oseroit dire qu'elle est belle : telle est la délicatesse et la plus grande marque d'un profond respect ; une femme irréprochable, quelle que soit sa naissance, peut l'obtenir aussi bien qu'une reine. Madame de Montespan vouloit des louanges ; elle préféra un encens si commun, si prodigué, aux hommages de l'estime et de l'admiration. La tournure originale et piquante de son esprit

séduisit Louis XIV, autant que sa beauté. Elle régna long-temps sur le cœur de ce monarque; mais son humeur impérieuse l'en bannit peu à peu. Louis se livra à un sentiment plus solide et plus digne de lui, pour madame de Maintenon: il ordonna à madame de Montespan de quitter la cour, en 1680; elle avoit alors quarante ans. Elle avoit eu à la cour le mérite d'aimer les talens et la littérature, et la gloire d'avoir protégé Molière et Quinault. Belle encore lorsqu'elle quitta la cour, elle se jeta de bonne foi dans les bras de la religion, et elle fit une pénitence austère, qui dura jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire plus de vingt ans. Dès les premiers momens de sa conversion, elle offrit au marquis de Montespan de se remettre entre ses mains, ou de se confiner dans le lieu qu'il voudroit indiquer. Cet époux, si justement irrité, répondit qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni lui rien prescrire, ni entendre parler d'elle. Ainsi cette âme hautaine, perdue par la vanité, essuya toutes les humiliations, les rebuts d'un époux outragé, l'abandon du fils qu'elle avoit eu de lui (le duc d'Antin), les froideurs de

ses enfans illégitimes et les insolences de ses domestiques. Ses femmes lui manquèrent souvent de respect; elle s'étoit fait une loi de le souffrir comme une expiation de son orgueil passé. Elle ennoblit aux yeux du monde cet abaissement volontaire par une charité sans bornes. Réduite au simple nécessaire, elle distribuoit des sommes immenses aux pauvres, elle ne travailloit que pour eux; elle multiplia les jeûnes, les prières; elle imagina un genre de macération aussi ingénieux que cruel: pour se punir du plaisir qu'elle avoit trouvé jadis à porter des parures mondaines, elle fit faire des colliers, des bracelets, des ceintures et des jarretières de crin avec de petites pointes de fer, qu'elle porta constamment tous les jours, jusqu'à la mort. C'étoit un moyen certain de maudire à toute heure les inventions du luxe et de la coquetterie. Elle mourut aux bains de Bourbon, en 1707, âgée de soixante-six ans.

Marie-Madeleine-Gabrielle sa sœur, abbesse de Fontevrault, eut un mérite supérieur; elle savoit le grec et le latin, elle laissa un grand

nombre de manuscrits. Elle mourut à cinquante-neuf ans, en 1704.

L'esprit étoit héréditaire danscette famille; le maréchal de Vivonne, frère de madame de Montespan, fut très-célèbre par ses bons mots.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai donné au public, il y a cinq ans, un ouvrage, dans lequel j'avois rassemblé avec beaucoup de soins, de temps et de recherches, tout ce que l'histoire et les mémoires du temps, même ceux de Dangeau, qui sont manuscrits, peuvent offrir de relatif à madame de Maintenon; les particularités de sa vie, qui ne pouvoient entrer avec agrément dans un roman, étoient placées dans des notes à la fin du volume, rien n'étoit omis de ce qui la concerne; ainsi je ne puis présenter dans l'article qu'on va lire, qu'un extrait et un résumé de cet ouvrage, et dans lequel j'insérerai seulement quelques réflexions nouvelles. Peu de mois

après la publication de *Madame de Maintenon*, on fit paroître une nouvelle édition de ses Lettres. On rendit compte de ces Lettres dans le *Journal de l'Empire*, d'une manière si ingénieuse, et en même temps si honorable à la mémoire de madame de Maintenon, que j'insérai ce morceau dans la préface de la troisième édition de *Madame de Maintenon*, qui paroissoit dans ce moment. Je vais le donner encore ici, non parce qu'il renferme un suffrage flatteur pour moi, mais parce qu'il contient sur madame de Maintenon des réflexions remplies de finesse et de solidité. L'auteur, après avoir annoncé les *Lettres de madame de Maintenon*, continue ainsi :

« Ce recueil de lettres est un monument
« à la fois historique et littéraire, qui achèvera de donner une haute idée du talent
« épistolaire des femmes : ce seroit la partie
« la plus brillante et la plus intéressante
« peut-être de la collection que nous avons
« annoncée plusieurs fois, si le caractère de
« madame de Maintenon étoit mieux connu

« et plus justement apprécié......* Peut-
« être aussi la pureté de ses vertus trouve-t-
« elle aujour-d'hui moins d'admirateurs que
« d'incrédules, quoiqu'on n'ait aucun motif
« d'en douter : on croiroit dans le monde
« manquer de pénétration, si l'on ne suppo-
« soit des défauts habilement déguisés, qui
« rabaissent ces qualités extraordinaires. Les
« méchans se croient malins, et ils prennent
« la malignité pour de la finesse. Il y a bien
« des gens dont tout l'esprit consiste à croire
« les autres corrompus, et qui ne se garan-
« tissent d'être dupes qu'en supposant tout le
« monde fripon : c'est ce qu'ils appellent
« la connoissance des hommes. Il étoit ré-
« servé à une femme de connoître la mérite
« tout entier de madame de Maintenon, et
« d'en faire le portrait le plus naturel, le plus
« vrai et le plus incroyable. Pour en pren-
« dre l'idée que madame de Genlis en a
« donnée dans son ouvrage, il faudroit oser
« croire à la perfection de la vertu ; et cette

---

* Les points indiquent des lacunes, ce morceau n'étant qu'un extrait.

“ foi est aussi rare que la perfection même,
“ parce qu'elle en est le plus noble principe.
“ Je ne sais quel honneur on peut trouver
“ dans cette espèce d'incrédulité; car appa-
“ remment on ne nieroit pas dans les autres
“ ce qu'on trouveroit en soi-même, et l'éten-
“ due de la foi est ici la mesure de la gran-
“ deur d'âme. Tout homme qui refuse de
“ croire une action sublime, parce qu'il la
“ juge impossible, se juge le premier, et s'a-
“ voue incapable de la faire. On ne peut se
“ déshonorer plus finement.... Madame de
“ Maintenon dit dans une de ses lettres:
“ *Oh! non assurément, je ne me suis pas*
“ *mise où je suis, je ne l'aurois ni pu, ni*
“ *voulu; mais voilà comme les hommes ju-*
“ *gent! Je suis où vous me voyez sans l'a-*
“ *voir désiré, sans l'avoir espéré, sans l'a-*
“ *voir prévu.* Il y a là un caractére de bonne
“ foi qui est évident pour tout homme qui
“ connoît le monde. Tant qu'on n'y réussit
“ pas, on se fait gloire de n'avoir aucun pro-
“ jet; mais lorsqu'on est arrivé à ses fins,
“ qui est-ce qui ne s'attribue pas quelque
“ chose de sa fortune?.. Quelle vraie philo-

“ sophie que celle qui mettoit madame de
“ Maintenon au-dessus même d'une vanité
“ si naturelle et si délicate! Qui pouvoit
“ l'empêcher de se laisser attribuer de la
“ prévoyance, des desseins, de la force d'es-
“ prit avec des vues légitimes, si ce n'est la
“ vérité et la candeur de son âme? Sa gloire,
“ il faut l'avouer, est d'une espèce bien ex-
“ traordinaire! et si l'on est forcé de recon-
“ noître qu'elle n'a employé à la cour d'autre
“ habileté que *celle d'une conduite irré-
“ prochable et d'une piété sincère*, sa fortune
“ est le plus bel éloge de Louis XIV, je
“ dirois même de la vertu...... Ce qui dis-
“ tingue l'esprit de madame de Maintenon,
“ c'est la solidité et la justesse. Son style
“ étoit formé par le bon sens; il est si plein de
“ raison, de goût et de décence, qu'on peut
“ dire que c'est avoir beaucoup profité que
“ d'y trouver de l'agrément. Je ne crains
“ pas d'avancer qu'il est plus classique que
“ celui de madame de Sévigné; s'il est
“ moins étincelant d'imagination et de gaîté,
“ la pureté et la correction qui le distinguent,
“ sont accompagnées de tant de grâces,

« qu'elles semblent moins des qualités acqui-
« ses que des dons naturels."—Feuilleton signé de la lettre Z. *du Journal de l'Empire.* Samedi 28 juin 1806.

La nature ne produit ni des monstres, ni des âmes tellement fortes et pures, qu' elles soient à l'abri de tout égarement. La scélératesse et la perfection tiennent à de mauvais penchans, ou à d'heureuses dispositions que l'éducation et de certaines circonstances ont concouru à développer. Tout sembla se réunir pour donner à madame de Maintenon ces principes invariables, cette sensibilité pour les malheureux, et cette perfection de caractère qui la rendirent la personne la plus accomplie de son siècle. Elevée par une mère remplie de raison et de piété, sa première éducation fut excellente; ensuite l'école utile et sévère du malheur acheva de former son cœur et son esprit. Elle souffrit toutes les inégalités, toutes les hauteurs que les caractères impérieux et durs font supporter à ceux qui sont dans leur dépendance; elle prit l'habitude de la patience, et l'aversion des caprices. Après cette épreuve, elle devint la com-

pagne et la garde-malade d'un homme infirme, et licencieux dans ses discours ainsi que dans ses écrits. Le mauvais ton de Scarron contrastoit trop avec le sien, et avec toutes ses habitudes, pour ne pas affermir en elle le goût de toutes les bienséances. Parvenue à l'âge mûr, elle vit dans madame de Montespan les agitations, les remords du vice, alors même qu'il paroît être heureux; elle vit l'abus de la faveur, et toutes les manœuvres de l'intrigue; enfin elle eut l'avantage d'étudier long-temps la cour sans y jouer un rôle, sans y être remarquée, sans y causer d'ombrage. Quand elle y régna, elle en connoissoit les mœurs, tous les personnages, tous les intérêts; elle y porta la prudence, la sagesse, les vertus que doivent donner une grande pénétration naturelle, une observation suivie, le mépris de l'intrigue et de la flatterie, l'horreur de l'injustice et de la mauvaise foi. L'adversité avoit à la fois élevé son âme, et assoupli son caractère; et c'est ainsi qu'elle parut, et qu'elle fut en effet supérieure à tout ce qui l'entouroit, et à sa fortune.

Françoise d'Aubigné, marquise de Mainte-

non, petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 8 septembre 1635, dans une prison de Niort, où étoient renfermés Constant d'Aubigné son père, et Anne de Cardillac sa mère, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. En 1639, madame d'Aubigné obtint l'élargissement de son mari, qui passa aux Iles avec sa famille. Durant le trajet, la jeune Françoise, âgée de quatre ans, tomba dangereusement malade : au bout de quelques jours, on la crut morte, on alloit l'attacher sur la planche fatale pour la plonger dans la mer ; madame d'Aubigné voulut l'embrasser encore une fois ; elle prit dans ses bras ce corps inanimé, et en le pressant contre son sein, elle sentit un foible battement de cœur. C'est ainsi que fut sauvée cette enfant, à laquelle le ciel réservoit de si hautes destinées. D'Aubigné fit fortune à la Martinique ; mais toujours incorrigible, sa passion pour le jeu le ruina promptement. Il mourut, et ne laissa que des dettes ; sa femme revint en France, et succomba bientôt à ses chagrins. Mademoiselle d'Aubigné, orpheline et dans l'enfance encore, fut recueillie par sa tante, ma-

dame de Neuillant, qui la traita avec une extrême dureté, et qui ne put réussir à lui faire abjurer le calvinisme, dans lequel on l'avoit élevée. On la mit au couvent; elle prit en amitié une religieuse, qui obtint d'elle, par la douceur et par la raison, ce qu'elle avoit obstinément refusé aux menaces et à la rudesse. A seize ans elle épousa Scarron, et ce fut une fortune pour elle: son esprit, ses grâces, sa modestie et sa douceur attirèrent chez elle la bonne compagnie; elle réforma le ton de cette maison, elle y établit l'ordre et la décence. La société des personnes les plus aimables de la cour et des gens de lettres les plus distingués, lui donna cette politesse, ces manières nobles, ce goût pour la conversation et pour la littérature, qui la rendirent aussi remarquable par ses agrémens, qu'elle étoit supérieure à toutes les femmes de son temps, par sa profonde connoissance du monde et des hommes, sa prudence, sa raison et la solidité de son esprit. Par le plus heureux enchaînement d'idées et d'évènemens, chaque incident de sa vie devint pour elle une expérience utile, chaque réflexion produisit dans son esprit une

lumière de plus, et servit à l'affermir dans ses principes. Enfin, elle fit le bonheur de l'homme impotent qui l'avoit choisie pour compagne. Ses soins assidus et son attachement adoucirent pour lui des maux intolérables, et lui firent supporter la plus pénible existence.

Devenue veuve, madame Scarron retomba dans la misère et se retira dans un couvent: elle n'en sortoit que l'été pour aller de temps en temps passer quelques jours à la campagne chez ses amis. Ces établissemens passagers chez les autres, sont pour les gens riches des préférences dont on leur sait gré, mais pour les personnes entièrement dénuées de fortune, on les regarde comme une hospitalité généreuse qui doit inspirer de la reconnoissance. Madame Scarron connoissoit trop bien le monde pour n'avoir pas fait cette remarque, et elle avoit trop d'élévation d'âme pour ne pas chercher à s'affranchir de cette espèce d'humiliation; elle en trouva le moyen en se rendant utile aux amies qui la recevoient, et surtout à la marquise de Montchevreuil chez laquelle, tous les ans, elle passoit la plus grande partie

des étés. Madame Scarron, qui possédoit tous les agrémens et toutes les perfections d'une femme, étoit d'une adresse extrême, elle savoit broder d'une manière inimitable ; elle fit pour la marquise de Montchevreuil un meuble tout entier, et afin de le terminer promptement, elle se levoit tous les matins avec le jour, et elle y travailloit sans relâche.

Dans cette situation, un homme de qualité, très-riche et jeune encore, devint amoureux de madame Scarron, et lui offrit sa main, qu'elle refusa sans hésiter, parce qu'il étoit sans principes et sans esprit. Ses amis blâmèrent ce refus qui, dans sa détresse, faisoit tant d'honneur à son caractère ; mais les protecteurs, ennuyés des sollicitations, voudroient que les protégés acceptassent toujours à tout prix ce qui pourroit leur donner de la fortune, et par conséquent leur tenir lieu des grâces qu'ils demandent. Cependant on sollicitoit en vain une pension pour madame Scarron ; ayant perdu l'espoir de l'obtenir, elle alloit accepter les propositions d'une princesse étrangère, et se disposoit à partir pour le Portugal, lorsqu'elle eut une entrevue

avec madame de Montespan, qui lui fit donner la pension, et le voyage de Portugal fut rompu. Peu de temps après, madame Scarron, choisie pour élever secrètement les enfans du roi et de madame de Montespan, vint à la cour; le roi avoit beaucoup de prévention contre elle, parce qu'il la croyoit précieuse et pédante. Ce qui pouvoit le mieux détruire ces préventions, étoit le dénûment absolu de prétention, d'ambition et de desseins. Madame Scarron n'aspiroit qu'au repos, elle ne vouloit que s'assurer une douce indépendance: la fortune la servoit malgré elle, et à son insu elle lui préparoit des chaînes éternelles et le sort le plus éclatant. Sa simplicité parfaite, sa franchise et sa modestie étonnèrent le roi, qui s'étoit fait d'elle une idée si différente. L'étonnement dans ce genre est une sorte d'admiration; c'étoit commencer mieux que par l'estime: l'amitié qui suit ordinairement un tel sentiment, doit avoir plus de solidité et plus d'ascendant que l'amour. Madame de Montespan se livra bientôt à toute la colère d'une bienfaitrice qui se croit trahie, et à tous les emportemens

d'une favorite qui craint de se voir supplantée. Sa jalousie servit peut-être à éclairer le roi sur une passion que l'âge de madame Scarron devoit l'empêcher de s'avouer, et même de reconnoître au fond de son cœur. L'amour est si bizarre, que souvent l'idée d'une impossibilité chimérique l'éteint avant qu'il ait pu se développer : c'est un feu ardent et fugitif, qu'un peu de cendre, une foible poussière étouffe dès sa naissance, ou dont un souffle léger fait un incendie.

Madame Scarron, tranquille au milieu de ces agitations, n'employoit son crédit naissant qu'à rapprocher le roi d'une épouse estimable trop long-temps négligée. Louis trouvoit un charme secret en écoutant la voix du devoir; c'étoit céder à celle de l'amitié ; tout étoit nouveau pour lui dans ce nouvel attachement. Fatigué de tant de conquêtes faciles, ayant épuisé toutes les séductions de la galanterie, il entrevoyoit d'autres plaisirs, une autre source de bonheur, enfin, ce qui valoit mieux encore pour un homme qui, dans ce genre, devoit être blasé, il prévoyoit de grands obstacles. Toutes ces idées furent long-

temps vagues et confuses dans sa tête ; mais le premier voyage à Barrège, de madame Scarron, contribua surtout à les fixer. Elle conduisit aux eaux le jeune duc du Maine, fils du roi et de madame de Montespan, et boiteux depuis sa naissance. Le roi ordonna à madame Scarron de lui écrire régulièrement pendant toute la durée du voyage ; il demandoit des lettres ; madame Scarron n'écrivit que des bulletins : elle eut le bon goût de sentir qu'elle devoit paroître croire que le roi, en donnant cet ordre, n'avoit désiré que recevoir régulièrement et avec détail des nouvelles de son fils. Une femme ordinaire n'eût pas manqué de saisir cette occasion de chercher à montrer de l'esprit. Il falloit une bien grande supériorité pour être au-dessus d'une prétention si naturelle, ou pour la sacrifier. Le roi fit aisément ces réflexions, et d'autant plus qu'il n'ignoroit pas que personne n'écrivoit mieux que madame Scarron ; il loua même cette modestie délicate et respectueuse. Le duc du Maine fut malade ; madame Scarron passa plusieurs nuits de

suite; elle avoit un sentiment si profond de ses devoirs, qu'elle ne songea même pas à faire valoir de tels soins, elle n'en parla point: mais le médecin en instruisit le roi, en lui apprenant que madame Scarron, dans une autre maladie beaucoup plus ancienne de son jeune élève, s'étoit conduite de même. La reconnoissance paternelle de Louis acheva ce que l'estime et l'inclination avoient commencé. Madame Scarron, à son retour de Barrège, fut reçue de manière à surprendre, à inquiéter tous les courtisans, et à désespérer la favorite. On ne concevoit rien à un sentiment toujours tendre et retenu dont tous les témoignages étoient des marques de considération, et qui ne se trahissoit que par une confiance intime. Madame de Montespan, dévorée de jalousie, n'avoit ni des prétextes pour la faire éclater, ni le droit de se plaindre. On ne donnoit point de fêtes, on ne prodiguoit que des preuves d'estime: qu'opposer à un tel attachement? les séductions de la coquetterie? on apprenoit tous les jours à les mépriser: la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté? on

préféroit à tout leur éclat, la raison, la douceur, l'esprit, et des grâces simples et naturelles.

Madame Scarron reçut de Louis, comme gouvernante de ses enfans, des gratifications, et d'autant plus honorables, qu'elles étoient méritées par des soins et un dévouement sans bornes. Le premier usage que madame Scarron fit de son aisance, fut d'établir à Neuilly une école, composée d'abord de vingt pauvres orphelines, qu'elle porta peu de temps après à quarante, en la transférant à Noisy. La charité n'a point d'espions, on fut long-temps sans connoître cette bonne œuvre; enfin le roi la découvrit et voulut s'y associer: le nombre des jeunes orphelines fut plus que doublé; leur bienfaitrice ne fit plus alors un mystère de cet établissement, afin d'en donner tout l'honneur au roi. *Jugez de mon plaisir* (écrivoit-elle à une de ses amies), *quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles qui sont présentement à Noisy.* On voit, par les Mémoires de mademoiselle d'Aumale, qu'elle alloit en outre presque toutes les semaines,

ou au moins deux fois par mois, visiter les chaumières de ces environs et y porter des vivres, de l'argent et des vêtemens. Toujours mise avec la plus grande simplicité, défrayée de tout à la cour, comme gouvernante des enfans du roi, elle pouvoit faire ces aumônes immenses, quoiqu'elle eût un revenu très-borné. Elle acheta la terre de Maintenon, et le roi décida qu'elle en prendroit le nom.

Cependant madame de Maintenon, toujours invariable dans sa conduite ainsi que dans ses principes, ne voyoit le roi qu'entourée de ses enfans ou chez la reine. Elle devint l'objet des hommages et de la terreur des courtisans. Un tel empire préparoit à de grandes réformes dans les mœurs. Tandis que madame de Maintenon élevoit de pauvres enfans abandonnés, tandis qu'elle alloit porter la joie sous le toit de l'indigent, on l'accusoit d'hypocrisie, on calomnioit sa jeunesse avec atrocité dans une multitude de libelles, on faisoit contre elle des chansons infâmes : sous prétexte de dénoncer au roi ces vils écrits, on les mit sous ses yeux ; il répondit froidement : *Cela ne mérite que du*

mépris. Madame de Maintenon n'ignora pas ces noirceurs ; on lui conseilla des vengeances, elle rejeta ce conseil avec horreur. *On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant*, disoit-elle : maxime vraie sous le règne d'un prince éclairé, et qui fut également justifiée par sa conduite et par sa fortune. Madame de Montespan, pressée par les exhortations de Bossuet, et surtout avertie par les froideurs du roi, préparoit péniblement sa retraite de la cour. Madame de Maintenon n'avoit point changé de langage avec elle ; dès les premiers temps de leur liaison mutuelle, elle lui avoit parlé avec une entière liberté sur le désordre de sa vie. Mais alors elle ne donnoit que des conseils, et maintenant ces mêmes discours sembloient être d'irrévocables arrêts. Enfin, n'ayant plus à rompre des liens dénoués depuis longtemps, madame de Montespan quitta la cour, pour n'y plus reparoître ; et Louis, cédant à l'ascendant sublime de l'amie qui n'avoit acquis un tel empire sur sa grande âme qu'en lui parlant de ses devoirs, retourna sincèrement à la reine, et ne s'en

éloigna plus. Madame de Maintenon, à ce haut point de considération et de faveur, éprouva tout ce que l'ingratitude a de plus sensible ; la duchesse de Richelieu et la comtesse d'Heudicourt, ses anciennes amies, se liguèrent contre elle, et mirent tout en usage pour la perdre dans l'esprit de la reine et de madame la dauphine. Le roi découvrit ces indignes manœuvres ; il voulut exiler la duchesse et la comtesse, et leur ôter leurs places. Madame de Maintenon, avec une bonne foi, un zèle, une générosité admirables, appaisa la colère du roi, et obtint grâce entière. Elle avoit eu jadis, dans sa jeunesse, des obligations à ces deux personnes, et les méchancetés les plus noires et les plus réfléchies ne purent le lui faire oublier. Elle forma à la cour une association de Dames de la Charité, elle en fit la duchesse de Richelieu supérieure. Peu de temps après, la reine mourut. Le roi resta enfermé à Marly seul avec madame de Maintenon, pendant plusieurs jours. Après la mort de la duchesse de Richelieu, qui arriva dans ce même temps, le roi offrit à madame de Maintenon

la première place de la cour, celle de dame d'honneur de madame la dauphine, que madame de Maintenon refusa avec autant de fermeté que de modestie et de respect. *Quant à l'honneur que me feroit cette place,* ajouta-t-elle, *ne l'ai-je pas tout entier dans l'offre que daigne me faire votre majesté?* De toute la dépouille de la duchesse de Richelieu, madame de Maintenon ne retint qu'une place sans appointemens, celle de supérieure des Dames de la Charité.

Cette femme, qui craignoit tant l'ennui, les visites et les sollicitations des courtisans, ne se trouva point importunée par les indigens qui venoient en foule, deux fois par semaine, assiéger son appartement, pour lui présenter des placets ou pour lui demander des secours. Madame de Montespan allant la voir un de ces jours d'audience, et trouvant chez elle tous ces pauvres qui attendoient leur tour pour entrer : *On ne peut mieux,* dit-elle, *parer une anti-chambre pour une oraison funèbre.* Souvent madame de Maintenon alloit recevoir ces pauvres dans la pièce où ils se rassembloient : un matin qu'elle

leur donnoit audience de cette manière, un vieil ecclésiastique perçant la foule, s'approcha d'elle, et lui dit tout haut: Il y a trente-six ans, madame, que je ne vous ai vue....Vous souvient-il qu'à votre retour des Iles, vous vous rendiez tous les jeudis à la porte des jésuites de la Rochelle, où les pères distribuoient des alimens aux pauvres? Employé à cette distribution, je vous distinguai parmi tous les autres mendians; je fus frappé de la noblesse de votre physionomie, j'observai votre embarras, j'en eus pitié et j'envoyai les alimens chez vous. Pendant cet étrange discours, qui pour toute autre eût été si maladroit et si déplacé, tous les yeux étoient fixés sur madame de Maintenon, et l'on ne put remarquer en elle ni la plus légère émotion, ni la moindre nuance d'embarras; elle ne rougit point, elle écouta d'un air attentif et calme: ensuite, quand le vieillard eut cessé de parler, elle répondit qu'elle se rappeloit parfaitement tout ce qu'il venoit de dire, elle l'appela son bienfaiteur, et après l'avoir remercié avec attendrissement, elle l'emmena dans son cabinet, comme pour lui

épargner à son tour l'humiliation d'exposer tout haut ses besoins; là, elle le pria d'accepter une bourse qui contenoit cent pistoles, en lui annonçant que tous les ans elle la rempliroit de la même somme. Le roi entrant chez elle dans ce moment, elle lui présenta cet ecclésiastique, en lui disant: *Voilà mon père nourricier; et vous ne serez plus surpris, Sire, que je vous importune quelquefois pour les orphelins.* Ce même sentiment de reconnoissance fit rechercher soigneusement à madame de Maintenon toutes les personnes qui lui avoient rendu quelques services dans sa jeunesse; elle n'oublia pas une blanchisseuse qui jadis lui avoit prêté des meubles: après beaucoup de recherches, elle la trouva dans une grande misère; elle alla elle-même la tirer d'un galetas, elle la conduisit dans un joli logement, et lui assura une pension.

Insatiable dans l'ambition de faire du bien, elle établit des manufactures à Maintenon; elle appela des tisserands de Normandie, qui fabriquèrent de belles toiles; elle fit venir des ouvriers flamands, qui travaillèrent à de su-

perbes dentelles ; elle établit des filatures, elle fit beaucoup de plantations, et par tous ces soins, elle employa des millions de bras, bannit la fainéantise et la mendicité de sa terre, dont elle doubla le revenu. Tel fut l'usage que fit de la fortune, une femme qui passa tout à coup de la misère à l'opulence, seul exemple peut-être d'une personne qui, ayant été privée jusqu'à trente-six ans de toutes les superfluités de la vie, et qui même ayant langui jusqu'à cette époque dans une véritable pauvreté, devenue riche subitement, n'ait jamais eu que du mépris pour le luxe et la magnificence, qu'elle appeloit *la passion des dupes.* Sa véritable passion fut de donner, de secourir les infortunés ; et ce qu'il y eut de plus rare encore et de plus admirable, c'est que pour la satisfaire, elle ne passa point les bornes qu'elle avoit elle-même prescrites à sa fortune. Son immense charité ne se ralentit jamais, sa pitié pour les pauvres alloit jusqu'à la tendresse, elle n'avoit point de pauvres à Maintenon, parce que cette terre lui appartenoit ; tout le monde y travailloit et y vivoit dans l'aisance et le bon-

heur. Mais elle alloit en chercher à Avron, où elle en avoit une multitude. Mademoiselle d'Aumale, qui la suivoit dans ces courses, dit que ces pauvres étoient si familiers avec elle, qu'ils *l'entouroient, la poussoient, se jetoient dans ses jupes, et surtout les petits enfans, qui ne l'importunoient jamais.* Madame de Maintenon, disoit : " Le roi pré-
" tend que je me tue à Avron, cependant
" un de mes plus grands plaisirs est de voir
" mes paysans ; j'aime tout à fait leurs
" maisons, leur conversation est délicieuse,
" un rien les soulage et les ravit ; cela ne
" vaut il pas mieux que de perdre son temps
" à écouter lès médisances de ces dames, ou
" les plaintes des généraux contre les mi-
" nistres ?" Elle faisoit distribuer du pain, du potage, des couvertures, des habits aux pauvres de Versailles, elle cherchoit elle-même des nourrices pour de pauvres enfans, elle leur donnoit des gratifications, lorsqu'elles les lui rapportoient en bonne santé. Elle faisoit tous les ans une grande quantité de mariages dans les environs de Versailles et de Fontainebleau. Obligée, depuis son ma-

riage, de faire tous les soirs la partie du roi, elle donna constamment aux pauvres l'argent qu'elle gagnoit au jeu. Elle avoit la même sensibilité pour la pauvre noblesse. Afin de la soulager, elle vendit ses chevaux, ses bijoux, une partie de ses habits ; l'indigence unie à la beauté, n'essuya jamais ses refus. Elle payoit dans des couvens les pensions de plusieurs jeunes filles, que leurs charmes eussent exposées, sans ces secours, à toutes les séductions du monde. Elle alloit souvent incognito à Paris, avec le fidèle Manceau, son domestique de confiance, délivrer des prisonniers, ou faire en secret d'autres bonnes œuvres. Enfin cette inépuisable bonté s'étendoit jusqu'aux objets que la vertu même se croit autorisée à repousser ; des gens vicieux, qu'elle connoissoit pour tels, mais dans la dernière détresse, eurent souvent part à ses bienfaits. " Il faut toujours, " disoit-elle, espérer la conversion du vice " malheureux ; il ne faut pas, quand on peut " le secourir dans un pressant besoin, le " laisser mourir de faim, mais ce n'est " qu'après avoir engraissé la vertu." Pour

fournir à tant de libéralités, elle n'avoit, sans compter sa terre, que quarante-huit mille francs de pension du roi, et seulement depuis son mariage, elle négligea même de la faire assurer. Loin de s'enorgueillir du bien immense qu'elle faisoit, elle n'y trouvoit aucun mérite.

" Pour bien faire l'aumône, disoit-elle, il " faut souffrir du soulagement qu'on donne " aux autres : ma place empêche les priva- " tions personnelles, mes charités sont pour " moi un si grand plaisir, qu'elles ne sau- " roient être un mérite. Que je me trou- " verois heureuse, si je pouvois devenir " pauvre à force de secourir les pauvres !" Quand mademoiselle d'Aumale lui disoit qu'il seroit à désirer qu'avec sa libéralité elle fût plus riche, elle répondit qu'elle pourroit l'être, mais qu'elle ne le vouloit pas. " Les " revenus du roi appartiennent au royaume, " ajoutoit-elle ; ils doivent être employés " aux besoins des peuples, et non au luxe " d'une femme ; je dis *luxe*, parce que dans " l'état où je suis, ne pouvant jamais par- " venir à prendre sur mon nécessaire, toutes

" mes aumônes ne sont qu'une espèce de " luxe, bon et permis à la vérité, mais des " actions sans mérite ; et voilà les inconvé- " niens de ma place, il y a des vertus qui y " deviennent impossibles." C'est ainsi qu'elle jugeoit de telles actions! La piété seule pouvoit lui donner le sublime sentiment qui ne lui laissoit voir dans cette admirable charité qu'*un luxe permis.* Combien elle avoit raison de dire que *la dévotion rend le cœur tendre sur le malheur des hommes, et l'esprit éclairé sur les objets de la véritable gloire!* sa vie entière prouve la vérité de cette belle maxime. Qu'on ajoute à tout ce qu'on vient de lire l'établissement de Saint-Cyr, et l'on aura peine à concevoir qu'une seule personne ait pu faire autant de bien. Quel beau jour pour madame de Maintenon, que celui où l'école de Noisy fut transférée à Saint-Cyr ! que dut-elle éprouver en entrant dans ces vastes bâtimens, suivie de deux cent cinquante jeunes personnes dont elle assuroit l'existence, et qui devoient être à jamais successivement remplacées par un nombre égal ! Quelle dut être sa reconnois-

sance pour le souverain qui lui donnoit cette puissance divine !.... Le roi, présent à cette cérémonie, étoit avec elle. On alla d'abord à l'église, où le saint évêque de Chartres monta en chaire et prononça un discours plein d'onction. On se rendit ensuite dans la salle de communauté, et là madame de Maintenon, présentant au roi un livre blanc, dans lequel elle se proposoit d'écrire une espèce de journal, elle le supplia de tracer quelques lignes sur le premier feuillet ; le roi y mit ces paroles remarquables : *Choisir de bons sujets et maintenir la règle, est toute la science de tout bon gouvernement*. Le lendemain l'évêque de Chartres déclara par un décret que l'intention du roi et la sienne comme évêque diosésain, étoit que madame de Maintenon fût supérieure de cette communauté, tant pour le spirituel que pour le temporel. Les dames de Saint-Cyr lui présentèrent une croix d'or, semée de fleurs de lis émaillées, et sur le revers de laquelle étoient gravés ces deux vers de Racine :

Elle est notre guide fidèle,
Notre félicité vient d'elle.

allusion ingénieuse à la croix et à celle qui devoit la porter. Le roi lui donna un brevet par lequel il lui attribuoit tous les droits, honneurs et prérogatives de fondateur. Elle fut nommée malgré elle dans les lettres patentes : elle obtint qu'elle ne le seroit point dans la médaille ; mais le roi eut l'intention de l'y désigner, et ce fut d'une manière aussi délicate que glorieuse pour elle. Il fit représenter sur cette médaille la piété personnifiée ; il voulut que cette figure eut une taille majestueuse, et qu'elle fut entièrement voilée.

Madame de Maintenon parvint à ce point d'élévation et de véritable gloire, sans intrigue, sans cabale, sans se faire un parti, sans être soutenue on conseillée par un seul des amis du roi ; elle les eut même tous contr'elle ainsi que les ministres : Louis la vengea de leur inimitié en les faisant travailler chez elle, en lui demandant des avis sur des affaires d'état. Pendant ces séances, elle se tenoit modestement à l'écart, elle filoit et ne rompoit le silence que lorsque le roi l'interrogeoit. Au milieu des affaires les plus importantes, ma-

dame de Maintenon ne dédaigna jamais les occupations naturelles des femmes. Elle filoit ou travailloit à la tapisserie en dictant ses lettres, et même seule avec le roi. On voit encore, parmi les meubles de la couronne, un superbe lit travaillé en soie, en or, en perles fines et petites pierreries, fait par madame de Maintenon pour Louis XIV. Elle pensoit que ce goût du travail étoit une qualité nécessaire à une femme; elle le donna à toutes ses élèves, et il s'est perpétué à Saint-Cyr jusqu'à nos jours.

Le roi l'aima uniquement, parce qu'il étudia sa conduite, son caractère, et qu'il sut apprécier son esprit et ses vertus : aussi madame de Maintenon, devenue l'épouse de son souverain, disoit : *Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.* Ce mot faisoit à la fois son éloge et celui de Louis XIV. Ce prince, peu de temps avant son mariage, vit à sa cour un grand déchaînement contre madame de Maintenon ; il répondit à ces clameurs de la manière la plus étrange et la plus inattendue; il fit entrer deux fois au conseil madame de Maintenon : on fut atterré, on

se tut. Madame de Maintenon ne voulut plus retourner an conseil. Avec sa franchise ordinaire, elle écrivoit là-dessus à la marquise de Montchevreuil : " On m'a demandé le " secret ; mais on a examiné des objets si " peu importans, les avis de ceux qui les ont " discutés m'ont paru si faux et si ridicules, " que ce secret est bien plus utile aux minis- " tres qu'aux affaires."

Avec une discrétion parfaite, madame de Maintenon n'eut jamais ce ton mystérieux et ministériel, que les gens en place ou les favoris prennent si facilement. Impénétrable pour tous les vrais secrets, elle n'attachoit point d'importance aux petites choses ; les affaires et la faveur ne lui ôtèrent jamais le naturel et la simplicité la plus aimable.

On a déjà vu des traits de sa grandeur d'âme ; en voici encore un qu'on ne peut omettre, même dans un court abrégé de sa vie.

Louvois étoit depuis douze ans l'ennemi de madame de Maintenon ; il avoit intercepté un paquet de lettres des fils du duc de la Rochefoucauld et du maréchal de Villeroi, du cardinal de Bouillon, et de plusieurs autres

personnes en correspondance avec les princes de Conti, qui faisoient alors la guerre en pays étranger, sans permission du roi. Ces lettres contenoient les moqueries les plus outrageantes sur le roi et sur madame de Maintenon. Parmi ces lettres, il s'en trouvoit une de la jeune et belle princesse de Conti, la fille bien-aimée du roi et de madame de la Valliére: cette princesse, mariée depuis deux ans, écrivoit à son mari. Elle se permettoit des railleries insultantes sur madame de Maintenon, et en même temps elle parloit du roi d'une manière peu respectueuse. Ces torts étoient inexcusables : le roi étoit le meilleur des pères, et madame de Maintenon avoit donné à la jeune princesse, avant et depuis son mariage, les preuves du plus tendre attachement. Une seule lettre, cachée sous les autres, n'avoit point encore été ouverte ; le roi l'aperçut; et Louvois fut cruellement puni de sa délation, en reconnoissant l'écriture du marquis de Courtanvaux son fils. L'ambition fit taire en lui la nature. *Sire*, dit-il sur-le-champ, *si mon fils a manqué à Votre Majesté, je la conjure d'avance de le punir avec*

la dernière sévérité, je ne demanderai point sa grâce. D'autres la solliciteront, reprit madame de Maintenon, indignée de ce premier mouvement d'un courtisan consommé. Louis lut la lettre qui étoit aussi criminelle que les autres. Madame de Maintenon ne s'occupa que du soin d'adoucir la juste colère du roi, qui étoit extrême surtout contre la princesse de Conti. Il vouloit l'exiler : madame de Maintenon demanda grâce et l'obtint ; mais le roi désiroit la confondre en lui montrant lui-même la lettre qu'elle avoit écrite. *Ah ! Sire,* dit madame de Maintenon, *elle seroit foudroyée d'un seul de vos regards. Vous ne devez annoncer que d'heureuses nouvelles, chargez-moi du triste soin de porter les mauvaises. Ne revoyez la princesse que pour lui annoncer son pardon.* Eh bien ! reprit le roi, voyez-la, dites-lui seulement que je lui défends de paroître devant moi jusqu'à nouvel ordre.

Madame de Maintenon obéit. La jeune princesse (qui n'avoit que dix-sept ans) vint chez elle ; madame de Maintenon, loin de lui faire des reproches, la consola, lui donna les

conseils les plus utiles : la princesse, pénétrée de repentir et de reconnoissance, fit des promesses touchantes et les tint toutes par la suite. La jeune princesse fut si affligée d'avoir si justement encouru la disgrâce du roi, qu'elle tomba dangereusement malade. Madame de Maintenon vola chez elle : au bout de quelques minutes elle disparut, et revint trois quarts d'heure après avec le roi : le pardon fut accordé avec toute la tendresse paternelle. La princesse, baignée de larmes, baisoit les mains du roi en répétant, *je suis guérie* ; mais le coup étoit porté, la maladie fut longue et très-grave. Madame de Maintenon, tant que dura la fièvre, ne quitta point le chevet du lit de la princesse, elle passa toutes les nuits et la servit comme une garde-malade. Le grand Condé, la voyant se dévouer ainsi sans consulter ses forces et sans songer à sa santé, lui dit : *Courage, madame, ceci vous obtiendra peut-être enfin l'amitié du roi.*

En effet, madame de Maintenon se conduisoit toujours comme si elle eût eu à gagner le cœur qu'elle possédoit depuis si long-temps et si souverainement.

Ce dévouement causa à madame de Maintenon une fièvre qui, sans être alarmante, dura long-temps, et pendant laquelle le roi et la jeune princesse de Conti lui prodiguèrent les plus tendres soins.

Madame de Maintenon conserva dans tous les instans cette bonté sublime et cet esprit de conciliation ; elle s'occupoit sans cesse à maintenir ou à rétablir la paix et l'union dans la famille royale : quoiqu'elle sût que le duc d'Orléans, qui avoit des mœurs si licencieuses, ne l'aimoit pas et ne pouvoit l'aimer, elle lui rendit d'importans services. Le duc d'Orléans se moquoit dans sa société de l'austérité de ses principes ; mais au fond il estimoit son caractère et le prouva par la suite. On trouva parmi les papiers de madame de Maintenon un billet très-remarquable du duc d'Orléans, de l'année 1706, et conçu en ces termes : « Quand je pourrai vous dire sans hypocrisie « que je suis dévot, j'aurai une joie parfaite à « vous faire ma confidente ; ceux qui sont « parfaitement dévots sont si vrais et si généreux, qu'un honnête homme a plus de dispositions qu'un autre à le devenir. »

Madame de Maintenon fut l'amie la plus fidèle et la plus tendre, et elle le fut également pour les amis qu'elle eut dans sa jeunesse et ceux qu'elle acquit depuis son élévation. Le marquis et la marquise de Montchevreuil, ses anciens amis, lui dûrent leurs places à la cour. Elle fit la fortune du marquis de Dangeau, de Barillon, et d'une infinité d'autres qui jadis lui avoient montré de l'amitié. Fénélon lui dut la place de précepteur des enfans de France. Elle obtint pour son frère, que le roi n'aimoit pas, un gouvernement, des pensions et l'ordre du Saint-Esprit. Elle maria mademoiselle d'Aubigné, au duc de Noailles, et les bienfaits du roi facilitèrent ce mariage.

On reproche à madame de Maintenon de n'avoir pas donné sa nièce, mademoiselle de Murçay (fille de son cousin-germain, depuis madame de Caylus) au duc de Boufflers qui la lui demanda. « Ma nièce, monsieur, ré-
« pondit-elle, n'est point un assez grand parti
« pour vous ; je n'en sens que mieux ce que
« vous voulez faire pour moi ; je ne vous la

" donnerai point, mais à l'avenir je vous re-
" garderai comme mon neveu."

Le duc de Boufflers n'insista point, ce qui prouve qu'il ne vouloit que faire sa cour ; et alors madame de Maintenon eût abusé de sa situation en acceptant cette proposition. Elle fit donc l'action la plus noble et la plus généreuse ; elle resta l'amie intime du duc de Boufflers, et lui rendit d'importans services.

Elle a fait pour sa famille tout ce qu'on pouvoit attendre de la meilleure parente ; mais en s'occupant constamment du bonheur de tout ce qui lui appartenoit et de celui de ses amis, elle n'a voulu ni servir une ambition démesurée, ni satisfaire des prétentions ridicules et une insatiable cupidité. Elle a, dit-on, abandonné dans leur disgrâce Fénelon et l'archevêque de Paris (le cardinal de Noailles) : comment une femme et une sujette auroit-elle pu conserver des liaisons intimes avec ceux contre lesquels son époux et son souverain étoit irrité ? Madame de Maintenon fit tout ce qu'elle pouvoit faire, elle parla vivement et à plusieurs reprises, elle montra

même une telle affliction que le roi lui dit : *Eh bien! madame, faudra-t-il pour cela vous voir mourir?*

Le mari le plus imbécille et le plus foible a quelquefois une volonté à lui, et l'on suppose que Louis XIV se laissoit tellement mener par madame de Maintenon qu'il ne pouvait lui rien refuser ; il avoit tant fait pour elle, qu'elle devoit avoir une extrême retenue dans ses demandes : d'ailleurs, Louis XIV étoit jaloux de son autorité, et madame de Maintenon devoit surtout sa faveur à la douceur et à la modération de son caractère.

Fénélon étoit si aimé, si digne de l'être, que tout ce qui le connoissoit blâma Louis XIV de sa rigueur envers lui, et depuis, tous les lecteurs de Fénélon ont porté le même jugement : cependant Louis XIV eut-il dans cette occasion un si grand tort ? C'est un point historique qui n'a jamais été discuté ; et comme il n'est point étranger à l'histoise de madame de Maintenon, je vais l'examiner rapidement.

Louis XIV avoit l'esprit éminemment sage, il trouva celui de Fénélon *systémati-*

que; il dit de lui qu'il étoit *l'homme le plus chimérique de son royaume.* Nous verrons tout à l'heure que, si *Télémaque* ne justifie pas cette opinion, du moins il la motive un peu dans beaucoup de passages. La chose du monde qui fait le mieux l'éloge de Fénélon, c'est que sa vive amitié pour madame Guyon, et les querelles sur le quiétisme, n'aient altéré en rien l'opinion qu'on avoit de ses mœurs, et ne l'aient pas couvert de ridicules. Il falloit avoir une vie aussi pure, un caractère aussi estimable, un mérite aussi éminent pour ne pas perdre toute considération en se montrant si attaché de cœur et d'esprit à une femme jeune, belle, d'une extravagance inouie, et qui prétendoit être si *gonflée* de l'amour divin, qu'il falloit la délacer! Ces folies dûrent paroître inexcusables à Louis XIV. Mais comme les quiétistes parloient beaucoup d'*amour*, cet étalage de sensibilité jeta de l'intérêt sur leur cause aux yeux de tous ceux qui ne se soucioient nullement de connoître les détails de ces disputes (et c'étoit le grand nombre): les partisans de Fénélon, et de plus, les ennemis de toute

saine doctrine, ont répété et répètent encore que Fénélon fut condamné pour avoir soutenu *qu'il faut aimer Dieu,* comme si Bossuet, et les autres prélats eussent dit qu'il est inutile d'aimer Dieu ! Ils ont dit seulement que l'amour de Dieu, loin d'excuser tout, et de tenir lieu de tout, comme le prétendent les quiétistes, n'est véritable que lorsqu'il inspire le désir de se soumettre à tous les préceptes, et qu'il donne la force de les suivre avec une scrupuleuse exactitude ; qu'enfin, l'amour n'est rien sans les actions méritoires, et sans la parfaite obéissance. Cette doctrine est telle que l'opinion opposée ne sauroit être qu'une illusion produite par la sensibilité, et que l'on ne peut regarder le quiétisme que comme l'égarement le plus étrange de l'esprit et de l'imagination.

Il est triste, sans doute, que l'un des plus beaux ouvrages dont puisse s'honorer la littérature française, qu'un ouvrage qui sera toujours de la plus grande utilité aux princes, et même à tous les hommes, que *Télémaque* enfin ait complété la disgrâce de son auteur. Mais il faut en convenir, ce bel ouvrage dut blesser

sensiblement Louis XIV. On ne peut se dissimuler qu'il est rempli de critiques piquantes et d'allusions fâcheuses contre le roi. Ce prince ne trouva jamais mauvais la liberté avec laquelle Bossuet tonnoit en chaire contre la guerre et les conquêtes, parce que ces choses dites en général tiennent à des principes que personne ne conteste, que l'orateur qui les dit publiquement, prouve par cela même qu'il n'a point d'intentions particulières; et qu'enfin ces généralités n'empêchent nullement d'admettre des exceptions, par lesquelles les guerres sont légitimes, et les conquêtes nécessaires à la sûreté, et même au salut des empires.

Mais des *portraits* trop ressemblans, les allusions critiques les plus claires, des principes tout à fait républicains, des plans de gouvernement très-chimériques,......et toutes ces choses dans un ouvrage écrit secrètement à l'insu du roi! Et pour qui? pour son petit-fils; et par qui? par l'homme de confiance choisi, placé par le souverain même!....Comment une telle lecture n'auroit-elle pas fait sur l'esprit du roi la plus fâcheuse impression?

Pourquoi Fénélon n'avoit-il pas montré un ouvrage de cette importance au roi? pourquoi n'avoit-il pas prié madame de Maintenon, dont il étoit l'ami, de le lire? C'étoit un bon juge à consulter; il avoit, avec raison, la plus haute opinion de son jugement et de son esprit; pourquoi ce mystère?....Quand on ose trouver quelques torts à Fénélon, il faut donner des preuves; en voici dans plusieurs passages extraits de *Télémaque:* mais pour les bein juger, que l'on se mètte à la place de Louis XIV faisant cette lecture:

Mentor conseille aux Crétois de prendre pour roi le vertueux Aristodème, d'une naissance obscure, et qui n'a aucun droit au trône. " On lui déclara qu'on le faisoit roi, il répon-
" dit: Je n'y puis consentir qu'à trois condi-
" tions; la première, que je quitterai la royau-
" té dans deux ans, si je ne vous rends pas
" meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez
" aux lois *. La seconde, que je serai libre

---

* Cet espace de temps est un peu court pour ré nérer une nation.

" de continuer une vie simple et frugale *.
" La troisième, que mes enfans n'auront
" aucun rang, et qu'après ma mort on les
" traitera sans distinction, selon leur mé-
" rite, comme le reste des citoyens."—
Livre VI.

Il faut remarquer que ce trait n'est point historique, qu'il est de pure invention: ainsi voilà le governement électif bien préféré, ce qui dut choquer Louis XIV.

La peinture chimérique et charmante que l'auteur fait des peuples de la Bétique étoit peu utile au jeune prince qui devoit gouverner le peuple le plus civilisé de l'Europe. En voici un passage:

" Ils ont horreur de notre politesse.....Ils
" vivent tous ensemble sans partager les ter-
" res, chaque famille est gouvernée par son
" chef qui en est le véritable roi.... Ils sont
" tous libres, tous égaux. On ne voit parmi

---

* Voilà la pompe et la magnificence royale condamnée, ce qui ne doit plaire à aucun roi, et ce qui dut surtout déplaire à Louis XIV.

" eux aucune distinction que celle qui vient
" de l'expérience des sages vieillards, ou de la
" sagesse extraordinaire de quelques jeunes
" hommes qui égalent les vieillards consom-
" més en vertu."—*Liv. VIII.*

Il n'est pas étonnant que cette démocratie, ces terres en commun, cette parfaite *égalité*, ce mépris des arts, fruits de l'imagination de l'auteur et présentés par lui comme le modèle de la perfection, ayent déplu à un souverain jaloux de son pouvoir et fier de son autorité, soutenue par tant de gloire.

Les lois de Salente parurent sans doute à Louis XIV un code très-chimérique et une critique indirecte, mais très-frappante, de son gouvernement, et il n'eut pas tort s'il y trouva de l'inconséquence avec des idées *libérales* beaucoup trop étendues quelquefois dans le cours de l'ouvrage, et même sur d'autres points; par exemple, l'auteur veut souvent que la naissance soit comptée pour rien, et il veut que dans sa ville chérie de Salente, elle soit la *véritable distinction.* Mentor dit à Idoménée: " Mettez au premier rang ceux

" qui ont une noblesse plus ancienne et plus
" éclatante."—*Liv. XII.*

Voici des réglemens qu'il est probable que Colbert n'eût pas approuvés.

" Il ne faut permettre à chaque famille,
" dans chaque classe, de pouvoir posséder
" que l'étendue de terre absolument néces-
" saire pour nourrir le nombre de personnes
" dont elle sera composée. Cette règle
" étant invariable, les nobles ne pourront
" faire d'acquisition sur les pauvres. Tous
" auront des terres, mais chacun en aura
" fort peu."—*Liv. XII.*

" Mentor établit des magistrats, à qui les
" marchands rendoient compte de leurs af-
" faires, de leurs profits, de leurs dépenses,
" de leurs entreprises. Il ne leur étoit ja-
" mais permis de risquer le bien d'autrui, et
" ils ne pouvoient même risquer que la moi-
" tié du leur."—*Ibid.*

Avec tous ces comptes rendus, ces délais, ces retards, cette impossibilité de hasarder et de profiter d'une heureuse occasion, avec de telles entraves, il n'y auroit point de commerce.

L'auteur dit que Mentor "régla les ha-
" bits, la nourriture, les meubles, la gran-
" deur et l'ornement des maisons pour toutes
" les conditions différentes. Il bannit tous
" les ornemens d'or et d'argent...... On ne
" souffrira jamais aucun changement ni pour
" la nature des étoffes, ni pour la forme des
" habits."—*Ibid.*

Dans ce même livre, Mentor dit à Idoménée: " Je ne connois qu'un seul moyen de
" rendre votre peuple modeste dans sa dé-
" pense, c'est que vous lui en donniez vous-
" même l'exemple."

Louis XIV ne donnoit pas cet exemple-là; et quel roi peut le donner? Mentor veut encore que le vin soit réservé comme une espèce de remède ou de liqueur très-rare, employée pour les sacrifices, et que le roi donne aussi *l'exemple* de l'observation de cette loi; et avec ces réglemens pour *la nourriture*, pour *l'intérieur, la grandeur, l'ameublement* des maisons, etc. que devient la liberté? Toutes ces petites violences seroient odieuses, si elles n'étoient pas impracticables. Donner aux lois une si frivole ex-

tension, c'est compromettre leur majesté et utilité salutaire. Et combien toutes ces choses devoient blesser le roi le plus magnifique et le plus fastueux de l'univers! Louis XIV n'approuva sûrement pas davantage ce qui suit:

" Il borna toute la musique aux fêtes
" dans les temples, pour y chanter les lou-
" anges des dieux et des héros qui ont don-
" né l'exemple des plus rares vertus. Il ne
" permit aussi que pour les temples les
" grands ornemens d'architecture, tels que
" les colonnes, les frontons, les portiques.....
" La peinture et la sculpture parurent à
" Mentor des arts qu'il n'est pas permis
" d'abandonner......Il ne faut, disoit-il, em-
" ployer les sculpteurs et les peintres que
" pour conserver la mémoire des grands
" hommes et des grandes actions, c'est dans
" les bâtimens publics et dans les tombeaux
" qu'on doit conserver des représentations
" de tout ce qui a été fait avec une vertu ex-
" traordinaire pour le service de la patrie."

Ainsi voilà retranchés à jamais les paysagistes, les peintres de fleurs, d'animaux, de

marine ! etc. Mais dans le seul genre historique, comment auroit-on de grands artistes s'ils ne travailloient que pour les monumens publics ? Ces monumens faits et ornés, pour qui travailleroient-ils ? On ne bâtit pas tous les ans de belles églises, on n'élève pas souvent des tombeaux à de grands hommes. Toutes ces choses sont très-chimériques. L'auteur sans doute ne proposoit pas sérieusement à son élève de réaliser la république de Salente. A quoi bon ces descriptions, ces lois imaginaires ? ne valoit-il pas mieux offrir à ce jeune prince le détail des choses qu'il auroit pu exécuter un jour ?

Louis XIV ne dut pas être plus satisfait de la peinture de la cour, des courtisans, de la manière dont on parle à un roi vieux et malheureux, et moins encore de celle dont ce roi parle de lui-même : qu'on en juge par les passages suivans :

« O Idoménée ! Vous dites que les dieux
« ne sont pas encore las de vous persécuter ;
« et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé
« de vous instruire.... »

Louis XIV, à la fin de ses prospérités,

voyoit ses généraux battus, et toute l'Europe soulevée contre lui.

" Tant de malheurs que vous avez soufferts
" ne vous ont point encore appris ce qu'il faut
" faire pour éviter la guerre."

Louis XIV faisoit toujours la guerre.

" Une mauvaise honte et une fausse gloire
" vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez
" craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous
" n'avez pas craint de le rendre trop puissant,
" en réunissant tant de peuples contre vous
" par une conduite hautaine et injuste."

Louis XIV avoit montré une grande fierté, une extrême hauteur de caractère.

" A quoi servent ces tours que vous vantez
" tant, sinon à mettre tous vos voisins dans
" la nécessité de périr ou de vous faire périr
" vous-même, pour se préserver d'une servi-
" tude prochaine. Vous n'avez élevé ces
" tours que pour votre sûreté, et c'est par
" ces tours que vous êtes dans un si grand
" péril."

Louis XIV avoit fait élever d'immenses fortifications.

" Le rempart le plus sûr d'un état est la

" justice, la modération, la bonne foi, et
" l'assurance où sont vos voisins que vous
" êtes incapable d'usurper leurs terres."—
Liv. X.

Louis XIV avoit conquis beaucoup de provinces. Sans doute la justice est le meilleur soutien d'un état; mais pour en maintenir les droits, l'art des *Vauban* n'est pas tout à fait inutile.

" Quand vous avez trouvé des flatteurs, les
" avez-vous écartés? vous en êtes-vous défié?
" Non, non, vous n'avez point fait ce que font
" ceux qui aiment la vérité et qui méritent de
" la connoître. Voyons si vous avez main-
" tenant le courage de vous laisser humilier
" par la vérité qui vous condamne. Je disois
" donc que ce qui vous attire tant de louanges,
" ne mérite que d'être blâmé; pendant que
" vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui
" menaçoient votre royaume, vous ne son-
" giez au-dedans de votre nouvelle ville,
" qu'à y faire des ouvrages magnifiques......
" Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au
" bord du précipice; à force de vouloir pa-

" roître grand, vous avez pensé ruiner votre
" véritable grandeur...."—*Liv. XII.*

Mentor parle toujours à ce roi, à ce vieillard, comme un maître sévère à un jeune écolier. Tous les reproches de cette tirade (dont on n'a supprimé que de longues leçons d'agriculture) tombent directement sur Louis XIV. Il avoit fait des *ouvrages magnifiques,* les finances étoient en mauvais état, le royaume se trouvoit en danger, etc....

Idoménée dit à Mentor.

" J'étois fatigué de me trouver entre deux
" hommes que je ne pouvois accorder, et
" dans cette lassitude j'aimois mieux par
" foiblesse hasarder quelque chose aux de-
" pens des affaires et respirer en liberté: je
" n'eusse osé me dire à moi-même une si
" honteuse raison du parti que je venois de
" prendre; mais cette honteuse raison que
" je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir
" secrètement au fond de mon cœur, et d'ê-
" tre le vrai motif de tout ce que je faisois."
—*Liv. XIII.*

Un homme capable de réfléchir avec au-

tant de finesse sur lui-même, ne peut être un homme foible ; d'ailleurs on n'avoue point toutes ces choses, on y cherche toujours quelqu'excuse, surtout quand on est roi.

Idoménée conte à Mentor que, croyant coupable le fidèle Philoclès, il donna l'ordre de le tuer en trahison ; que Philoclès se sauva dans l'île de Samos, " où il vit tran-
" quillement dans la pauvreté et dans la so-
" litude, travaillant à faire des statues pour
" gagner sa vie, ne voulant pas entendre
" parler des hommes trompeurs et injustes,
" surtout des rois qu'il croyoit les plus mal-
" heureux et les plus aveugles des hommes."
Liv. XIII.

Tous ces aveux et ces traits contre les rois ont-ils de la vraisemblance dans la bouche d'un roi? Mentor lui demande s'il ne se défit pas des calomniateurs de Philoclès?

" Hélas! reprit Idoménée, est-ce, mon
" cher Mentor, que vous ignorez la foiblesse
" et l'embarras des princes? Quand ils sont
" une fois livrés à des hommes corrompus
" et hardis, qui ont l'art de se rendre né-

" cessaires, ils ne peuvent plus espérer au-
" cune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus
" sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils
" comblent de bienfaits ....."

Mentor répondit ainsi à Idoménée : "Quoi
" donc ! vous avez été foible jusqu'à vous
" laisser tyranniser pendant tant d'années
" par deux traîtres dont vous connoissiez la
" trahison ?... Vous reconnoissez bien, ô Ido-
" ménée, que les hommes trompeurs et
" hardis qui sont présens, entraînent les
" princes foibles ; mais vous deviez ajouter
" que les princes ont encore un autre mal-
" heur qui n'est pas moindre, c'est celui
" d'oublier facilement la vertu, et les ser-
" vices d'un homme éloigné....La vertu les
" touche peu, parce que la vertu, loin de les
" flatter, les contredit et les condamne dans
" leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne
" sont point aimés, puisqu'ils ne sont point
" aimables, et qu'ils n'aiment rien que leur
" grandeur et leurs plaisirs ?"

Jamais roi n'a souffert qu'un étranger obscur, qui n'a aucun droit sur lui, le mette ainsi dans la poussière, et surtout un roi

dans sa vieillesse. C'est Minerve qui parle; mais elle veut se cacher sous les traits d'un homme vulgaire, et ce langage s'accorde mal avec un tel dessein. Qu'on se réprésente Louis XIV, lisant des leçons si dures!..... Idoménée ordonne à Hégésippe d'aller arrêter le traître Protésilas. " Protésilas étoit
" alors dans un salon de marbre, couché sur
" un lit de pourpre, avec une broderie d'or...
" Les plus grands de l'état étoient autour
" de lui rangés sur des tapis, composant leur
" visage sur celui de Protésilas, dont ils
" observoient jusqu'au moindre clin d'œil.
" A peine ouvroit-il la bouche, que tout le
" monde se récrioit pour admirer ce qu'il
" alloit dire. Un des principaux de la
" troupe lui racontoit avec des exagérations
" ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit
" fait pour le roi....*. Protésilas écoutoit
" toutes ces louanges d'un air sec, distrait et
" dédaigneux.....Il y avoit un flatteur qui
" prit la liberté de lui dire quelque chose

---

* On supprime les flatteries des poëtes qui sont sans bornes.

" à l'oreille: Protésilas sourit; toute l'as-
" semblée se mit aussitôt à rire, quoique la
" plupart ne pussent point encore savoir ce
" qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant
" bientôt son air sévère et hautain, chacun
" rentra dans la crainte et dans le silence;
" plusieurs nobles cherchoient le moment
" où Protésilas pourroit se retourner vers
" eux et les écouter: ils paroissoient émus et
" embarrassés, leurs postures suppliantes
" parloient pour eux; ils paroissoient aussi
" soumis qu'une mère aux pieds des autels,
" lorsqu'elle demande aux dieux la guérison
" de son fils unique. Tous paroissoient con-
" tens, attendris, pleins d'admiration pour
" Protésilas, quoique tous eussent contre
" lui dans le cœur une rage implacable.
" Dans ce moment, Hégésippe entre, saisit
" l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la
" part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île
" de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance
" de ce favori tombe comme un rocher qui se
" détache du sommet d'une montagne es-
" carpée. Le voilà qui se jette, tremblant
" et troublé, aux pieds d'Hégésippe; il

" pleure, il hésite il bégaie, il tremble, il
" embrasse les genoux de cet homme qu'il
" ne daignoit pas une heure auparavant ho-
" norer d'un de ses regards: tous ceux qui
" l'encensoient, le voyant perdu sans res-
" source, changèrent leurs flatteries en des
" insultes sans pitié."—*Liv. XIV.*

Ces peintures ne sont que des caricatures bien peu dignes d'un tel pinceau! Où a-t-on vu des bassesses et des lâchetés si grossières et si révoltantes? C'est bien mal armer un jeune prince contre les séductions et les artifices de la flatterie, que de lui présenter de semblables tableaux: comme ils ne se réaliseront jamais pour lui, il en tireroit une conclusion très-fausse, celle qu'il n'y auroit pas un seul flatteur dans sa cour. Il vaudroit beaucoup mieux lui désigner les flatteurs sous des traits fins et délicats; car la flatterie qui n'est qu'une persuasion corruptrice, ne peut plaire et tromper qu'avec un langage et des manières nobles, et en imitant le ton de la vérité: c'est ainsi qu'elle s'insinue dans des lieux où l'intérêt, l'habitude, et même l'abus d'une politesse raffinée, en ont

fait un art profond : c'est ainsi qu'elle existe dans les cours ; un œil observateur, et surtout exercé, peut l'y découvrir, mais elle ne s'y montre jamais avec bassesse ou maladresse.

Voici des critiques plus directes encore :

Idoménée (*Livre XVIII*) se plaint de l'embarras où le jettent plusieurs affaires de particuliers dans lesquelles on le prend pour arbitre ; la réponse de Mentor est très-longue, on n'en citera que quelques traits.....

" Ne vous chargez jamais (dit Mentor) de
" juger les causes particulières....., vous se-
" riez accablé, et les petites affaires vous
" déroberoient aux grandes, sans que vous
" puissiez suffire à régler le détail des pe-
" tites, etc.

" On me presse encore, disoit Idoménée,
" de faire certains mariages," etc.

Mentor lui répond : " Ce seroit mettre
" toutes les familles dans le plus rigoureux
" esclavage, vous vous rendriez responsable
" de tous les malheurs domestiques de vos
citoyens,....," etc.

Un roi ne met point *toutes les familles*

dans le plus rigoureux esclavage, parce qu'il arrange quelques mariages, en comblant de grâces, de bienfaits et d'honneurs ceux qu'il marie. Mais on sait, et l'on voit surtout dans les Mémoires de Dangeau, que Louis XIV avoit *fait plusieurs mariages,* et qu'il daignoit souvent être l'*arbitre* des affaires particulières sur lesquelles on avoit recours à lui. Il étendoit même cette bonté royale et paternelle sur des gens qui n'étoient point de la cour, et qui n'avoient jamais eu l'honneur de l'approcher ; c'est ainsi qu'il a réconcilié plusieurs enfans avec leurs pères, et qu'il a prévenu beaucoup de scandales et de procès.

Dans le *Livre XVIII,* l'auteur dit qu'aux enfers,

" On remarquoit que les plus méchans
" d'entre les rois, étoient ceux à qui on
" avoit donné les plus magnifiques louanges
" pendant leur vie."

On a tant loué Louis XIV, que l'auteur n'auroit pas dû se permettre ce trait. D'ailleurs l'idée manque de justesse, et le fait est faux. Qui mérite mieux qu'un grand roi d'être loué ? Aussi les poëtes et les peuples

ont-ils loué à l'envi les uns des autres tous les souverains qui ont honoré le trône par d'éminentes qualités. Auguste, Trajan, etc., chez les Romains furent excessivement loués; ainsi que, parmi nous, François Ier, Henri IV, Louis XIV, etc.

Louis XIV pouvoit mieux qu'un autre sentir ces défauts, et de plus il en étoit personnellement blessé. Il est vraisemblable qu'il ne trouva pas plus de vérité dans la peinture d'une passion violente, dont voici quelques traits :

" Il (Télémaque) demeuroit souvent éten-
" du et immobile sur le rivage de le mer....
" poussant des cris semblables aux rugisse-
" mens d'un lion ; il étoit devenu maigre ;
" ses yeux creux étoient pleins d'un feu dé-
" vorant...."—*Liv. VII.* Calypso avoit les
" yeux rouges et enflammés...... ses joues
" tremblantes étoient couvertes de taches
" noires et livides..... La déesse troublée
" ressemble à une furie infernale. Eucharis
" brûle d'un feu plus cruel que toutes les dou-
" leurs de la mort ; toutes les nymphes ja-
" louses sont prêtes à s'entredéchirer, et voilà

" ce que fait le traître amour qui paroît si
" doux !.... L'amour rassemble les nymphes,
" et leur dit : Télémaque est encore en vos
" mains, hâtez-vous de brûler ce vaisseau que
" le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir.
" Aussitôt elles allument des flambeaux,
" elles accourent sur le rivage, elles frémissent,
" elles poussent des hurlemens, etc." A la fin de ce chant, Calypso rentre dans sa grotte, *qu'elle remplit de hurlemens. Liv. VII.* Dans quel temps l'amour a-t-il imprimé sur les joues des *taches noires et livides ?* dans quel temps a-t-il fait *hurler* et *rugir ?* dans quel pays policé a-t-on vu des rivales *s'entre-déchirer ?* etc.

A quoi bon ces étranges exagérations ? Peut-il être utile d'attribuer à l'amour cette puissance horrible et chimérique ?

Doit-on s'étonner que Louis XIV n'ait pas aimé ce livre, qu'il ait cru y trouver des allusions fâcheuses, et que le mystère surtout sembloit rendre plus criminelles, puisqu'elles s'adressoient en secret à son petit-fils, à l'enfant qu'il avoit confié à l'auteur ? On sait qu'un valet de chambre prit une copie de cet ou-

vrage, et que le secret fut ainsi divulgué. Louis XIV le lut manuscrit, il en défendit l'impression : ce beau poëme n'a été publié qu'à la mort de ce prince.

L'âme si pure et l'esprit si éclairé de Fénélon n'ont jamais conçu le dessein de représenter Louis le Grand sous le nom du foible et coupable Idoménée ; mais cependant plusieurs traits désagréables de cette peinture conviennent à Louis XIV, qui n'a sûrement pas manqué de s'en faire l'application. Fénélon a probablement eu l'intention, en traçant le beau portrait du grand Sésostris, de peindre Louis XIV dans sa vieillesse ; le portrait est digne du modèle et du peintre, mais il est terminé par une censure, juste peut-être, et par-là même plus piquante : le respect et la reconnoissance auroient dû se la refuser, surtout en offrant ce tableau au petit-fils du grand roi qu'il représente. Voici ce portrait :

“ Il (Sésostris) étoit sur un trône d'ivoire,
“ tenant en main un sceptre d'or. Il étoit
“ déjà vieux, mais agréable, plein de douceur
“ et de majesté ; il écoutoit tous les jours les
“ peuples avec une patience et une sagesse

" qu'on admiroit sans flatterie : après avoir
" travaillé toute la journée à régler les affaires
" et à rendre une exacte justice, il se délassoit
" le soir à écouter des hommes savans et à
" converser avec les plus honnêtes gens qu'il
" savoit bien choisir pour les admettre dans
" sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher
" en toute sa vie que d'avoir triomphé avec
" trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, et
" de s'être confié à un de ses sujets que je vous
" dépeindrai tout à l'heure."

On croit que dans ce *sujet* l'auteur a voulu peindre Louvois : on se trompe sans doute, car ce portrait satirique seroit injuste : cet homme abuse Sésostris ; sur quoi l'auteur fait cette réflexion : " Oh ! qu'un roi est malheu-
" reux d'être exposé aux artifices des méchans !
" il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et
" s'il n'aime ceux qui disent hardiment la
" vérité !"

Il faut avouer que cet ouvrage dut déplaire à Louis XIV : mais comme la morale en est admirable, il eût été digne de ce prince d'en permettre l'impression malgré ses ressentimens particuliers, d'autant plus qu'il auroit



dû sentir qu'on ne supprime point de tels livres; l'autorité ne pouvoit qu'en suspendre la publication, elle ne pourra jamais anéantir un chef-d'œuvre.

En connoissant bien tout ce que Louis XIV, qui n'avoit jamais goûté l'esprit de Fénélon, pouvoit lui reprocher d'ailleurs, doit-on être surpris que madame de Maintenon n'ait pu l'adoucir à cet égard? Dans les choses graves, et celles-ci l'étoient aux yeux du roi, le courage de l'amitié consiste à tâcher de justifier un accusé par tous les moyens possibles, et avec force et persévérance; dans ce cas, la justification étoit impossible; la critique sous toutes les formes et sans cesse répetée du gouvernement du roi, les allusions piquantes et fâcheuses, les censures amères et outrées, les principes politiques, souvent chimériques, ne pouvoient pas plus se nier que les extravagances de madame Guyon. Madame de Maintenon fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une amie véritable; elle parla, supplia, s'affligea. Au reste, Fénélon fut disgracié et non opprimé; le renvoi d'un archevêque dans son diocèse n'est point une persécution.

Enfin, madame de Maintenon, forcée de convenir des torts et des erreurs de Fénélon, devoit elle, pour un homme auquel elle ne devoit rien et qui lui devoit sa fortune, montrer de l'humeur et paroître trouver injuste celui qui étoit à la fois son bienfaiteur, son maître, son souverain et son époux ?

M. de Voltaire a dit d'elle : *Du même fonds de caractère dont elle étoit incapable de rendre service*, elle l'étoit aussi de *nuire*. Voilà une singulière phrase, et une étrange injustice !....Madame de Maintenon étoit *incapable de servir !* elle qui, comme on l'a vu, a fait la fortune de tous ses amis et de tous ses parens ! Elle n'a sans doute jamais nui, même à ses plus grands ennemis, même à Louvois ; mais que de services n'a-t-elle pas rendus à ceux qu'elle aimoit, et aux gens de lettres ! que de pensions, que de grâces obtenues par elle, et toujours pour les autres ! Le duc de Richelieu, fils de la duchesse qui dut à madame de Maintenon sa place de dame d'honneur, devint coupable de rapt ; le roi vouloit absolument le livrer à toute la rigueur des lois ; madame de Maintenon, im-

plorant en vain sa grâce, eut enfin la hardiesse de dire au roi : *Comment oserez-vous, sire, punir dans ce malheureux jeune homme le crime que vous avez jadis commis vous-même à la face de toute la France? Par qui madame de Montespan fut-elle enlevée à son mari?* Est-ce là parler foiblement ? Le duc de Richelieu eut sa grâce. Il faut admirer madame de Maintenon d'avoir eu toujours dans les occasions importantes ce courage pour servir ses amis et les opprimés, et de ne l'avoir pas follement prodigué pour satisfaire de petits intérêts de vanité.

Voltaire, qui prétend que madame de Maintenon *étoit incapable de rendre service*, lui reproche d'avoir fait nommer Chamillard ministre. Chamillard plaisoit personnellement au roi, qui de lui-même pensa à l'élever au ministère : Chamillard avoit beaucoup d'esprit et une probité parfaite ; madame de Maintenon étoit son amie, devoit-elle lui nuire ? Elle n'influa sur aucune autre nomination : peut-on raisonnablement lui reprocher celle-là ?

Mais, dit-on, depuis la faveur de madame

de Maintenon l'éclat de ce beau règne a toujours été en décroissant. Rien n'est moins vrai ; la faveur de madame de Maintenon a duré trente-cinq ans, elle a vu quinze années de gloire et de bonheur ; et si, à la fin d'un règne si long, tout a décliné, c'est que Louvois, Colbert, Turenne, le grand Condé n'existoient plus, c'est que Louis XIV vieillissoit ; mais son attachement pour madame de Maintenon ne lui fit rien perdre de sa grandeur d'âme : tout le monde convient qu'il ne montra jamais plus de magnanimité que dans ses revers.

On a écrit et répété que madame de Maintenon ne voulut rendre le roi dévot que pour s'ouvrir le chemin du trône ; imputation bien absurde, car elle employa tout son ascendant, pendant plusieurs années, pour le ramener à la religion durant la vie de la reine, qui étoit plus jeune qu'elle, et qui jouissoit d'une santé parfaite ; rien alors ne pouvoit lui faire prévoir sa future élévation. Elle tâcha de *rendre le roi dévot*, parce qu'elle avoit elle-même la piété la plus sincère, et jamais on ne fut plus exempte de toute es-

pèce de bigoterie. Un jour, à Saint-Cyr, un prêtre italien dit la messe, en prononçant d'une manière ridicule. Après la messe, la maîtresse de classe dit à madame de Maintenon qu'elle alloit mettre toutes les pensionnaires en pénitence, parce qu'elles avoient ri de la prononciation de ce prêtre. *Eh bien!* répondit madame de Maintenon, *mettez-y-moi donc aussi, car j'ai ri tout autant qu'elles.* Madame de Maintenon eut une telle perfection de caractère et de conduite, que naturellement on se la représente sous des traits austères qu'elle n'eut jamais : avec une piété d'ange elle n'eut aucun rigorisme ; elle aima tous les arts, surtout la poésie et la musique ; jusqu'à la mort du roi on jouoit chez elle la comédie, on y faisoit de la musique tous les soirs, et des mascarades pendant tout le carnaval ; on y dansoit des ballets. Avec l'esprit le plus orné, elle conserva le naturel le plus aimable et une gaîté pleine de charme. S'apercevant que ses élèves de Saint-Cyr devenoient métaphysiciennes, elle mit tous ses soins à bannir de Saint-Cyr les prétentions à l'esprit ; elle y parvint : aussi la maîtresse de

la grande classe lui dit un jour: *Soyez contente, madame, les rubans jaunes n'ont pas le sens commun* *.

Madame de Maintenon avoit naturellement un grand fonds de gaîté; elle fit dans sa jeunesse beaucoup de jolis vers, qui tous montrent ce caractère. L'abbé Têtu, bel-esprit de ce temps, avoit beaucoup vécu dans la société de Scarron; il étoit fort laid, et on lui reprochoit tout le commérage d'une femmelette. Madame de Maintenon, alors fort jeune, ayant vu dans un village une enseigne de la Madeleine, qui ressembloit à l'abbé Têtu, fit sur-le-champ ces deux couplets, adressés à l'abbé:

Est-ce pour flatter ma peine,
Que dans un vieux cabaret,
Croyant voir la Madeleine,
Je trouve votre portrait?

La marque d'amour me touche;
J'en aime la nouveauté;
On vous a fait femme et louche,
Sans nuire à la vérité.

---

* Toutes les classes étoient distinguées par des rubans de diverses couleurs. Les jaunes étoient ceux des pensionnaires les plus âgées.

La gaîté doit s'altérer à la cour, surtout avec la contrainte d'une représentation continuelle. Cependant on retrouve souvent dans les lettres de madame de Maintenon cette aimable disposition; elles sont parsemées de traits rapides et gais, et d'excellentes plaisanteries *.

L'indulgence de madame de Maintenon égala sa vertu. Combien n'en eut-elle pas pour madame de Caylus sa nièce, qui se conduisit souvent avec une extrême légèreté, et pour la duchesse de Bourgogne son élève! Cette jeune princesse, remplie d'esprit et de qualités attachantes, eut quelques défauts, dont les conseils de madame de Maintenon la corrigèrent; elle aima le jeu et fit souvent des dettes que le roi paya. Un jour, elle confia à madame de Maintenon qu'elle avoit perdu la veille vintg-cinq mille francs, et qu'elle n'osoit plus s'adresser au roi. Madame de Maintenon emprunta cet argent sur sa terre;

---

* C'est elle aussi qui composa pour le duc de Ricehlieu cette jolie épitaphe :

Ci-git Armand. L'amour, pour faire pièce aux belles,
Lui donna son carquois, son sourire et ses ailes.

le lendemain, madame la dauphine trouva dans son cabinet ces vingt-cinq mille francs, avec ce billet: " Voilà, madame, de quoi ac-" quitter votre dette et soulager votre âme ; " l'unique reconnoissance que je vous deman-" de, c'est de ne m'en pas remercier." La princesse ne joua plus ; elle se corrigea aussi de la coquetterie qu'on lui avoit reprochée. Elle disoit à madame de Maintenon: " Je " vois aujourd'hui que je vous ai des obliga-" tions infinies : vous avez eu la patience " d'attendre ma raison."

On sait quel fut le noble et rare désintéressement de madame de Maintenon : pour le prouver, il suffira de dire qu'après avoir été trente ans l'épouse de Louis XIV, elle n'avoit, à sa mort, pour toute possession qu'une petite terre de 9,000 livres de rente, qu'elle tenoit de lui avant sa faveur comme gouvernante de ses enfans. Depuis son mariage, elle n'accepta du roi qu'une pension de 48,000 francs, qu'elle ne souffrit jamais qui fût augmentée, et qu'elle ne se fit point assurer. Après la mort de Louis XIV, le régent assura cette pension par un brevet au nom du jeune

roi ; et ces paroles honorables furent mises dans le brevet : *Pension que son désintéressement lui a rendue nécessaire.*

Et comme institutrice, quels éloges ne mérite-t-elle pas ! Qu'on relise ce qu'elle a conseillé sur l'éducation du duc de Bourgogne et sur celle de Louis XV, Fénélon n'a jamais rien dit de plus solide. Et Saint-Cyr! Le plan de cette éducation publique est si parfait, qu'on ne fera jamais rien de bon dans ce genre sans l'adopter.

Madame de Maintenon unissoit à tant de vertus sublimes, à tant de gloire, la modestie la plus sincère. Racine vouloit lui dédier *Esther*, elle refusa cet hommage éclatant. Elle fit pour Saint-Cyr l'ouvrage que l'on nomme *l'Esprit de l'Institut*. Elle le composa en entier ; mais pour qu'il ne portât jamais son nom, elle le fit signer par l'évêque de Chartres et par le roi. Les religieuses de Saint-Cyr désirant qu'elle le signât aussi, elle répondit : *Il vaut mieux que celles qui vous suivront le croient d'un évêque que d'une femme.*

Il est impossible de parler avec un peu de

détail de madame de Maintenon, sans avoir l'air de faire un panégyrique ; mais cependant on ne lui donne pas une seule louange qui ne soit appuyée sur des faits irrécusables. On n'a rien exagéré; car, loin d'éprouver l'envie d'orner un portrait qui, malgré son exacte ressemblance, paroîtra toujours au commun des lecteurs *plus beau que nature*, on auroit presque désiré pouvoir découvrir quelques petits défauts, quelques légers torts, qui eussent jeté un peu de variété dans cette peinture uniforme du caractère le plus accompli que puisse avoir une femme. Mais toute recherche à cet égard est infructueuse : madame de Maintenon fut toujours parfaite, parce qu'à toutes les époques de sa vie, elle eut les mêmes principes et les mêmes sentimens.

Le reproche le plus inique que les ennemis de la vertu ayent pu faire à madame de Maintenon, c'est d'avoir persécuté les protestans : tous les mémoires et toutes ses lettres prouvent précisément le contraire. Elle parla même un jour au roi si fortement en leur faveur, que le roi ne put s'empêcher de dire :

Votre discours, madame, me fait de la peine ; ne seroit-ce point un reste d'attachement pour votre ancienne religion ?

Dans ses lettres à son frère qui commandoit en province, elle dit : " Je vous recom-
" mande les catholiques, et je vous prie de
" n'être pas inhumain aux huguenots."

Dans une autre lettre elle lui dit :

" Ayez pitié de gens plus malheureux que
" coupables.... Henri IV a professé la même
" religion, et plusieurs grands princes ; ne
" les inquiétez donc point. Il faut attirer
" les hommes par la douceur et par la cha-
" rité. Jésus-Christ nous en a donné l'ex-
" emple, et telle est l'intention du roi... Il
" faut convertir, et non pas persécuter."

Toutes ses lettres sont remplies de traits semblables. Un fait beaucoup plus frappant encore, non-seulement la justifie pleinement à cet égard, mais prouve incontestablement qu'elle s'étoit déclarée protectrice des malheureux huguenots, et qu'elle étoit universellement regardée comme telle. C'est la tragédie d'*Esther*, faite pour elle, et avec l'intention de la peindre sous le nom d'*Es-*

ther; de cette femme si douce, si intéressante, amie du *peuple opprimé*, qu'un ministre barbare veut exterminer, et qu'elle défend avec tout le courage d'une pitié génereuse; de cette femme qui, par le double ascendant de l'amour et de la vertu, fléchit *le grand roi* en faveur de tant d'infortunés, persécutés depuis long-temps à son insu. On sait que Louis XIV, éclairé surtout par madame de Maintenon, n'apprit qu'avec horreur les barbaries ordonnées par ses ministres, et exercées contre les huguenots, et qu'il déclara hautement qu'il n'y avoit point eu de part. Il fut le réparateur de ces cruautés, en donnant des secours, des dédommagemens, des pensions à une grande quantité de huguenots qui persistoient dans leurs erreurs; enfin les ministres, vrais persécuteurs des protestans, étoient les ennemis mortels de madame de Maintenon. Comment est-il donc possible que, contre toute vraisemblance, et malgré de tels faits, les écrivains du siècle dernier aient osé faire une calomnie si extravagante? Mais ils n'aimoient pas Louis XIV, ils détestoient dans madame de Maintenon une femme

tout à fait dépourvue de principes philosophiques; c'étoit un moyen certain de la rendre odieuse; on ne lisoit plus que leurs ouvrages, on n'examinoit rien, on les croyoit sur parole: cette calomnie eut un plein succès. On en a fait bien d'autres aussi absurdes, qui ont réussi de même. Et ce sont des littérateurs qui ont calomnié madame de Maintenon! Cependant jamais femme n'a mieux mérité leurs hommages; jamais favorite, princesse ou reine, n'a protégé les lettres avec plus d'utilité, plus d'éclat et plus de gloire: elle fut la protectrice, l'amie de Fénélon, de Racine, de Boileau, et elle a fait faire *Athalie*. Elle honora tellement la littérature, qu'elle voulut inscrire sur la liste des *auteurs* son élève le duc du Maine, un fils de Louis XIV. Elle fit imprimer et vendre publiquement les premières compositions de ce jeune prince, sous le titre d'*Oeuvres d'un jeune auteur de huit ans*: c'étoit lui faire prendre l'engagement (qu'il a bien tenu depuis) d'aimer les lettres, et d'honorer ceux qui les cultivent. Ce fait est très-remarquable. Louis XIV approuva cette

idée, et personne ne la critiqua. Cependant, sous les deux règnes suivans, et surtout sous le dernier, déclarer un prince du sang *auteur*, eût paru très-peu convenable et fort ridicule, et avec raison, parce que les lettres avoient perdu toute la dignité que la saine morale peut seule leur donner. Les talens leur donnent de l'éclat, mais c'est la vertu qui les ennoblit.

On doit à madame de Maintenon les belles fables de La Fontaine, et les poésies sacrées de Rousseau, qu'elle fit faire pour l'éducation du duc du Maine, et pour celle du duc de Bourgogne. Elle obtint du roi une pension pour mademoiselle de Scudéri et pour madame Dacier. Elle établit Racine et Boileau dans l'intimité de Louis XIV; et en protégeant les talens, voulant ignorer les inimitiés qu'ils produisent, tandis qu'elle accueilloit Racine d'une manière si éclatante, elle faisoit donner par le roi, à son ennemie, madame Deshoulières, une pension et des gratifications. Son admiration et son amitié pour Boileau ne l'empêchèrent pas d'apprécier les talens de Quinault; ce grand poëte lyri-

que ne composa jamais un opéra, sans apporter au roi plusieurs plans de poëmes, et le choix du monarque fixoit toujours le sien. Un soir, chez madame de Maintenon, il présenta deux sujets d'opéra : *Armide*, et *Macarie, fille d'Hercule*. *Armide* fut préférée par madame de Maintenon ; et peu de temps après, on vit paroître le plus beau poëme de Quinault. Nous devons cet ouvrage, ainsi que tant d'autres chefs-d'œuvre en tout genre, au goût exquis de madame de Maintenon. Duché, et plusieurs autre poëtes, encouragés et récompensés par elle, travaillèrent pour Saint-Cyr, et donnèrent sous ses auspices *Jephté*, *Absalon*, *Débora*, etc. Les premières lectures d'*Esther* et d'*Athalie* furent faites dans son cabinet. On sait qu'elle sentit seule alors toute la grandeur, toute la beauté d'*Athalie* ; et malgré la longue injustice du public à cet égard, elle persista toujours à trouver cette pièce sublime. Quel titre de gloire littéraire ! Si l'amour-propre eût influé sur les jugemens de madame de Maintenon, elle auroit préféré *Esther* à *Athalie* ; c'etoit le goût général, et *Esther* avoit été faite pour elle.

Cette pièce étoit remplie d'allusions qui devoient la flatter, on y reconnut son portrait; cependant elle n'hésita point a soutenir qu'*Athalie* étoit le chef-d'œuvre de Racine ; et retirée à Saint-Cyr, long-temps après la mort de Louis XIV, elle écrivoit à sa nièce : *J'ai le malheur de penser toujours qu'Athalie est une pièce admirable.* Il falloit une grande supériorité d'esprit pour juger ainsi, en dépit de l'opinion contraire si généralement répandue : aussi avoit-elle un esprit également étendu, juste et profond. Louis XIV lui disoit : On donne aux papes le titre de *sainteté*, aux rois celui de *majesté* ; pour vous, madame, vous avez tant de raison, que l'on devroit vous appeler *votre solidité*. Fénélon disoit, en parlant d'elle, que *c'étoit la Sagesse s'exprimant par la bouche des Grâces.* L'austère Bourdaloue la peignoit sous de plus nobles traits : *Un rien lui suffit*, disoit-il, *pour élever son âme aux plus hautes pensées.* Cet éloge n'étoit pas suspect de flatterie : Bourdaloue n'avoit point d'ambition ; on sait qu'il ne voulut être ni évêque, ni directeur de madame de Maintenon. Dans ce même temps,

le caustique Boileau loua dignement aussi madame de Maintenon dans sa *Satire des femmes*. Il disoit qu'il en connoissoit une

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune.

C'est elle encore qu'il avoit en vue, en parlant de celle qui ne veut pas

Qu'à l'église jamais, devant le Dieu jaloux,
Un fastueux carreau soit vû sous ses genoux.

Un jour chez elle, en présence du roi, Boileau déclamant contre la poésie burlesque: Heureusement, ajouta-t-il, ce goût est passé; on ne lit plus Scarron, même en province. Racine se hâta de détourner la conversation; et quand il se trouva seul avec Boileau: Perdez-vous la tête? lui dit-il; hier c'étoit *Dom Japhet*, aujourd'hui le *Virgile travesti*, et toujours *Scarron*: ignorez-vous donc l'intérêt qu'elle y prend? Hélas! non, répondit Boileau, mais en la voyant, en l'écoutant, c'est la première chose que j'oublie. En effet, tout en elle étoit si noble et de si bon goût, que rien ne pouvoit rappeler sa première situation.

Quelqu'éloge que l'on puisse faire de madame de Maintenon, il sera toujours au-dessous de l'idée que doivent donner d'elle ses écrits. L'espèce de mémoire, ou l'instruction qu'elle composa pour Chamillard, est admirable d'un bout à l'autre. On a déjà parlé des conseils qu'elle écrivit pour l'éducation du duc de Bourgogne, conseils profonds, excellens, et donnés avant ceux de Fénélon ; ses dialogues pour Saint-Cyr sont charmans : et ses lettres ! la raison y domine toujours ; mais avec quel charme et quel naturel ! C'est la seule plume qui ait su donner de l'éclat au bon sens. Ses pensées sont si justes que l'on s'étonne qu'elles ne soient pas devenues communes, et elles montrent une finesse d'observation qui a quelque chose de frappant ; elles sont à la fois solides, sages et brillantes. Et quelle élévation d'âme, quelle bonté, quelle sensibilité, quelle profonde connoissance de la cour et du cœur humain !....Il est bien digne d'admiration que, dans ces lettres écrites avec tout l'abandon de la confiance, madame de Maintenon ne se plaigne jamais de l'envie, de l'injustice,

de l'ingratitude, qu'elle n'y dise jamais un seul mot contre ses ennemis, qu'elle ne se permette pas un trait de médisance. Ces lettres sont aussi pures qu'elles sont spirituelles et instructives ; car elles méritent d'être étudiées par toutes les personnes qui veulent bien écrire dans ce genre et bien connoître le monde. Avec quel bon goût et quelle délicatesse madame de Maintenon sait louer ceux qu'elle aime ! avec quelle légèreté elle sait conter des bagatelles ! comme elle parle sensément sur les affaires les plus sérieuses ! ses lettres à l'abbesse de Gomer-Fontaine sont des chefs-d'œuvre. Elles ne contiennent que des conseils sur la formation d'une maison religieuse ; mais on y trouve des observations fines et des maximes excellentes, qui peuvent s'appliquer à mille autres choses. Il est d'autant plus étonnant que ces lettres soient écrites avec tant de pureté et d'élégance, que madame de Maintenon ne disposoit nullement de son temps, et qu'elle écrivoit toujours à la hâte ou à la dérobée.

Madame de Maintenon, après la mort du

roi, se retira à Saint-Cyr, dans cet asile honorable qu'elle s'étoit préparé avec tant de gloire ; elle conserva des amis ; sa famille et les élèves qu'elle laissa dans le monde furent reconnoissantes. Mais elle voulut vivre dans la plus profonde retraite : elle ne reçut que le duc et la duchesse de Noailles, mesdames de Dangeau et de Caylus. Jusque dans la vieillesse la plus avancée, sa conversation eut un charme infini. Le temps avoit respecté son ouie et ses yeux, et l'on peut juger par ses dernières lettres, qu'elle écrivoit et pensoit avec toute la justesse de ses belles années.

Le czar Pierre le grand ne voulut pas quitter la France sans avoir vu madame de Maintenon. Il alla à Saint-Cyr ; elle étoit dans son lit : pour la mieux voir, il tira lui-même le rideau du lit, il la considéra attentivement, elle rougit, et les dames de Saint-Louis qui la virent en ce moment, assurèrent qu'elle dut lui paroître encore belle.

Madame de Maintenon survécut quatre ans au roi ; elle passa tout ce temps dans une maison qui lui devoit tout, révérée, adorée, soignée comme la mère la plus

chérie, entourée des dames de Saint-Louis choisies et formées par elle, et parmi lesquelles il s'en trouvoit plusieurs dignes de sa confiance et de son amitié par leur esprit et leur mérite; environnée d'une multitude de jeunes personnes dociles et reconnoissantes, qu'elle regardoit comme ses enfans; exerçant là un empire plus sûr, plus doux quoique moins envié, que celui dont elle avoit joui à Versailles, puisqu'elle commandoit librement, sans contrainte, sans esclavage, et qu'elle ne régnoit que par la seule puissance des bienfaits. Elle recueillit jusqu'au dernier soupir le prix de sa vertu et de sa bonté.

L'âge ne diminua point son zèle pour les jeunes demoiselles de Saint-Louis: ne pouvant plus monter aux classes, elle voulut en avoir un certain nombre dans son appartement; les maîtresses firent de cette distinction les récompenses du mérite. L'indulgence et la douceur de madame de Maintenon étonnoient les religieuses les plus patientes. *Rien n'est moins raisonnable*, disoit cette parfaite institutrice, *que de vouloir que des enfans le soient.*

La détention du duc du Maine, l'objet de sa plus vive affection, lui porta un coup mortel ; elle s'évanouit en l'apprenant. La fièvre lui prit aussitôt et ne la quitta plus. Madame de Caylus, le duc et la duchesse de Noailles vinrent s'enfermer avec elle *. Sa maladie fut longue, mais elle souffrit peu. Elle en connut tout le danger, elle vit la mort avec calme, sa piété fut sublime. La surveille de sa mort, elle dit à mademoiselle d'Aumale : " Quoique je sois bien mal, il ne " faut pas négliger nos bonnes œuvres ; en- " voyons nos pensions, ces pauvres gens les " recevront ainsi avant l'échéance." Ce fut la première fois de sa vie qu'elle ne fit pas ses comptes elle-même. Elle dit ensuite : " Je viens d'avoir un grand plasir, j'ai payé " mes pensions d'avance, je ferai du moins " encore l'aumône après ma mort."

Le 14 avril, on célébra la messe à minuit dans sa chambre ; elle y communia en viatique, ensuite elle reçut l'extrême-onction :

---

* La duchesse étoit sa nièce, fille de son frère, le comte d'Aubigné.

pendant la cérémonie, elle répondit d'un ton ferme et doux à toutes les prières. Son confesseur la pria de donner sa bénédiction à toute la communauté assemblée, elle repondit ce mot touchant : *J'en suis indigne.* Il insista, elle obéit. Son agonie fut si douce qu'elle avoit l'air d'une personne qui dort tranquillement. Elle s'éteignit à six heures du soir, le 15 avril 1719, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

Elle laissa 30,000 francs d'argent comptant ; ses meubles et sa vaisselle d'argent furent estimés 15,000 francs. Durant la vie du roi, elle avoit vendu ses bijoux et ses diamans, pour en donner l'argent aux pauvres. On ne trouva à sa mort qu'un seul diamant d'une médiocre valeur, qui lui venoit du roi, qu'elle portoit toujours et qu'elle laissa à la duchesse de Noailles. Sa pension s'éteignoit avec elle. Ainsi elle ne laissoit que sa terre de Maintenon, qu'elle avoit assurée par contrat de mariage à sa nièce. Telle fut la succession de la veuve de Louis le Grand ! Son testament fut touchant, sage, édifiant. Elle demanda à être enterrée sans

aucune cérémonie dans le cimetière : ce fut la seule de ses volontés que l'on n'exécuta point ; on fit faire un caveau au milieu du chœur de l'église des religieuses, pour y déposer le corps embaumé dans un cercueil de plomb. Si l'on eût respecté le vœu modeste de la fondatrice, il est probable qu'une humble fosse dans le cimetière commun n'eût point excité l'indignation des démagogues révolutionnaires, et que ces cendres, si dignes de vénération, n'eussent point été profanées. Chose bien étrange ! La plus illustre protectrice des lettres fut trente ou quarante ans après sa mort, indignement calomniée par tous les littérateurs, et, dans ce même siècle, ses ossemens furent arrachés du séjour où tout retraçoit ses bienfaits, et traînés avec ignominie dans les rues de Versailles par les petits enfans des pauvres, dont l'objet de cette aveugle rage avoit jadis tant de fois soulagé la misère. Car ce fut pour soulager les indigens de Versailles et des environs, qu'elle vendit ses chevaux, ses bijoux et ses diamans !

L'abbé de Vertot fit son épitaphe en fran-

çais : cette épitaphe est fort belle ; on la grava sur le marbre de sa tombe ; des mains impies en ont brisé les caractères, mais l'histoire en a confirmé tous les éloges.

Telle fut madame de Maintenon, la seule femme dont on ait pu dire que sa conduite a été aussi sage que les évènemens de sa vie ont été bizarres, extraordinaires et romanesques ; la seule encore qui, sans intrigue et sans ambition, ait fait une haute fortune, et qui ait inspiré une grande passion à l'homme le plus délicat, sans le secours des charmes de la jeunesse, et par l'unique ascendant que peuvent donner l'estime et l'admiration.

Comment est-il possible qu'en général madame de Maintenon ne soit point aimée ? c'est que la perfection n'inspire rien de tendre ; elle excite l'enthousiasme de quelques belles âmes, mais les autres affectent de la confondre avec la pruderie, la pédanterie, et même avec l'hypocrisie. D'ailleurs, il est assez naturel de craindre un peu les personnes d'une conduite parfaite, irréprochable ; on sait que leur indulgence n'ôte rien à la rigidité de leurs principes, qu'elle ne

tombe que sur les personnes, et non sur les foiblesses qu'elle condamne souvent davantage par une vertueuse incrédulité, que par une censure austère. Madame de Maintenon, si pieuse, si vertueuse, n'a pas dû trouver de partisans parmi les gens sans religion et sans mœurs ; et les athées et les déistes ont eu pendant cinquante ans une si puissante influence sur l'opinion publique! Quand le philosophisme a commencé, le nom de madame de Maintenon étoit révéré comme il devoit l'être. Bienfaitrice de toute la noblesse pauvre de France, de tous les enfans des vieux militaires ruinés, madame de Maintenon étoit adorée dans les provinces. Les vieillards de la cour honoroient sa mémoire par un juste tribut d'éloges : on se rappeloit encore à Saint-Cyr les instructions qu'on avoit reçues de sa bouche.... Mais bientôt elle fut attaquée dans des livres nouveaux : ces livres se multiplièrent et devinrent la seule lecture de la nation. Au bout de trente ou quarante ans, madame de Maintenon, tournée en ridicule par les uns, calomniée par les autres, fut méconnue de

tous. Mais sa justification, et l'éloge le plus complet de ses vertus, de son esprit et de sa conduite, se trouveront toujours dans ses lettres, qui doivent être regardées comme le monument historique le plus intéressant et le plus digne d'admiration qu'une femme ait jamais laissé.

LA DUCHESSE DU MAINE.

Un géomètre bel-esprit, auteur d'un grand nombre d'*éloges satiriques*, et qui, dans ses discours académiques, s'est attaché surtout à tourner en ridicule et à rendre odieux les courtisans, les ministres, les nobles, les princes et les rois, d'Alembert, dans son éloge du marquis de Saint-Aulaire, dit que madame la duchesse du Maine, *quoique femme et princesse, aima les lettres*. Le mérite de cette épigramme n'est assurément pas dans sa justesse ; car, depuis *Radegonde*, femme de Clotaire Ier, jusqu'à nos jours, toutes les princesses, toutes les reines ont protégé les lettres avec éclat, et un grand

nombre les ont cultivées avec succès. D'ailleurs, tous les siècles de notre monarchie ont produit des multitudes de *femmes auteurs*, qui, presque toutes, étoient des femmes de la cour ; et ce goût pour la littérature ne paroissoit pas s'affoiblir dans le temps où d'Alembert écrivoit cette phrase étrange. Comment a-t-il pu se permettre un trait si singulièrement injuste ? lui qui ne pouvoit ignorer que madame de Tencin *aimoit et cultivoit les lettres ;* lui contemporain de madame de Graffigny ; lui qui eut plusieurs obligations *à deux femmes*, dont les noms ne sont connus que par leur goût pour la littérature, mesdames du Deffant et Geoffrin ; lui qui eut des liaisons de société très-suivies avec beaucoup de femmes *qui aimoient et cultivoient les lettres*, entr'autres madame Riccoboni, madame Necker, etc. ; lui enfin, qui eut pour amie intime une femme passionnée pour les lettres, mademoiselle de l'Espinasse ? Il faut convenir que la géométrie et la philosophie n'empêchent quelquefois ni d'être inconséquent et irréfléchi, ni de déraisonner complètement.

Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, naquit en 1676 : elle fut mariée, en 1692, à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, né en 1670. Il paroît que la duchesse du Maine ne protégea d'abord les lettres que parce qu'elle étoit *femme et princesse*, et surtout épouse d'un prince qui les aimoit passionnément ; car elle eût naturellement préféré la politique à la littérature.

Après la mort de Louis XIV, elle disoit au duc du Maine qui ne s'occupoit qu'à traduire l'*Anti-Lucrèce : Vous trouverez un beau matin, en vous éveillant, que vous êtes de l'académie, et que M. le duc d'Orléans a la régence*. Ce fut elle qui, un an avant la mort de Louis XIV, engagea ce monarque à faire ce fameux testament, qui appeloit les princes légitimés à la succession à la couronne. Ce testament fut cassé : la duchesse, outrée contre le régent, entra dans la conjuration du prince de Cellamare. Elle fut arrêtée en 1718 et conduite au château de

Dijon, et son époux à celui de Dourlens; ils ne recouvrèrent leur liberté qu'en 1720. Le duc du Maine mourut en 1736, à soixante-six ans. Ce prince joignoit à une grande piété, à toutes les vertus que donne la religion, un esprit éclairé, cultivé, un caractère noble, le goût de la retraite et de l'étude; mais il n'avoit ni assez d'ambition, ni assez d'énergie pour l'emporter sur un prince actif, entreprenant, et qui avoit sur lui l'avantage d'une naissance légitime.

Après la mort de son époux, la duchesse du Maine se forma une existence brillante, en se déclarant protectrice des sciences, des arts et des talens. Elle embellit, avec autant de goût que de magnificence, les jardins de Sceaux; elle s'entoura de savans et de beaux-esprits; sa cour devint célèbre par les personnages distingués qui la composèrent, par des fêtes ingénieuses, et par une multitude de jolis vers composés à sa louange. On voyoit là Fontenelle, Lamothe, Chaulieu, Saint-Aulaire, le savant Malezieu, grand mathématicien, et qui faisoit de jolis vers de

société; Tourreil, le traducteur de *Démosthène;* Valincour, protégé par Bossuet et ami de Racine*; l'abbé Genest, auteur de *Pénélope;* la marquise de Lambert; madame de Staal, qui nous a laissé de si charmans mémoires, et la jolie comédie intitulée *l'Engouement*. Cependant on s'ennuyoit quelquefois dans cette société si spirituelle, que les personnes qui n'y étoient point admises appeloient *les galères de l'esprit*, parce qu'il falloit toujours y montrer de l'esprit, obligation souvent fatigante, qui inspira au marquis de Saint-Aulaire ces jolis vers adressés à madame de Lambert:

---

* Auquel il succéda dans la place d'historien de Louis XIV: il travailla avec Boileau à l'histoire de ce prince; mais l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud, anéantit les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. On a de lui des lettres critiques fort estimées sur *la Princesse de Clèves*, la vie de François de Lorraine le Balafré, duc de Guise; des observations sur l'*Œdipe* de Sophocle, des traductions en vers de quelques odes d'Horace, des stances et plusieurs contes. Il fut, ainsi que Tourreil, de l'académie Française.

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle;
Lambert, je vais chercher un asile chez vous,
Entre Lamothe et Fontenelle.

Les gens de lettres ont beaucoup déclamé contre les flatteries des courtisans; néanmoins il faut convenir que, lorsqu'ils ont eux-mêmes été admis dans les cours, ils ont toujours surpassé les grands seigneurs, sinon dans l'art, du moins, dans l'exagération de la flatterie. Les beaux-esprits de la cour de Sceaux poussèrent la flatterie jusqu'au ridicule: la duchesse n'avoit point un beau visage et elle étoit contrefaite, et les vers faits pour elle ne lui parloient que de l'amour qu'elle inspiroit et de sa beauté. Un jour, qu'elle quittoit sa toilette, un de ses poëtes lui dit qu'elle faisoit, dans ce moment, une action qui surpassoit en courage toutes celles d'Alexandre, celle de s'éloigner de son miroir. Un autre disoit, en parlant de son regard: *Il défend tout ce qu'il inspire.* Lamothe, qu'elle appeloit *son berger*, lui écrivoit des lettres passionnées, et lui demandoit

en vers *un baiser sur la bouche**. Il y avoit peu de dignité dans cette étrange galanterie. La princesse, avec de l'esprit et beaucoup d'instruction, manquoit souvent de goût, et c'est le défaut de toutes les femmes qui ont la manie du bel-esprit. Ses lettres à Lamothe sont absolument dépourvues de naturel et de grâce. Voici les plus jolis vers que Lamothe ait faits pour elle; il lui parle de l'amitié qu'elle lui a promise, et il ajoute:

Je veux que, délicate, elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur;
Elle a comme l'amour sa dernière faveur,
C'est son secret le plus intime.

L'impromptu du marquis de Saint-Aulaire est trop célèbre pour l'omettre ici. On jouoit à de petits jeux d'esprit, dans l'un desquels on devoit demander un secret: la duchesse faisant à M. de Saint-Aulaire cette demande, il lui répondit ainsi:

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,

* Il est vrai que Lamothe étoit vieux, ce qui rend cette singulière liberté moins choquante.

Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse,
Elle seroit Thétis, et le jour finiroit*.

La duchesse du Maine mourut dans les sentimens religieux qu'elle avoit toujours eus, en 1753, dans la soixante-seizième année de son âge. Elle laissa deux enfans, *Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes*, mort en 1755 à cinquante-cinq ans; et *Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu*, mort en 1775, à soixante-quatorze ans, l'un et l'autre sans avoir été mariés.

MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

CETTE femme, si distinguée par son esprit et par sa raison supérieure, fut aussi l'amie et la protectrice des gens de lettres, et même avec plus de discernement que la princesse dont on vient de parler. Elle rassembla chez elle une société moins nombreuse, et par conséquent plus choisie et plus agréable.

* Quand il seroit Apollon, il n'auroit pas le pouvoir de la transformer en Thétis. Il faut de la raison même dans les fictions poëtiques, et celle-ci en est tout fait dépourvue.

Anne Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert, naquit à Paris, en 1647. Elle perdit son père à l'âge de trois ans ; sa mère épousa en secondes noces l'ingénieux Bachaumont*, qui se plut à cultiver les heureuses dispositions de sa belle-fille. Elle épousa, en 1666, Henri de Lambert, marquis de Saint-Brès, qui mourut en 1686, et lui laissa deux enfans, un fils et une fille, qu'elle éleva avec toute la tendresse d'une excellente mère, et toutes les lumières, tous les talens d'une parfaite institutrice.

Madame de Lambert eut pour amis Lamothe et Fontenelle, mais son ami le plus intime fut Louis de Sacy (avocat en parlement, et l'un des quarante de l'académie française)†, auteur d'un *Traité de l'amitié*,

* C'est lui qui fit, avec Chapelle, ce joli *Voyage en vers et en prose*, auquel le naturel et la gaîté ont donné autant de réputation qu'une bagatelle peut en avoir.

† Qu'il ne faut pas confondre avec Louis-Isaac de Sacy le Maître, directeur des solitaires et des religieuses de Port-Royal, et auteur d'une traduction de la Bible.

dans lequel tous les procédés et tous les devoirs de l'amitié sont détaillés avec une méthode qui répand sur un tel sujet une extrême sécheresse. Madame de Sévigné avec sa grâce, sa modestie et sa justesse d'esprit ordinaire, s'abstient, dit-elle, de prononcer sur cet ouvrage, et cependant elle le juge parfaitement en deux mots: *J'ai lu*, dit-elle, *le* Traité de l'amitié, *qui m'a paru rempli d'esprit; mais je ne l'aime point, je hais les règles dans l'amitié.*

Il est singulier que madame de Lambert, malgré l'intimité de sa liaison avec Sacy, ait fait aussi un *Traité de l'amitié*; elle a fait encore un *Traité de la vieillesse*; des *Réflexions sur les femmes*; des *portraits*, un petit roman intitulé *la Femme hermite*. On trouve dans tous ces écrits beaucoup de raison et d'esprit; mais les meilleurs ouvrages de madame de Lambert sont les *Avis d'une mère à son fils et d'une mère à sa fille*. Il y a dans ces excellens conseils une sagesse, une connoissance du monde, une finesse et une sagacité d'observation, qui en rendront toujours la lecture de la plus grande utilité

à la jeunesse. Les pères, les mères et les instituteurs doivent à madame de Lambert une véritable reconnoissance, et d'autant plus que nul homme de lettres n'auroit pu faire, et avec cette précision, un ouvrage qui demandoit une étude si approfondie du monde.

Cette femme, si justement célèbre par ses talens, et si respectable par l'usage qu'elle en a fait, et par ses vertus, mourut, en 1733, à quatre-vingt-six ans.

MADAME DACIER.

Cette savante illustre par son érudition, ses travaux immenses et ses nombreuses traductions, a eu sur la littérature française une glorieuse influence, en faisant connoître tous les trésors littéraires de l'antiquité, et en inspirant le goût des études approfondies et sérieuses.

Anne-Lefebvre Dacier, fille de Tannegui-Lefebvre, naquit à Saumur, en 1651 ; elle

hérita des talens et de l'érudition de son père, qui ne découvrit, dit-on, que par hasard les heureuses dispositions dont elle étoit douée. Il donnoit des leçons à son fils dans la même chambre où mademoiselle Lefebvre, âgée de onze ans, travailloit à la tapisserie ; elle écoutoit attentivement, mais en silence, et elle s'instruisoit en secret. Un jour que le jeune écolier répondoit mal, sa sœur lui suggéra tout bas ce qu'il devoit dire : le père l'entendit avec autant de surprise que de joie, et de ce moment il partagea également ses soins entre son fils et sa fille. Elle apprit le latin, le grec, et l'étude de la langue italienne ne fut pour elle qu'un délassement. A l'âge de vingt-un ans, et avant son mariage, elle donna plusieurs traductions qui lui firent une grande réputation. André Dacier avoit étudié sous Tannegui-Lefebvre. Les jeunes disciples, unis d'abord par leurs goûts, leurs études, le furent bientôt par leurs sentimens ; leur mariage se célébra en 1683 ; alors ils travaillèrent quelquefois ensemble aux mêmes ouvrages. Boileau mettoit cependant la femme fort au-dessus de l'époux : *danc leurs*

productions d'esprit faites en commun, disoit-il, *madame Dacier est le père*. Il trouvoit que le mari, dans ses notes, faisoit souvent des interprétations si singulières qu'il les appeloit *les révélations de M. Dacier*. Les deux époux abjurèrent la religion protestante en 1685, et ce fut avec toute la bonne foi de leur caractère; l'un et l'autre ont été aussi recommandables par leur piété et leurs vertus que par leur science.

Le premier ouvrage de madame Dacier fut une édition de *Callimaque*, enrichie de doctes remarques. Elle étoit dans la première fleur de la jeunesse. Le duc de Montausier la mit sur la liste des savans désignés pour commenter les anciens auteurs *à l'usage du dauphin*. Madame Dacier eut la gloire de précéder tous les savans chargés de cette laborieuse entreprise. *Florus* parut en 1674, *Aurelius Victor* en 1681, *Eutrope* en 1683, *Dictis de Crète* en 1684. *Ainsi*, dit Bayle, *voilà notre sexe hautement vaincu par cette savante, puisque dans le temps que plusieurs hommes n'ont pas encore produit un seul auteur, madame Dacier en a déjà publié quatre.*

Voilà des aveux d'un autre siècle, et d'une franchise bien gothique. Il est permis de douter qu'on en fît de semblables de nos jours, alors même qu'il existeroit parmi nous une savante d'un mérite aussi éminent.

Madame Dacier traduisit trois comédies de Plaute, des comédies de Térence, deux pièces d'Aristophane, le *Plutus* et *les Nuées*; ce fut la première traduction que l'on ait osé faire de ce poëte comique grec. Elle traduisit aussi *Anacréon**, *Sapho*, et enfin l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère. On a fait depuis des traductions plus élégantes de ces deux poëmes; mais celles de madame Dacier sont le fruit de tant de recherches, de tant d'érudition, et d'un travail si estimable et si savant, qu'on ne se dispensera jamais de les

---

* Boileau disoit que personne ne devoit entreprendre de traduire le *chantre de Théos*, pas même en vers, après madame Dacier. Il semble cependant que l'harmonie des vers soit absolument nécessaire à ce genre de composition; toutes ces petites pièces ont besoin du charme de la poésie, elles ont bien peu de grâce, et elles paroissent bien frivoles lorsqu'elles sont en prose.

lire. Tous les savans, tous les gens de lettres rendirent d'éclatans hommages au mérite de madame Dacier. Ménage lui dédia son histoire latine des *Femmes philosophes*. Le marquis d'Orsi lui adressa des *Réflexions*, écrites en italien sur un ouvrage du P. Bouhours* : Bayle répéta plusieurs fois son éloge ; Baillet l'a placée au rang des plus illustres critiques ; Voltaire a dit d'elle : *Ses traductions de Térence et d'Homère lui font un honneur immortel.* Lamothe fit, sur sa traduction d'*Anacréon*, une jolie ode. Il en fit encore une autre à sa louange, qu'il prononça dans une séance publique de l'académie française ; honneur qui n'a été accordé à aucune autre femme, et que celle qui honora son siècle et sa patrie par des travaux si extraordinaires, étoit bien digne d'obtenir. Voici la quatrième strophe de cette ode :

Ce ministre, dont les ouvrages
Egaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les âges,
Ce sanctuaire de savans.

---

* De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.

A ce sexe qui, sur ses traces,
Veut moins de muses que de grâces,
Il ferma cet auguste lieu ;
Mais il t'eut réservé ta place,
Si les oracles du Parnasse
T'avoient prédite à Richelieu.

Madame Dacier, que rien ne pouvoit adoucir ou désarmer quand il s'agissoit de la gloire d'Homère, oublia tous ces hommages, ou du moins les compta pour rien, lorsque, dans la dispute sur le mérite des anciens et des modernes, Lamothe n'hésita point à se déclarer pour les derniers. Madame Dacier éclata sans ménagement, elle prit avec la même ardeur le parti des dieux qu'Homère avoit chantés. Les critiques de Lamothe sur ce point sont néanmoins excellentes : Homère, dit-il, appelle Jupiter *le père des dieux;* cependant Jupiter n'est le père ni de Saturne, ni de Cybèle, ni de Junon et de ses frères, ni des nymphes qui prirent soin de son enfance, ni de Mars, ni de Cérès, ni de Vesta, ni de Flore, ni des géans, ni des hommes. Et qu'est-ce, ajoute Lamothe, qu'est-ce que des dieux qui n'ont pas créé l'homme ? Ho-

mère conte que Jupiter chassa la Discorde du ciel ; Lamothe dit à ce sujet : Pourquoi donc les dieux se querellent-ils sans cesse ? Madame Dacier trouve que toutes ces remarques, si ingénieuses et si justes, sont des blasphêmes ; elle accuse Lamothe d'*envie*, de *malignité*, de *mauvaise foi*. Elle dit qu'il est *froid* et *plat*, *ridicule*, *impertinent*, *d'une ignorance grossière* ; qu'il est *plein d'orgueil*, qu'*il n'a pas le sens commun*. Elle conte qu'Alcibiade donna *un grand soufflet* à un rhéteur qui n'avoit aucun ouvrage d'Homère, et elle ajoute : *Que feroit-il aujourd'hui à un rhéteur qui lui liroit l'Iliade de M. de Lamothe*?* A cela Lamothe répond seulement : « Heureusement que lorsque je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce dernier trait. » Durant cette querelle, Lamothe conserva cette

* Que Lamothe avoit mis en vers sans savoir le grec ; traduction qui n'étoit ni poétique, ni savante. Mais ce qui surtout irritoit madame Dacier, étoit ce qu'il y avoit de mieux dans ce travail, c'est-à-dire les discours, les réflexions, etc.

douceur aimable et de si bon gout. Dans ses *Réflexions sur la critique*, et sur l'admiration fanatique d'Homère (ouvrage si digne d'être lu), il répond toujours avec autant de charme que d'esprit aux injures de madame Dacier ; il ne s'écarte jamais un instant du respect et des égards dus au sexe, aux talens, et aux nobles travaux de son adversaire : il fait mieux, loin de retracer ou d'affoiblir les anciennes louanges qu'elle a reçues de lui, il les rappelle pour les confirmer et pour lui en donner de nouvelles. Cette équité généreuse, ce calme, cette modération d'une âme supérieure, obtinrent tous les suffrages, et rendirent à tous les yeux madame Dacier inexcusable.

Madame Dacier n'étoit capable d'emportement que lorsqu'on attaquoit les grands poëtes de l'antiquité ; elle étoit d'ailleurs remplie de bonté, et même de modestie. Un seigneur allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *album*, elle s'en défendit modestement ; mais vivement pressée, elle y mit son nom avec ce vers de Sophocle :

Le silence est l'ornement d'une femme.

Madame Dacier et son mari étoient si passionnés pour tout ce qui avoit rapport a l'antiquité, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour en mangeant d'un ragout dont ils avoient pris la recette dans Athénée; ils auroient trouvé sans doute quelque gloire dans ce genre de mort savant et classique.

Louis XIV donna à madame Dacier une pension et plusieurs gratifications. La reine Christine voulut vainement l'attirer à sa cour. Madame Dacier, honorée dans sa patrie, heureuse dans son intérieur, ne quitta jamais la France. Elle eut un fils et deux filles: le fils donnoit à ses parens les plus belles espérances; car, dès l'âge de dix ans, il disoit qu'*Hérodote étoit un grand enchanteur*, et *Polybe un homme de grand sens*. Mais il mourut en 1694; une de ses sœurs mourut aussi dans sa première jeunesse, et l'autre prit le voile.

On prétend que lorsque Molière eut donné son *Amphitryon*, madame Dacier fit une dissertation pour prouver que celui de Plaute valoit mieux; mais qu'ayant appris que Molière travailloit à une comédie sur les *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. Cette

anecdote a peu de vraisemblance. Molière ne pouvoit tourner en ridicule que des prétentions mal fondées : se moquer de madame Dacier, eût été se moquer de la science même. Il étoit impossible de lui supposer un tel projet.

Madame Dacier mourut, le 17 aioût 1720, dans sa soixante-neuvième année. L'abbé Fraguier a consacré une élégie à sa mémoire, et La Monnoye a fait son épitaphe en vers.

M. Dacier ne mourut qu'en 1722.

MADAME LA MARQUISE DE TIBERGEAU.

Sœur du marquis de Puisieulx, et nièce chérie du duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes* *, Mademoiselle de Sillery

* L'auteur de cet ouvrage tenoit de l'héritage de madame la maréchale d'Estrées, fille du dernier marquis de Puisieulx, une grande quantité de lettres charmantes, inédites et manuscrites du duc de la Rochefoucauld à mademoiselle de Sillery ; elle y avoit même

montra, dès son enfance, un goût décidé pour la poésie et un esprit très-distingué. Ce fut à elle que La Fontaine adressa plusieurs fables, ce fut elle qu'il désigna par ce vers :

Qui dit Sillery, dit tout.

Elle épousa le marquis de Tibergeau, et elle fut constamment jusqu'à sa mort, l'amie et la protectrice des gens de lettres. Ce fut elle qui encouragea Destouches à travailler pour le théâtre, et qui engagea M. de Puisieulx à le prendre pour secrétaire, lorsqu'il fut nommé ambassadeur en Suisse. Destouches consultoit madame de Tibergeau sur les plans de ses pièces, et reconnoissoit qu'il devoit beaucoup de corrections heureuses à son gout et à ses conseils.

Madame de Tibergeau conserva tout son esprit jusqu'à la fin de sa longue carrière ;

---

ajouté quelques notes, et comptoit les faire imprimer. En partant de France, en 1791, avec des passe-ports pour aller aux eaux de Bath, elle laissa ce manuscrit à Belle-Chasse avec plusieurs autres ; il a été perdu *pour elle*, ainsi que beaucoup d'autres.

elle fit, comme Saint-Aulaire, un impromptu charmant, à l'âge de quatre-vingts ans. Etant a Sillery avec son frère, ses jeunes nièces et leurs maris, elle alloit habituellement se coucher de bonne heure. Un soir, la conversation tomba sur l'amour, et l'on disputa long-temps pour savoir s'il étoit plus tendre d'écrire à sa maîtresse en vers, ou de lui écrire en prose. On convint de s'en rapporter à la décision de madame de Tibergeau : on alla aussitôt la réveiller, pour lui soumettre cette importante question. Madame de Tibergeau demanda son écritoire, et écrivit sur-le-champ ce joli quatrain :

Non, ce n'est point en vers qu'un tendre amour s'exprime :
Il ne doit point rêver pour trouver ce qu'il dit,
Et tout arrangement de mesure et de rime,
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'esprit.

MARIE LECZINSKA,

Epouse de Louis XV.

CETTE princesse, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine Opalinska, naquit, le 23 juin 1703. Etant encore au berceau, elle fut, dit-on, dans l'une des fuites de son père, oubliée trois heures dans l'auge d'une écurie.

Quand son père, obligé de quitter la Pologne, se réfugia à Weissembourg en Alsace, elle l'y suivit. Elle vivoit depuis six ans dans l'obscurité, lorsqu'elle fut demandée en mariage par Louis XV. Elle épousa ce prince, le 5 septembre 1725. Epouse soumise, indulgente et fidèle, mère tendre et vigilante, toujours occupée de l'éducation de ses enfans, auxquels elle inspira les sentimens les plus religieux; reine pieuse, prudente, bienfaisante, ennemie de l'intrigue et protectrice des talens utiles, elle offrit sur le trône le modèle de toutes les vertus chrétiennes.

Cette princesse étoit si bienfaisante, qu'un jour son trésorier lui représentant que l'argent

de sa caisse pouvoit à peine suffire à son immense charité pour les pauvres : *Tout le bien d'une mère*, répondit la reine, *n'appartient-il pas à ses enfans ?*

Elle joignoit à cette bonté touchante un esprit fin et délicat, et un très-bon jugement : un acteur ayant joué devant elle le rôle d'Auguste avec le ton d'une familiarité ridicule, la reine dit : *Je savois qu'Auguste étoit clément, mais j'ignorois qu'il fut un bonhomme.*

Elle protégea tous les gens de lettres qui firent de leurs talens un digne usage, Crébillon, Gresset, Pompignan, Moncrif, le président Hénault. Mais il auroit fallu que le roi eût comblé de grâces et d'honneurs ces vertueux écrivains : c'est ce que ne fit point l'indolent Louis XV, qui, par instinct, haïssoit les novateurs, et qui, en faisant brûler leurs ouvrages impies, licencieux et séditieux, leur donnoit des places et toutes les dignités littéraires : loin d'opposer à ces hommes insolens et turbulens des gens de lettres aussi sages que distingués par leurs talens, on laissa le peintre le plus piquant et le plus spirituel des

ridicules et des mœurs, l'auteur du *Méchant*, se rouiller en province et dans l'obscurité. Quel parti l'on auroit pu tirer de cette plume ingénieuse, facile et brillante !..... Une éclatante protection eut soustrait aux plus injustes ridicules l'auteur de *Didon*, et de tant de vers admirables; nous aurions beaucoup d'excellens ouvrages de plus, et beaucoup de libelles et d'ouvrages pernicieux de moins. Il n'est jamais nécessaire, et il est toujours maladroit, de sévir contre les écrivains sans principes: la véritable punition pour eux sera, dans tous les temps, de les mépriser, et d'accorder aux gens de lettres bons citoyens, c'est-à-dire amis des lois, du gouvernement, de l'ordre et des mœurs, toutes les couronnes et toutes les grâces littéraires. La reine et son fils le dauphin sentoient parfaitement le danger des nouvelles doctrines. « On n'écrit presque plus (disoit le dauphin) « que pour rendre la religion méprisable et « la royauté odieuse; il ne paroît presque « point de livres, où la religion ne soit trai- « tée de superstition et de chimère, où les « rois ne soient représentés commes des ty-

« rans, et leur autorité comme un despotisme
« insupportable. Les uns le disent ouverte-
« ment et avec audace*, les autres se con-
« tentent de l'insinuer adroitement, etc.†»

La paresse de Louis XV le rendoit incapable de faire de pareilles réflexions‡.

La reine admettoit souvent dans son intérieur deux hommes de lettres estimables, Moncrif et le président Hénault ; elle voyoit sans cesse ce dernier chez la duchesse de Luynes,

---

* Ils avoient de l'effronterie, mais ils n'avoient nulle audace, car ils n'y risquoient rien.

† Voyez la vie de ce prince par M. Villiers, M. l'abbé Proyart, et des Mémoires sur sa vie, par le père Griffet.

‡ Quand M. de Pompignan fut reçu à l'académie, il eut le courage de dire, dans son discours, que le sage chrétien méritoit seul le nom de philosophe, et qu'en jugeant plusieurs littérateurs moderne d'après cette définition, on ne pouvoit voir en eux qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. Louis XV, en parcourant ce discours, dit seulement *que toutes ces choses-là étoient déplacées à l'académie, où il y avoit tant de philosophes*. Ainsi ce discours qui plaidoit la cause de la religion et des rois, n'obtint du souverain qu'une critique

dont il étoit l'ami. Un jour, en entrant chez la duchesse, au moment où celle-ci écrivoit au président, la reine mit au bas du billet : *Devinez la main qui vous souhaite ce petit bon jour.* Le président Hénault ajouta à sa réponse ce quatrain :

Ces mots tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras ;
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Combien cette reine, qui aimoit les lettres, eût aimé l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Brutus*, etc., s'il n'eut pas souillé sa plume par tant d'écrits scandaleux et si indignes de son rare talent ! Et l'on sait que Voltaire avoit déjà montré toute son impiété sous le règne du régent. Cependant l'indulgente bonté de la reine daigna lui accorder une protection particulière, dans une occasion où l'on auroit pu la lui refuser sans dureté. Voltaire, ayant appris qu'on avoit fait une parodie de sa tragédie de *Sémiramis*, écrivit à la reine, qu'*il se jetoit à ses pieds avec la plus vive douleur, pour la conjurer*

de ne pas souffrir que le spectacle fut déshonoré par cette odieuse satire. Il ajoute que le cœur de sa majesté *est trop juste pour ne pas se laisser toucher par ses prières, et pour faire mourir de honte et de douleur un ancien serviteur**. Et, en effet, l'indulgente princesse eut pitié de *la douleur* du poëte; elle fit défendre de jouer la parodie. M. de Voltaire, prodiguant les flatteries à madame de Pompadour, lui disant que *son âme étoit pure comme sa beauté, qu'elle avoit un petit fonds de philosophie,* fut un moment protégé par elle; mais ces bassesses lui furent peu utiles: cette favorite, il est vrai, n'avoit pas assez de bon sens et de raison pour sentir le danger des contes de Voltaire, mais elle n'avoit pas assez d'esprit pour apprécier celui de cet homme célèbre: aussi ne peut-on la mettre au rang des protectrices des lettres. Elle n'eut ni l'instruction, ni le bon goût, ni l'espèce d'amour-

* Cette étrange lettre se trouve dans l'édition stéréotype du théâtre de Voltaire, à la suite de la tragédie de *Sémiramis.*

propre qui les font aimer ou qui engagent à les protéger. Il est très remarquable que, de toutes les maîtresses de nos rois, madame de Montespan soit la seule qui ait aimé la la littérature, tandis que toutes les princesses et toutes nos reines ont accordé aux gens de lettres une protection si éclatante! C'est qu'en général ce goût dans les femmes s'allie bien rarement avec une vie scandaleuse et des penchans vicieux.

Marie Leczinska fut aussi sensible que vertueuse. La mort prématurée du dauphin son fils, suivie bientôt après de celle du roi son père, la pénétra d'une si vive douleur qu'elle y succomba, le 24 juin 1768, à l'âge de soixante-cinq ans. Dans les derniers jours de sa maladie, les médecins lui proposant de nouveaux remèdes, *rendez-moi*, leur dit-elle, *mon père et mes enfans, et vous me guérirez*. Cette princesse, si digne des regrets de la France, eut de Louis XV dix enfans, deux fils et huit filles.

MADAME DE GRAFFIGNY.

Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Graffigny, naquit à Nanci, vers la fin du dix-septième siècle. Elle étoit fille d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite-nièce du fameux Callot*. Elle épousa François Hugues de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme d'un caractère bizarre et violent, dont la brutalité fit le malheur de madame de Graffigny, et mit plus d'une fois sa vie en danger. Après avoir souffert pendant un grand nombre d'années, avec une patience héroïque,

* Callot, fameux graveur, naquit, en 1593, à Nanci; il étoit d'une famille noble. Sujet du duc de Lorraine, il fut également fidèle à son souverain et à sa patrie. Appelé en France par Louis XIII, il grava pour ce prince le Siége de la Rochelle et celui de l'île de Rhé; mais il refusa de graver celui de la ville de Nanci, dont Louis XIII s'étoit rendu maître; Callot dit: *Qu'il aimeroit mieux se couper un pouce que d'immortaliser le malheur de son prince et de sa patrie.* Et Louis XIII l'en estima davantage.

elle en fut séparée juridiquement. Cet époux, si indigne d'elle, finit ses jours dans une prison où l'avoient fait renfermer ses emportemens et sa mauvaise conduite. Madame de Graffigny, dégagée d'une chaîne si pesante, vint à Paris, chercher au sein des muses l'oubli de ses longues douleurs; elle n'étoit plus jeune, et elle entra fort tard dans une carrière qu'elle devoit parcourir avec éclat. Son premier ouvrage est une nouvelle intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Ce titre, ou plutôt cette maxime, est trop vague pour offrir une pensée juste, car il faudroit beaucoup d'explications pour le justifier. Quand la corruption est presque générale, les mauvais exemples sont contagieux, les grands caractères seuls y résistent, et ils sont toujours en petit nombre; les autres n'étant plus retenus par l'opinion publique, cèdent au torrent et se laissent entraîner: mais, dans tous les cas, les mauvais exemples ne produisent des impressions salutaires, lorsqu'ils ne sont pas grossièrement choquans, que sur les esprits justes et les belles âmes;

ils ébranlent toujours un peu les gens médiocres qu'ils ne dépravent pas. Voilà ce qu'il étoit utile de peindre. On ne pourroit tracer un tableau plus moral, plus intéressant que celui d'une jeune personne spirituelle, réfléchie, bien née, mais dont l'éducation, entièrement négligée, n'auroit pu lui donner un seul principe arrêté, et qui, tombée en de mauvaises mains, se perfectionneroit chaque jour par son dégoût naturel pour le vice, la fausseté; par sa pénétration, la justesse d'un esprit observateur, ses réflexions et la force de son caractère. Un tel sujet qui exigeroit de grands développemens, ne pourroit être traité dans une nouvelle, il faudroit en faire un roman*. Le fonds de cette idée appartient à madame de Graffigny; mais elle n'en a pas tiré un parti heureux dans sa nouvelle, dont les évènemens semblent même n'offrir aucun rapport avec le titre. Madame de Graffigny, peu d'années

* J'ai entrepris cet ouvrage il y a long-temps, sous ce titre: *Les Réfutations*. Je compte le finir dans le courant de l'année prochaine.

après, donna un ouvrage qui réunit tous les suffrages ; elle fit paroître les *Lettres péruviennes*, roman charmant, digne de sa réputation, et le premier ouvrage de femme écrit avec élégance. Ces lettres dont le style a tant de douceur et d'harmonie, sont remplies de pensées délicates, exprimées avec grâce et sensibilité, et d'idées ingénieuses ; l'auteur, pour caractériser la vivacité et la légèreté des Français, dit qu'ils s'échappèrent des mains du Créateur avant d'être entièrement achevés, et au moment où le Créateur n'avoit encore assemblé pour l'organisation de l'homme que le feu et l'air. L'auteur dans ce même ouvrage a tracé, avec autant de charme que de vérité, quelques scènes du grand monde. Ces lettres, si justement célèbres, sont traduites dans toutes les langues. Madame de Graffigny donna ensuite l'intéressante comédie intitulée *Cénie*, qui eut le même succès. Madame de Graffigny est la seule femme qui ait fait une pièce en cinq actes restée au théâtre. Malgré tous ces titres de gloire, elle ne reçut aucun hommage dans son pays, et elle

essuya beaucoup de critiques ; mais l'académie de Florence se l'associa, et l'empereur et l'impératrice l'honorèrent d'une bienveillance particulière.

Madame de Graffigny mourut à Paris, en 1758, à l'âge de soixante-quatre ans.

Ignace Hugari de la Marche-Courmont, ancien chambellan du margrave de Bareith, et attaché au service de France, auteur de plusieurs ouvrages auxquels la littérature doit la première idée du *Journal étranger*, a fait un roman médiocre, intitulé : *Les Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres péruviennes*.

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

Elle eut une influence utile sur notre littérature ; ce fut elle qui la première s'occupa avec détail, et une grande suite, de l'éducation de l'enfance et de la première jeunesse, et qui donna l'idée de travailler dans ce genre ; elle composa une petite

bibliothèque pour ces deux âges. Elle a donné successivement: *Le magasin des enfans*, 4 vol. *in*-12. *Le magasin des adolescens*, 4 vol. *in*-12. *Le magasin des artisans et gens de la campagne*, 2 vol. *in*-12. *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde*, 4 vol. *in*-12. *Le manuel de la jeunesse*, 2 vol. *in*-12. Avec des retranchemens, et quelques corrections, on pourroit faire de ces ouvrages une nouvelle édition, en 9 ou 10 vol. *in*-12, qui seroit agréable et fort utile. Madame de Beaumont en a fait beaucoup d'autres, mais inférieurs à ceux-ci. Elle a donné aussi des contes et des romans. Cette femme estimable qui naquit à Rouen, en 1711, mourut en 1780. Elle étoit sœur de Leprince, fameux peintre de paysages et de sujets dans le genre de Téniers: cet artiste de l'académie de peinture étoit aussi excellent musicien, et d'une très-grande force sur le violon. S'étant embarqué en Hollande pour aller à Pétersbourg, il fut pris par des corsaires. Les vainqueurs, s'abandonnant au pillage, se partageoient le butin, lorsque

Leprince, prenant son violon, se mit à jouer, et sans doute l'adagio le plus touchant; car les corsaires étonnés suspendirent aussitôt le pillage, écoutèrent avec ravissement le nouvel Arion, et lui rendirent tout ce qu'ils lui avoient pris. Il auroit pu par un autre talent immortaliser ce triomphe, en peignant cette scène singulière.

MADAME CLAUDINE-ALEX^NE GUERIN DE TENCIN.

SERVIR les gens de lettres, employer pour eux son crédit et ses amis puissans, c'est sans doute les *protéger*; mais le titre de *protectrice* des lettres n'appartient véritablement qu'à celle qui sait aussi les honorer, à celle qui traite avec considération ceux qui les cultivent; car il est naturel de relever et de chercher à ennoblir ce qu'on estime et ce qu'on aime. La protection que l'on accorde aux littérateurs est un hommage aux lettres, elle doit donc avoir de la dignité; *protéger*

le mérite et la gloire est un emploi si noble de la puissance et de la richesse, que cette protection doit avoir, dans tous ses procédés, un charme particulier, et dans tous ses bienfaits, une délicatesse exquise.

D'après cette définition, madame de Tencin n'a été que la protectrice de quelques littérateurs, et non celle des lettres. Elle rassembla chez elle un cercle de beaux-esprits qu'elle traitoit avec une légèreté familière, qui jeta sur eux beaucoup de ridicules. Elle les appeloit *ses bêtes ;* on sait bien qu'elle comptoit dire une contre-vérité, mais ce sobriquet prêtoit à des épigrammes. Comme il n'est pas impossible de faire des livres et d'être un sot, ses amis appelèrent sa société *la ménagerie de madame de Tencin ;* on se moqua, avec plus de raison encore, *des étrennes* si peu nobles qu'elle donnoit à *ses bêtes,* et tout l'esprit du monde ne sauroit trouver une bonne réponse contre les critiques fondées du mauvais goût.

Madame de Tencin, dans sa première jeunesse, avoit pris l'habit religieux dans le monastère de Montfleuri, près de Grenoble ;

mais bientôt, dégoûtée du cloître, elle le quitta, devint chanoinesse de Neuville, près de Lyon, rentra dans le monde et vint à Paris. Les agrémens de son esprit lui firent beaucoup d'amis, et ses liaisons avec le cardinal Dubois furent très-avantageuses à sa fortune et à celle de son frère qui, par la suite, obtint la pourpre romaine.

On dit que madame de Tencin ambitionnoit la réputation d'être amie ardente et fidèle, et ennemie redoutable : c'est la prétention naturelle de tous les intrigans.

La société de madame de Tencin fut troublée par plusieurs aventures fâcheuses, entr'autres par la mort de *La Frenaye*, conseiller au grand conseil, qui se tua chez elle. Madame de Tencin fut arrêtée, on la conduisit d'abord au Châtelet, ensuite on la transféra à la Bastille ; enfin elle eut le bonheur d'être acquittée de l'accusation intentée contre elle à ce sujet.

Nous avons de madame de Tencin plusieurs romans : *le Siége de Calais*, dont l'idée principale est révoltante et sans aucune vraisemblance ; mais cette idée grossière qui

offroit quelque chose de neuf, fit le succès de cet ouvrage d'ailleurs très-médiocre ; *les Mémoires de Comminges ; les Malheurs de l'Amour ; les Anecdotes d'Edouard II.* Le style de tous ces romans est fort commun. M. *de Pont-de-Veyle*, neveu de madame de Tencin, travailla avec elle aux deux premiers : mais on dit que madame de Tencin eut part aussi à la jolie comédie intitulée *le Complaisant*, donnée avec beaucoup de succès à la comédie française, et restée au théâtre. On a publié dans ces derniers temps des lettres fort ennuyeuses de madame de Tencin, qui font peu d'honneur à son caractère ; elle s'y peint elle-même comme une intrigante. On a été étonné que madame de Tencin, qui a vécu dans le grand monde, ait dans ces lettres un si mauvais ton : mais rien n'est moins singulier ; jamais une intrigante, de quelque classe qu'elle puisse être, n'a eu un bon ton. L'intrigue habituelle met en rapport avec des gens si bas, elle fait employer si souvent des moyens si vils, qu'elle ôte absolument ce tact de convenances, cette noblesse de sentimens, cette délicatesse d'expressions qui concourent

à donner un bon ton et des manières distinguées.

Madame de Tencin mourut à Paris, en 1749, dans un âge avancé.

MADAME RICCOBONI.

Avant que madame Riccoboni eût écrit, les romans de l'abbé Prevost jouissoient d'une grande réputation ; mais ceux de madame Riccoboni en ont rendu la lecture impossible, et nul ouvrage de ce genre ne fera tomber dans l'oubli les *Lettres de Milady Catesby*, *Ernestine*, *Jenny*, *Amélie*, etc. Qui pourroit comparer à ces charmans ouvrages les aventures tragiques d'un *Homme de qualité*, le lourd et diffus *Cleveland*, et même l'ennuyeux *Doyen de Killerine ?* Un style traînant, sans correction et sans couleur, des fictions dénuées de toute vraisemblance, des peintures du monde sans vérité, des réflexions communes, d'une longueur assommante, sont des défauts que rien ne peut racheter

lorsqu'ils sont réunis, et ces défauts se trouvent dans tous les ouvrages de l'abbé Prevost.

Marie Laboras-Mézières-Riccoboni naquit à Paris, en 1714. Elle épousa le comédien Louis Riccoboni, auteur de plusieurs comédies qui ont eu du succès au théâtre italien*. Cet acteur, le meilleur de la comédie italienne, quitta le théâtre par dévotion.

Madame Riccoboni contribua, par son goût et par ses conseils, au succès des pièces de son mari. Elle fut comédienne aussi; elle quitta le théâtre en 1761. Ses meilleurs romans sont ceux qu'on a nommés au com-

* Il a fait aussi beaucoup d'autres ouvrages, des *Pensées sur la Déclamation*, un *Discours sur la réformation du théâtre*, des *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière*, des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, et l'*Histoire du théâtre italien*. Tous ces ouvrages, publiés avant l'année 1740, sont estimables dans leur genre, et méritent d'être lus. Son fils d'un premier lit, Antoine-François Riccoboni, fut aussi comédien et auteur. Il fit plusieurs jolies pièces avec l'aide de Romaguezi et de Dominique. Son *Art du théâtre*, qui parut en 1750, a de la réputation.

mencement de cet article; le plus agréable de tous est *Juliette de Catesby*; il est écrit négligemment, mais avec grâce, légèreté; les sentimens en sont vrais et bien exprimés, et il est rempli de détails charmans. Il y a beaucoup d'intérêt dans *Jenny* et *Amélie*: ce dernier n'est qu'une traduction d'un roman anglais. Tout le monde a lu la jolie nouvelle intitulée *Ernestine*. Madame Riccoboni a fait beaucoup d'autres romans, mais inférieurs à ceux-ci: L'*Histoire du marquis de Cressy*, séducteur froidement vil et coupable, dont la première victime se fait religieuse, et dont la seconde s'empoisonne. Ce suicide est d'autant plus révoltant qu'on l'attribue à une femme douce, sensible et vertueuse; et une telle femme ne s'ôte point la vie! Madame Riccoboni a eu la première la funeste idée de vouloir rendre le suicide intéressant, et c'est un reproche grave que l'on doit faire à sa mémoire. Il n'est permis d'attribuer cet acte affreux qu'à un personnage vicieux et perverti. Les *Lettres de la comtesse de Sancerre* ont fourni le sujet de la jolie comédie de *l'Amant Bourru*. Les *Let-*

tres de milord Rivers ont eu peu de succès. Les *Lettres de Fanny Butler* en ont eu davantage; mais on ne trouve dans cet ouvrage aucune des grâces naturelles de l'auteur, parce qu'elle a voulu peindre une femme véhémente et passionnée, et son héroïne manque absolument de décence et de charme. Cette malheureuse prétention a gâté depuis, et même souillé d'autres ouvrages.

Madame Riccoboni a fait encore un joli conte intitulé *l'Aveugle*; on a tiré de ce conte le sujet d'une petite pièce mêlée d'ariettes, qui a eu du succès. Madame Riccoboni a fait une suite à la *Mariane* de Marivaux, dans laquelle, avec beaucoup d'art et d'esprit, elle a parfaitement imité la manière et le style de cet auteur.

Madame Riccoboni est morte dans la pauvreté, en 1792, à l'âge de soixante-huit ans. Par ses talens, son caractère et sa bonté, elle méritoit un sort plus heureux.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Il étoit impossible de connoître madame du Deffant, et d'étudier sou caractère, sans se confirmer dans l'opinion que la fausse philosophie détend tous les ressorts de l'âme, flétrit l'imagination et dessèche le cœur. Madame du Deffant avoit un fonds de bonté; elle étoit obligeante, généreuse; elle joignoit à beaucoup d'esprit une extrême simplicité dans la conversation; elle fut la seule femme *philosophe* sans pédanterie et sans prétention, la seule qui n'eut ni le projet de dominer, ni le désir de briller et de se faire des admirateurs; la seule enfin qui n'ait point eu l'absurde intolérance de l'impiété. Mais avec trop de justesse dans l'esprit pour s'attacher fortement a des erreurs, et avec trop de foiblesse et d'indolence pour les rejeter, elle vivoit dans l'incertitude la plus pénible. Sans la religion la vieillesse n'a plus d'avenir; ou du moins, si elle en admet un, elle ne peut y jeter les yeux sans

effroi : aussi fit-elle, sur la fin de sa vie, des vers qui se terminent ainsi :

Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maternité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité.

Madame du Deffant, mécontente, inquiète, avoit une grande inégalité d'humeur; son âme abattue n'étoit susceptible ni d'un mouvement de joie, ni d'un sentiment vif; mais on trouvoit toujours de l'agrément dans son entretien, parce qu'il y avoit toujours du naturel. Sa maison fut, pendant plus de vingt ans, le rendez-vous de tous les gens de lettres les plus distingués par leurs talens et par leur célébrité. Elle rendit beaucoup de services à un très-grand nombre, et elle trouva parmi eux plus d'un ingrat. Madame du Deffant avoit recueilli chez elle une personne très-bien née, mais sans fortune (mademoiselle de l'Espinasse), et qui bientôt supplanta sa bienfaitrice dans sa propre maison, s'y fit une société particulière qui préféroit chaque jour la chambre de mademoiselle de l'Espi-

nasse au salon de madame du Deffant. Cette dernière, blessée de cet abandon, se plaignit : on répondit avec hauteur ; la mèsintelligence s'accrut et devint extrême. Enfin mademoiselle de l'Espinasse, par les amis qu'elle s'étoit faits chez madame du Deffant, obtint une pension du roi. C'étoit assurément une grâce fort extraordinaire, car elle n'étoit fondée sur aucune espèce de droit. Aussitôt mademoiselle de l'Espinasse abandonna sans retour celle qui lui avoit donné un asile. Elle forma une colonie de beaux-esprits, déserteurs de la maison de madame du Deffant : cette insurrection produisit une petite république littéraire, où l'on détestoit l'ancien chef, contre lequel on s'étoit révolté, et dont on avoit secoué le joug. Jamais les insurgés Américains n'ont été plus animés contre Sa Majesté Britannique, que ne l'étoit M. d'Alembert (le Washington de cette révolte) contre madame du Deffant. M. de la Harpe dit que mademoiselle de l'Espinasse avoit une âme *singulièrement aimante : singulièrement*, en effet, car elle avoit à la fois deux grandes passions, faculté *aimante* dont

elle seule, je crois, a été douée. M. de la Harpe dit encore que la mort d'un jeune seigneur espagnol, le comte de *Mora*, accabla de douleur mademoiselle de l'Espinasse, et que ce profond chagrin abrégea ses jours. Ce ne fut pas la seule cause du dépérissement de sa santé; elle avoit, il est vrai, un violent amour pour ce jeune Espagnol, mais en même temps elle aimoit avec ardeur M. Guibert, et elle avoit encore un attachement passionné pour M. d'Alembert, confident de ses deux amours, et éperdûment amoureux d'elle. Si l'on succombe si souvent aux tourmens d'une seule passion, il n'est pas étonnant que l'on ne puisse résister aux étranges anxiétés causées par deux ou trois. Toutes ces choses paroissent au vulgaire des folies honteuses, incompréhensibles, d'une imagination dépravée, et d'autant plus que l'héroïne de ce roman, d'un genre si neuf, avoit plus de quarante ans; mais la philosophie moderne admire cette vaste faculté d'aimer, cette *puissance d'amour* si étendue, cette philanthropie amoureuse qui rend pour ses adorateurs le cœur d'une femme énergique et sensible,

semblable à celui d'une bonne mère pour ses enfans. On pourroit écrire au bas du portrait de mademoiselle de l'Espinasse : *Elle fut la victime la plus intéressante de l'amour, car elle aima également tous ses amans.* Ce seroit, en peu de mots, l'extrait et le précis de ses lettres.

Madame du Deffant eut le mérite de n'être point aigrie par tant d'ingratitude ; elle parloit de mademoiselle de l'Espinasse et de d'Alembert avec une modération pleine de douceur et d'indulgence : c'étoit, sans le vouloir, aggraver leurs torts.

Madame du Deffant mourut en 1780, âgée de quatre-vingt-quatre ans ; il y en avoit trente qu'elle étoit aveugle. On a publié des lettres d'elle, qui font peu d'honneur à sa mémoire. Il est remarquable que toutes les correspondances des philosophes modernes, mises au jour depuis leur mort, soient également scandaleuses, odieuses et déshonorantes pour eux. Fausseté, méchanceté, duplicité, inconséquence, mauvaises mœurs, ambition et vanité démesurées, cabales, haine, basse envie, animosité, injustice, extravagance, etc., toutes

ces choses s'y trouvent prouvées et dévoilées de leur propre main. Telles sont la correspondance de M. *de la Harpe* avec le grand duc de Russie; les lettres de *Voltaire*, de *d'Alembert*, de *madame du Châtelet*, *de J.-J. Rousseau*, de *mademoiselle de l'Espinasse*, de *madame du Deffant*, etc. Leurs plus grands ennemis, c'est-à-dire ceux qui leur ont porté les plus terribles coups, seront à jamais les éditeurs de leurs lettres et de leurs ouvrages posthumes*.

MADAME GEOFFRIN.

MADAME Geoffrin, née en 1699, fut la protectrice de quelques artistes et de tous les philosophes modernes. Elle étoit veuve d'un entrepreneur de la manufacture des glaces, qui lui laissa de la fortune. Elle recevoit aussi beaucoup d'étrangers. Elle accueil-

* *Les Confessions* de Jean-Jacques, *la Religieuse*, *le Fataliste*, de M. Diderot, etc.

lit surtout le comte de Poniatowski, qui fut depuis roi de Pologne, et qui l'appeloit sa mère. Dès que ce prince fut sur le trône, il écrivit à madame Geoffrin: *Maman, votre fils est roi.* Il l'appela près de lui, et elle eut le courage d'entreprendre ce grand voyage, quoiqu'elle eût soixante-neuf ans. A Vienne, où elle passa pour se rendre à Varsovie, l'impératrice lui prodigua les témoignages de bonté les plus flatteurs. Elle fut reçue à Varsovie par le roi, avec autant de grâces que de magnificence. Elle mourut à Paris, en 1777. Elle n'oublia pas ses amis dans son testament; elle laissa des legs à MM. Thomas et d'Alembert: ce dernier fit paroître son éloge si peu de jours après sa mort, que si l'on avoit pu douter de la sensibilité d'un philosophe, on auroit cru qu'il l'avoit préparé à tout hasard durant sa maladie. Mais comme *impromptu*, cet écrit est toujours très-étonnant; car on a peine à concevoir qu'un homme plongé dans une profonde douleur, ait eu la faculté d'arranger des phrases, des antithèses, et de se rappeler cette infinité de *mots* et de petits faits qui

composent le fond de ce discours. M. d'Alembert venoit de perdre mademoiselle de l'Espinasse, chez laquelle il passoit toutes les soirées ; il consacroit ses matinées à madame Geoffrin : de sorte, dit-il, dans l'éloge de cette dernière, que *maintenant il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.* Le roi de Prusse, qui prit souvent la liberté de se moquer des philosophes, a fait plusieurs plaisanteries sur cette phrase. On peut remarquer, à ce sujet, qu'en gènéral il n'est pas de bon goût de se mettre en scène dans un ouvrage de ce genre, rien n'y doit détourner du dessein de fixer toute l'attention du lecteur sur l'objet qu'on regrette ; *toujours un peu de faste entre parmi les pleurs,* toujours beaucoup de vanité se mêle au projet d'attendrir le public sur sa propre douleur : dans l'éloge d'un ami qui n'est plus, on s'oublie entièrement et sans efforts, ou l'on n'a jamais aimé. C'est pourquoi, dans ces sortes d'écrits, les plaintes, les exclamations, les retours sur soi-même, loin d'augmenter l'intérêt d'un éloge, déplaisent et le refroidissent. Vous qui avez la force d'écrire sur le tombeau d'un objet qui

vous fut cher, ne songez qu'à honorer sa mémoire ; si je peux supposer un instant l'idée de vous faire valoir, je ne verrai plus dans votre éloge qu'un prétexte pour vous louer vous-même ; et c'est ainsi que le goût se trouve toujours d'accord avec la vérité des sentimens. En mille choses, on est essentiellement faux quand on en manque. Le public, très-délicat sur les convenances, approuve rarement qu'on lui parle de soi-même. La *confiance* sans bornes qu'on lui montre depuis trente ou quarante ans, lui paroîtra toujours ridicule. Il permet qu'on s'adresse à lui quelquefois pour se justifier d'une calomnie ; il doit écouter alors, comme juge souverain ; il permet qu'on l'entretienne, mais avec mesure, de quelques querelles littéraires, parce que c'est lui parler de littérature. Mais il ne permet point qu'on lui parle de ses *affections :* car la familiarité de ces confidences est très-déplacée avec ceux pour lesquels on ne peut avoir que du respect. Toutes ces charlataneries sentimentales ont pu jadis suppléer au talent, en séduisant par leur nouveauté, mais elles sont

usées ; le goût, la bienséance et la raison les rejettent également.

M. de la Harpe, qui aimoit madame Geoffrin, dit qu'elle avoit très-peu d'esprit, mais qu'elle étoit obligeante, et qu'*elle avoit une propreté recherchée, parure de la vieillesse.* Cet éloge n'est pas emphatique. Il paroît qu'au vrai, c'est tout ce qu'on pouvoit dire de cette personne, dont il seroit difficile de concevoir la célébrité, si l'on ne se rappeloit pas qu'elle avoit pour amis les distributeurs des réputations de ce temps. C'étoit assurément alors avec raison que M. d'Alembert disoit au public (éloge de Dangeau), " qu'il ne " sauroit être indifférent, de quelque digni- " té qu'on soit revêtu, de se rendre favora- " bles les hommes qui, dans leurs ouvrages, " distribuent la gloire et la honte*

---

*. Ceci étoit adressé aux académiciens, seigneurs de la cour ; et dans ce même discours, on leur expliquoit naïvement la manière de se *rendre favorables* ces distributeurs *de la gloire et de la honte*, c'étoit d'obtenir pour eux des grâces de la cour. L'auteur ajoute *que plusieurs ont rempli ce devoir, et nous aimons à croire,*

On cite de madame Geoffrin quelques maximes qui ne méritent pas d'être rappelées; parmi ces sentences, il s'en trouve une jolie qu'on lui attribue, mais qui n'est pas d'elle : la voici :

Il ne faut pas laisser croitre l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Cette sentence est tirée de l'*Edda.*

Madame Necker a fait un singulier portrait de madame Geoffrin ; en voici quelques traits :

" Un cœur sensible est rarement trompé*,
" mais il trompe moins encore; et qu'en
" faire dans le séjour de l'erreur et de l'il-

---

poursuit-il, *qu'il ne manque à tous les autres que l'occation de les imiter.* Ainsi donc, les philosophes, gens de lettres, disoient aux grands seigneurs reçus parmi eux : " Si vous employez pour nous votre crédit, nous " vous louerons, nous vous donnerons *de la gloire;* " sinon nous vous tournerons en ridicule, et nous vous " couvrirons *de honte;*" et l'on trouvoit cela tout simple !....

* Il semble au contraire qu'un *cœur sensible* est souvent *trompé.*

" lusion? *Aussi* madame Geoffrin* n'éprouve
" jamais ces émotions sans se mettre en co-
" lère ; et c'est quand elle vous humilie
" et vous accable de reproches, qu'elle sent
" et partage véritablement tout le poids de
" vos malheurs....Madame Geoffrin se per-
" met de tout entendre et de tout dire, et
" cependant elle n'est point indécente ; elle
" parle de la galanterie avec le ton simple
" de la *Bible*.†

" Le ton de madame Geoffrin n'est pas
" toujours assez noble, les grands l'intimi-
" dent.....

" Elle a vu tous les hommes illustres de
" ce siècle, elle a découvert leurs singularités
" et leurs petits défauts, les portraits qu'elle
" en fait sont charmans ; mais ils tirent leur
" plus grand mérite de la partie dont elle ne
" parle point, c'est-à-dire du génie de ses
" modèles, et de leur réputation ; c'est ce

---

* Il est difficile de deviner à quoi se rapporte cet *aussi*.

† La Bible produit là un effet très-inattendu.

" contraste piquant de gloire et de ridicule
" qui fait ressortir le tableau.....

" Entre les choses qui servent le plus à la
" considération, disoit madame Geoffrin,
" l'on doit compter un bon maintien, se te-
" nir droite, se présenter bien, se mettre no-
" blement ; l'on n'ose pas mal parler d'une
" personne qui a tous ces avantages, parce
" qu'ils supposent de l'attention, de l'ordre
" et de la raison."—*Mélanges extraits des*
" *mémoires* de madame Necker.

Ainsi madame Geoffrin, lorsqu'elle étoit touchée du malheur d'un ami, se mettoit en colère, et l'accabloit de *reproches* et d'*humiliations ;* elle parloit de la galanterie avec le *ton de la Bible ;* elle se moquoit *des hommes illustres* qu'elle a tant flattés et cajolés ; elle se tenoit *droite,* afin d'avoir de la considération. Cette célèbre protectrice des philosophes étoit une personne très-originale !

MADAME NECKER.

Il est curieux de rechercher comment il est possible, avec beaucoup d'esprit et d'in-

struction, de la pénétration, de la finesse, une belle âme, de la raison, un caractère sage, réfléchi, et les meilleurs principes; comment, dis-je, il est possible qu'une personne, avec tant de dons naturels, et tant de qualités acquises, mûries et perfectionnées par une étude constante et par l'expérience, n'ait jamais pu écrire deux pages de suite, ou très-agréables, ou parfaitement raisonnables.

Il y a pour les écrivains deux genres de prétentions, si fatigantes l'une et l'autre, que jusqu'ici on ne les a point encore vues réunies : l'une de soigner tellement son style, qu'il soit non-seulement toujours pur, harmonieux (ce que tout style doit être, du moins en général), mais qu'il soit absolument irréprochable, et de telle sorte qu'il fut impossible, sans le gâter, d'y ajouter, d'en retrancher ou d'en déplacer un seul mot. Tel est le style de M. de Buffon. Cette prétention est très-bonne et très-utile, parce qu'elle produit une admirable manière d'écrire, qui peut servir de modèle, et montrer jusqu'à quel point de perfection peut s'élever

le langage. D'ailleurs, il faut d'autant plus estimer ce travail, qu'il exige de profondes réflexions sur la propriété des expressions et des mots, et de plus un grand talent, c'est-à-dire l'oreille délicate d'un poëte, et un goût parfait. Ce n'est qu'à ces conditions, qu'avec des travaux infinis on pourroit parvenir a écrire comme M. de Buffon. Mais cette perfection de style qui demande beaucoup de calculs et de combinaisons, ne pourra jamais se trouver, du moins continue, dans les ouvrages d'imagination, ou dans ceux dont la chaleur, le mouvement et l'énergie, où seulement la grâce et le naturel, doivent faire le principal mérite; elle y seroit même un défaut, parce qu'elle y jetteroit nécessairement de la froideur.

Un auteur ne doit jamais écrire incorrectement et avec négligence; mais dans les ouvrages de sentiment, il faut, quand il s'agit d'émouvoir, laisser là tous les calculs, et ne consulter que son cœur. La méditation peut produire, comme dans les écrits de M. de Buffon, de grands résultats, des réflexions frappantes, et ce sont là de belles pensées;

mais l'inspiration seule produit les mots sublimes, et c'est au fond de son âme qu'il faut chercher l'expression et le développement des passions et des sentimens.

L'autre prétention, qni ne peut jamais être heureuse, et qui est aussi commune que celle dont on vient de parler est rare, consiste à vouloir placer constamment à chaque page, deux ou trois pensées neuves et brillantes, et deux ou trois comparaisons ingénieuses. Quand cette surprenante ambition pourroit réussir, il n'en résulteroit qu'un ouvrage fatigant (de quelque genre qu'il fut), qu'il seroit impossible de lire de suite, puisqu'il faudroit réfléchir à chaque ligne, et cet ouvrage seroit certainement dénué de vérité dans toutes les choses qui demanderoient une profonde sensibilité. L'esprit veut du repos. Nous cherchons toujours un peu de délassement dans la lecture, et nous ne voulons pas qu'un livre d'imagination, ou même de morale, nous applique autant que le pourroit faire un livre sur les sciences abstraites. Entraîner doucement le lecteur, et l'étonner quelquefois, tel est l'effet de tout bon ouvrage; piquer, tourmen-

ter, harceler sans cesse celui dont on désire captiver l'attention, est un mauvais moyen de le tenir *éveillé*. La fatigue endort, et plus profondément que l'inaction; alors on ne cède point au sommeil, on y succombe.

Mais il est absolument impossible de réussir dans l'extravagante prétention de remplir toutes les pages d'un livre de traits brillans, de comparaisons et de pensées nouvelles: avec de l'esprit on trouvera bien quelques bonnes idées; mais le plus souvent on sera faux, alambiqué, puéril; on tombera dans le néologisme et dans la pédanterie; on aura un style froid et précieux; et même avec beaucoup de talent, on ne fera, après avoir pris des peines infinies, qu'un mauvais ouvrage, et mortellement ennuyeux pour tous ceux qui ont du goût, et qui par conséquent aiment le naturel.

Ces réflexions ne sont que trop bien placées dans cet article, et c'est ce qu'il sera bien facile de démontrer.

Madame Necker, fille d'un ministre protestant, reçut l'éducation la plus soignée. Elle apprit le latin, et fit avec fruit des études sé-

rieuses. Elle acquit une grande instruction, elle avoit beaucoup d'esprit naturel, les plus nobles sentimens; ses ouvrages, par le savoir et la pureté de la morale, font beaucoup d'honneur à ses instituteurs, mais sa conduite qui fut toujours irréprochable et parfaite, les honore davantage encore.

Elle épousa M. Necker, qui n'étoit alors que simple commis d'un banquier suisse. Quand M. Necker fut parvenu à la direction des finances de France, madame Necker ne se servit de son pouvoir que pour faire plus de bien. Elle contribua à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et elle dirigea elle-même un hospice de charité qu'elle établit à ses frais près de Paris. Elle eut tout ce qui caractérise la véritable vertu: des principes religieux inébranlables, une grande élévation d'âme, une régularité de conduite et des mœurs au-dessus de tout soupçon, et une extrême indulgence. Elle fut bonne mère, amie fidèle, et la plus tendre, la meilleure des épouses. Cette femme, si digne d'estime et d'admiration, n'eut qu'un défaut; mais ce défaut troubla sa vie, y jeta à la fois

du ridicule et de l'amertume, lui fit faire plusieurs inconséquences, et finit par égarer son jugement et son esprit. Elle eut un goût trop passionné pour la littérature : tant il est vrai que le goût le plus innocent et même le plus noble, quand il n'est pas renfermé dans de justes bornes, peut avoir les plus graves inconvéniens, surtout pour une femme. Cetta passion, devenue dominante dans une personne qui avoit le sentiment de sa force, et qui se trouvoit avec raison si supérieure, par l'esprit et l'instruction, à toutes les autres femmes, lui inspira un ardent désir d'obtenir une grande célébrité, et pour elle et pour l'objet de sa plus vive affection, et dont la gloire devoit rejaillir sur elle ; ensuite sa liaison intime avec M. Thomas donna à ses idées et à son style cette exagération, cette emphase, qui ont fait dire si plaisamment à un excellent critique :

Quoi ! je ne puis trouver Condorcet ennuyeux,
Dorat impertinent, d'Alembert précieux,
Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence,
Souvent pour ne rien dire, ouvre une bouche immense ?

Madame Necker admiroit trop profondé-

ment cet académicien pour ne pas chercher à l'imiter : alors se forma cette école malheureuse, si féconde en brillans galimatias ; école un peu décréditée aujourd'hui, dont M. Thomas a été le meilleur auteur et le chef, et dont madame Necker fut la mère.

M. Thomas avoit sans doute beaucoup de talent, mais il n'étoit ni un *grand homme*, ni un grand écrivain ; il y a dans sa prose et dans ses vers le ton boursoufflé, les défauts et les beautés de Brébœuf ; mais il a eu sur la littérature la plus funeste influence : le grand succès de ses *Eloges*, dans leur nouveauté, a gâté le goût d'une multitude de jeunes littérateurs. L'éloge de *Marc-Aurèle* porta au comble la réputation de M. Thomas ; ce discours est le seul de cet écrivain qui soit encore cité comme une belle chose, on convient qu'il a le ton emphatique et *doctoral* de tous les autres, mais on admire la *forme dramatique* que l'auteur a imaginé de lui donner. Cependant le goût et la raison réprouvent en littérature tout ce qui est déplacé dans le genre où l'on écrit, et les formes dramatiques sont absolument déplacées dans un éloge histori-

que, car elles en ôtent le premier mérite, la vérité; d'ailleurs l'orateur, malgré cette licence, toujours gêné par la nature du genre, et n'osant se livrer à toute son imagination, doit rejeter mille fictions qui pourroient embellir son sujet, de sorte que, n'étant ni historien, ni poëte, ni romancier, il ne pourra composer qu'un ouvrage imparfait, manqué, dans lequel on ne trouvera ni les beautés d'un drame, ni la sagesse et l'autorité de l'histoire, ni le véritable talent d'un grand orateur.

M. Thomas a déjà perdu la plus grande partie de sa renommée; néanmoins ses anciens partisans le lisent toujours, et pour s'approprier ses phrases les plus étranges: par exemple, M. Thomas dit: *Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne comme sur tout son règne* *; *il fut jeté pour ainsi*

---

* Ce jugement est bizarre. Louis XIV, si sage, si mesuré dans ses expressions, si décent et si noble dans son maintien, n'eut assurément rien d'*exagéré*. C'est ce qu'on pourroit dire de Charles XII, roi de Suède,

dire hors des bornes de la nature. On a appliqué depuis à l'amour cette singulière phrase; on a dit que *l'amour jette hors des bornes de l'existence.* On a pris bien d'autres phrases de ce genre dans les écrits de cet auteur, et tous ceux de ses disciples prouvent que les efforts continuels pour chercher de grandes pensées, altèrent véritablement la raison: il n'y a point de livres dans lesquels on puisse trouver autant de contradictions, d'extravagances; on y trouve même souvent le manque le plus absolu de bon sens. C'est ainsi que M. Thomas dit, dans son ouvrage sur *les éloges*, qu'il ne parlera point de tous les éloges faits du temps de Fontenelle; il ajoute: *Si le public les connoit, c'est à lui à les apprécier; s'il ne les connoit point, ils le sont déjà.* Outre la faute de langage si grossière qui se trouve dans cette phrase, il y en a une de bon sens très-frappante; car alors on ne parlera d'aucun ouvrage, puisqu'ils sont tous, ou *connus ou inconnus;* et d'ail-

---

l'homme du monde qui eut le moins de rapports avec Louis XIV.

leurs l'auteur parle longuement de ceux de Fontenelle qui étoient *appréciés*. On conviendra que les ouvrages de ceux qui ont un style naturel, n'offrent jamais de semblables contre sens. Il est bien malheureux de forcer son talent, et de se donner tant de peine pour écrire de telles choses.

Madame Necker fut, ainsi que madame Geoffrin, amie et protectrice de tous les philosophes; mais cè qui étoit fort simple dans madame Geoffrin, étoit, dans madame Necker, nécessairement une inconséquence, puisqu'elle avoit des sentimens religieux; l'indulgence ne nous prescrit nullement de composer notre société de tous les gens qui ont des principes entièrement opposés aux nôtres; diverses circonstances peuvent bien former une ou deux liaisons de ce genre, mais il est bizarre de les rechercher toutes, et de n'en pas laisser échapper une seule. Madame Necker, très-religieuse, n'étoit (et par son choix) habituellement entourée que de déistes et d'athées. Avec la vertu la plus pure, elle écrivoit comme elle auroit écrit à Bossuet, à l'auteur scandaleux des *Bijoux*

indiscrets, du *Supplément au Voyage de Bougainville*, et de mille articles atroces contre les rois, les prêtres et la religion ; elle l'appeloit *un grand homme*, et le félicitoit sur son génie*. Elle disoit qu'il y a en Suisse de meilleures mœurs et beaucoup plus de vertus qu'à Paris ; mais comme il y a infiniment plus de beaux-esprits à Paris, elle avouoit que par cette raison elle s'ennuyoit en Suisse, quoi-qu'elle y eût tous ses parens, une terre charmante, et qu'elle y fût avec tout ce qu'elle aimoit†. Cette femme, née pour tous les goûts simples que donne la vertu, ne pouvoit supporter la campagne, entourée même de tous les objets qui lui étoient chers ; il lui falloit une cour de littérateurs. Trop raisonnable pour dédaigner les occupations de son sexe, elle étoit incapable de s'y livrer : semblable à tant

* Et malgré ces pompeuses expressions, après la mort de Diderot, elle dit dans ses *Mélanges* : " Diderot " étoit le Garrick de la philosophie ; son plus grand " talent consistoit dans la pantomime."

† Voyez *Extrait* de ses *Mélanges*.

d'égards à la femme forte de l'Ecriture, on n'a pu la louer d'avoir *filé le lin avec des mains sages et ingénieuses*, et même on n'a pu dire d'elle :

> . . . . . . L'aiguille sous ses doigts,
> Rivale du pinceau, nous trompe mille fois.

La fureur du bel-esprit lui ôta toutes les grâces naturelles d'une femme. Elle avoit un besoin inépuisable de conversations savantes et spirituelles. Elle n'a jamais joui du plaisir de dire des riens et de s'amuser de bagatelles, ou de rire d'une folie ; avec une extrême bonté, elle n'a jamais goûté le charme de causer avec bonhomie ; enfin elle n'a point connu le bonheur d'écrire à son ami sans prétention, sans réflexion, tout ce qui passe par la tête, tout ce qui se présente à l'imagination. Il n'y a pas une lettre d'elle qu'elle n'ait méditée, corrigée, récrite ; elle a gardé des copies de toutes*.

Une femme si chrétienne, une âme si

---

* On les a trouvées dans ses papiers. Ses *Mélanges* en contiennent les extraits.

élevée, devoit avoir naturellement de la modestie et de la sincérité; mais l'ambition démesurée d'une célébrité éclatante n'altéra que trop, à cet égard, son goût, et son caractère. Pour obtenir des louanges, combien n'en a-t-elle pas prodigué à des ouvrages qu'elle n'aimoit point, et à des hommes qu'elle ne pouvoit estimer! Voulant toujours, par un sentiment très-respectable, associer M. Necker à ses prétentions de gloire et de renommée, on la voit sans cesse braver tous les usages reçus et toutes les bienséances, pour le louer avec autant d'exagération que de constance et d'intrépidité. Il est vrai que M. Necker le lui a bien rendu. Ces concerts domestiques de louanges données réciproquement en famille, répétées et perpétuées, ces secrets d'un orgueil si surprenant dévoilés et mis au jour par leurs propres auteurs, ont paru la chose du monde la plus étrange dans le siècle même où le public devoit être accoutumé aux confidences intimes et singulières.

On doit à madame Necker les ouvrages suivans: *Des inhumations précipitées; Mé-*

moire sur l'établissement des hospices ; quelques petits morceaux traduits de l'anglais ; *Réflexions* sur le divorce. Cet ouvrage est rempli de sentimens vertueux : l'auteur pensoit tout ce qu'il écrivoit, sa vie entière en est la preuve ; et cependant l'expression n'en est presque jamais vraie, parce que la manie de l'auteur de briller par l'esprit, par les images, les comparaisons, les pensées fortes et touchantes, et surtout le désir de faire valoir sa conduite et son caractère, donnent à tout l'ouvrage une emphase et un ton d'ostentation qui en ôtent tout l'intérêt. Le style en est recherché, précieux, et d'ailleurs, l'auteur se mettant toujours en scène et ne parlant que de sa propre affection, n'emploie aucun raisonnement et ne conclut rien contre le divorce : car il ne s'agissoit pas d'examiner si deux époux qui se chérissent ne doivent pas divorcer ; il falloit prouver que deux époux qui ne s'aiment pas, peuvent par l'estime et la vertu, par d'heureuses réflexions et pour l'intérêt de leurs enfans, renouer avec le temps des nœuds formés d'abord légèrement ou par

l'ambition, et s'assurer ainsi une vieillesse respectable et révérée.

L'ouvrage le plus considérable de madame Necker, est celui qui est intitulé: *Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker.* Il est plus volumineux que les autres, et par cette raison, on y trouve un plus grand nombre de pensées fausses, et de pensées triviales que l'on a cru rajeunir par des expressions ridicules.

" Qu'est-ce (dit Voltaire) qu'un ouvrage
" rempli de pensées recherchées et problé-
" matiques ?*.... Qui ne peut briller par une
" pensée, veut se faire remarquer par un
" mot: si l'on continuoit ainsi, la langue
" des Bossuet, de Racine, des Pascal, des
" Corneille, des Boileau, des Fénélon, de-
" viendroit bientôt surannée. Pourquoi
" éviter une expression qui est d'usage pour
" en introduire une qui dit précisément la
" même chose* ? Un mot nouveau n'est

---

* Que sera-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées et de comparaisons fausses et ridicules ?

+ Comme par exemple, lorsque les disciples de M.

“ pardonnable que quand il est absolument
“ nécessaire, intelligible et sonore ; on est
“ obligé d'en créer au physique : mais fait-
“ on de nouvelles découvertes dans le cœur
“ humain ? y a-t-il une autre grandeur que
“ celle de Corneille et de Bossuet ? y a-t-il
“ d'autres passions que celles qui ont été
“ maniées par Racine, effleurées par Qui-
“ nault ? y a-t-il une autre morale évan-
“ gélique que celle de Bourdaloue ?”

Quelle condamnation de tant d'ouvrages modernes ! et par l'homme qui pouvoit le mieux donner à la raison tout l'ascendant et toute l'autorité qu'elle doit avoir, lorsqu'il s'oublioit assez pour n'écrire que d'après sa conscience et ses lumières !

Thomas, au lieu de dire, des *paroles touchantes*, un *discours touchant*, disent, des *paroles*, un *discours*, une *voix sensible*, etc., ce qui de plus manque de sens commun ; car il faut *sentir* pour être *sensible*, une voix, un discours n'éprouvent rien. Cette expression ne peut s'appliquer qu'aux êtres animés. Cependant presque tous les gens de l'art l'ont adoptée dans ce genre. C'est ainsi que les mauvais écrivains, auxquels des partisans peu réfléchis donnent de la vogue, gâtent le langage et le goût.

L'ouvrage de madame Necker est précédé par des *observations* de M. Necker, qui se bornent à faire l'éloge de madame Necker. Il dit qu'*elle avoit le gout de l'esprit au plus haut degré, mais que ce gout étoit en elle sans aucune ambition de paroitre*....Il ajoute : " On n'a jamais vu une si grande étendue " dans l'esprit, une si grande liberté dans " l'imagination, avec tant de liens dans la " conduite. Les facultés de madame Necker " lui permettoient de parcourir un espace " indéfini.... Elle se plaisoit éminemment " dans la société des gens de lettres, aucun " n'avoit trop d'esprit pour elle.... "

M. Necker nous fait un détail circonstancié des maux de nerfs de madame Necker; ensuite reprenant son éloge : " Toutefois, " dit-il, au milieu des douleurs aiguës aux- " quelles elle fut soumise vers la fin de sa " vie, elle faisoit toujours le compte de ses " prospérités passées, et elle élevoit ses " mains vers l'Etre suprême pour le re- " mercier de sa bonté. Dieu ! quel exem- " ple !.... Oui, je me plais à penser que c'est " un titre de protection auprès de l'Etre

" suprême que d'avoir été appelé à soigner,
" à garder sur la terre le bonheur de sa plus
" fidèle et de sa plus fervente adoratrice*.
" Ah! combien je la ferois encore mieux
" connoître aux hommes, si je la présentois
" à leurs regards avec l'ami que le ciel
" lui avoit donné, avec le compagnon de sa
" destinée†! mais un voile religieux doit
" couvrir, ce me semble, les relations do-
" mestiques‡.

J'ai beaucoup retranché de cet éloge ; les passages cités peuvent suffire : il y a dans cet écrit des vérités incontestables, mais il est

---

* On trouvera toujours dans le style recherhé les plus étonnante négligences. Par exemple, que signifie *garder sur la terre le bonheur de quelqu'un?* L'incorrection et la trivialité accompagnent toujours l'emphase, parce qu'il est impossible de ne pas tomber souvent, quand on veut toujours s'élever trop haut.

† Le mot *compagne* peut s'employer avec élégance. Le mot *compagnon* au singulier, et surtout d'un homme à une femme, est vulgaire, trivial, et même *grivois*, et son emploi dans ce style *solennel* est doublement déplacé.

‡ Oui.

permis de croire qu'il y entre aussi un peu de reconnoissance; on en pourra juger par les extraits suivans tirés de ces mêmes Mélanges faits par madame Necker.

" L'esprit de M. Necker ne fournit ordi-
" nairement qu'un seul chaînon, mais c'est
" aussi le seul qui rejoint la chaîne, et qui la
" rend indissoluble.... Un grand homme ne
" peut être bien représenté que par une âme
" intimement unie à la sienne, qui ne fit qu'un
" avec lui...... J'ai donc osé me charger de
" peindre M. Necker.... O toi qui fus seul,
" dans tous les temps, l'objet de toutes mes
" affections; toi qui ne peux me reprocher
" d'avoir donné à de vains plaisirs des jours
" que le devoir et la tendresse t'avoient con-
" sacrés, souffre, avant que le temps ou la
" maladie m'ayent arrachée de ton sein, souf-
" fre que je sois auprès de toi l'interprète de
" la renommée ! Je veux te montrer à tes
" yeux tel qu'elle te fera paroître un jour, je
" veux te montrer tel que tu es. Viens re-
" garder ton image dans un cœur qui ne fut
" jamais rempli que par elle, viens y lire le

" tableau ineffaçable de tes rares vertus, et te
" garantir de tes *propres inquiétudes**.

" M. Necker naquit original en tout ; la
" forme de son visage est extraordinaire,
" mais le génie et la bonté se trouvent ex-
" primés dane ce tableau vivant.... Il est im-
" possible de le regarder sans l'admirer et
" sans s'attendrir †; il a surtout dans le
" regard, ce je ne sais quoi de fin et de cé-
" leste, que les peintres n'ont jamais osé ex-
" primer que dans la figure des anges.... Je
" l'ai observé dans des états de langueur,
" même d'abattement ; jamais les rayons du
" génie ne pâlissoient autour de sa téte.. Ses
" parens lui donnèrent une excellente édu-
" cation, mais ils le crurent plutôt un enfant
" singulier qu'un prodige, car il est aisé de

* *Le voile mystérieux qui doit couvrir les relations domestiques*, est, comme on voit, tout à fait soulevé dans ce morceau.

† Voilà une illusion bien respectable, et qui paroît surtout bien étonnante à tous ceux qui ont vu M. Necker ou ses portraits ! Mais d'ailleurs, qui jamais a vu une figure que l'on ne peut regarder sans *l'admirer* et sans *s'attendrir* ?

" s'y méprendre. Cependant il se montroit
" seul en tout par son génie."

Ici l'auteur, après beaucoup de détails sur l'éducation de M. Necker, ajoute : " Ce fut
" ainsi que M. Necker devint grand, habile
" et vertueux.... On peut atteindre jusqu'aux
" hommes qui ne s'élèvent qu'un peu au-des-
" sus des autres ; mais quant aux intelli-
" gences qui planent très-haut sur nos têtes,
" il faut qu'elles laissent échapper de grands
" traits de lumière pour que nous puissions
" les apercevoir : c'est par la succession des
" temps que je me suis formé une idée juste
" de M. Necker.....* M. Necker aime la
" gloire, il n'est par exempt d'amour-propre,
" si l'on peut donner ce nom à la conscience
" raisonnable de ses facultés.... Les qua-
" lités de M. Necker sont franches et bien

* On supprime tout le détail du bonheur que M. Necker a procuré à madame Necker, parce qu'on peut s'en faire une idée, par la peinture du bonheur que madame Necker a procuré à M. Necker, et que nous avons vu dans l'éloge de madame Necker, par M. Necker.

" terminées ; je n'oserois prononcer qu'elles
" sont parfaites, mais elles sont entières sans
" le mélange d'aucun autre sentiment *."

L'auteur nous apprend beaucoup de belles actions de M. Necker, récit qu'il termine ainsi : " Enfin M. Necker, si grand dans
" les grandes choses, est comme ce dieu de
" la fable, qu'on voit tour à tour régner dans
" les cieux et servir sur la terre †..... Ses
" méditations le rendent souvent distrait et
" stérile, comme ces montagnes qui recèlent
" un volcan, et dont le peu de fécondité ‡
" prouve l'embrasement intérieur...... S'il
" arrive à M. Necker de sortir de cette lé-
" thargie apparente, c'est pour répandre des
" torrens de flammes..... Il a deux genres

* On ignore la nature *des qualités bien terminées ;* mais on *ose prononcer* que *des qualités entières*, sans *le mélange d'aucun autre sentiment, sont des qualités parfaites.*

† M. Necker *a régné dans les cieux !.....*

‡ Et la *distraction*, car on a dit que M. Necker étoit *distrait et stérile*, et par conséquent ces deux choses pour la justesse de la comparaison, doivent se trouver dans ces montagnes.

" de sensibilité ;—ses affections le précèdent " tantôt en colonnes de feu, tantôt en nu- " ages..... M. Necker a la vue trop étendue " pour un particulier ;—il voit à la fois " toutes les grandes et toutes les petites " choses *.... M. Necker haït l'exagération.... " Duclos disoit: Mon talent à moi, c'est " l'esprit. M. Necker peut dire: Mon ta- " lent à moi, c'est le génie.... Il n'y eut " jamais d'esprit plus original, il a toujours " creusé dans son propre fonds, il y trouve " des richesses inépuisables, semblables à " ces mines qu'on découvre au fond de la " terre, sans savoir comment elles s'y sont " formées, quoiqu'elles puissent suffire à nos " besoins et à ceux de toute la postérité †.... " M. Necker a attiré successivement dans " ses réflexions toutes les idées possibles ;—

---

* *A la fois !* on a cru jusqu'ici que cette faculté n'appartenoit qu'à Dieu.

† Comme on n'a point connu les pensées secrètes de M. Necker, on ne niera pas qu'elles eussent pu suffire *à tous nos besoins et à ceux de toute la postérité ;* mais la comparaison ne vaut rien, parce que les mines exploitées finissent toujours par s'épuiser.



" il trouve des ressources dans les circon-
" stances les plus difficiles ; il lève les obs-
" tacles des pensées comme ceux des choses,
" et il rencontre le centre au milieu des té-
" nébres ;—il semble enfin qu'il ait plusieurs
" sens qui nous sont inconnus ;—les choses
" les plus communes ou les plus petites s'a-
" grandissent dans la profondeur de ses pen-
" sées ; il ressemble à ces admirables ani-
" maux qui changent l'onde dont ils se
" nourrissent, en branches de corail *.... Si
" les hommes, comme on l'a dit, ont été des
" anges avant leur séjour sur la terre, je crois
" que M. Necker fut chargé dans son pre-
" mier état de débrouiller le chaos, avant
" que le Créateur daignât y descendre pour
" en faire ses mondes, et les peupler d'être
" sensibles.... M. Necker si sensible, si no
" ble, si grand, a l'esprit porté à la plaisan-
" terie..... Les ridicules le frappent et le
" charment †, il les rend avec autant de

* Est-il bien prouvé que le corail soit de l'eau méta-morphosée ?

† Il avoit de quoi s'égayer sans aller bien loin....

" finesse que de gaîté..... D'abord il imite
" l'imbécille dont il se moque ; ensuite il
" voit, d'un peu plus haut, le ridicule du
' sot, et il le peint avec toutes les grâces de
" l'esprit ; enfin il prend son vol, il n'aper-
" çoit plus la nature humaine que sous l'image
" de celui qui l'a créée, et il nous pénètre
" d'admiration et d'amour pour elle *.... M.
" Necker naquit éloquent ;—son style est
" tout à fois naturel et original, clair et ma-
" jestueux ; et s'il est remarquable par une
" parfaite harmonie, c'est encore l'ouvrage
" de la nature sans études †....."

Cependant on soupçonne que souvent les plus étonnans ridicules ne le frappoient nullement.

* Il semble que, dans ce singulier paragraphe, on ait passé quelque chose, tant le vol sublime vers le Créateur est inattendu, après l'action de se moquer de l'imbécille et de contrefaire le sot ; mais ce passage, ainsi que tous les autres, est parfaitement exact, et n'a rien de tronqué ; dès qu'on supprime des phrases, on met des points qui indiquent les retranchemens.

† On ne fera point d'observations sur la *clarté* et le *naturel* du style de M. Necker ; on dira seulement qu'il est impossible de lui trouver la moindre originalité lorsqu'on a lu M. Thomas.

L'auteur, après avoir admiré de nouveau M. Necker sur sa sensibilité dans les grandes choses et sur sa finesse dans les petites, dit : " C'est ainsi que la nature se fait admirer " dans l'oiseau-mouche et dans l'éléphant, " dans la finesse des détails, dans la gran- " deur de l'ensemble *..... Après avoir tâché " de faire connoître le génie de M. Necker, " après l'avoir loué par toutes les expressions " que la langue peut me fournir, je crois " n'avoir rien fait encore ; il me semble que " le modèle que j'en conserve dans mon " imagination, est infiniment supérieur....." Madame Necker termine ce discours, dont on a supprimé plus des trois quarts, en disant qu'on a vu des orateurs s'exprimer aussi noblement, qu'on a vu des *penseurs* trouver des idées profondes et ingénieuses, mais que

---

+ Au lieu de *grandeur* il falloit *grosseur* ; c'est surtout ce qui caractérise l'éléphant. Enfin voilà M. Necker comparé á la divinité, aux anges, aux montagnes, aux mines d'or et d'argent, aux volcans, aux polypes, à l'éléphant et à l'oiseau-mouche ! Il me semble que, dans tout cela, la gradation n'est pas bien observée.

personne, *non jaimais personne*, n'eut, autant que M. Necker, *cette pénétrante sensibilité qui donne la vie à la vie même*, etc.

Il résulte de ce discours : 1. Que M. Necker a été le plus beau des hommes, puisque jamais les peintres n'ont osé donner qu'aux anges l'expression de sa phisionomie ; il y avoit même dans sa figure quelque chose de très-supérieur au beau idéal ; car on ne pouvoit la voir non-seulement *sans admiration*, mais *sans s'attendrir*, et jamais la contemplation de l'Antinous, ou de l'Apollon du Belvédère, n'a fait verser une larme ;

2. Que nulle créature humaine n'a eu le génie de M. Necker, car nulle (excepté lui) n'a pu embrasser d'un seul coup-d'œil, *à la fois*, toutes les grandes et les petites choses. Nul homme n'a eu l'éloquence infuse, et le talent d'écrire au plus haut degré de perfection, sans lecture et sans aucune étude. Enfin nul homme encore n'a réuni à ces dons sublimes et surnaturels, la gaîté, la grâce, et avec une bonté parfaite l'esprit malin et moqueur, et le talent de contrefaire. Et ce fut M. Necker qui fit imprimer un tel éloge, et

qui eut la confiance et le courage de s'en déclarer l'éditeur!.....

Si un ridicule si frappant, si un égarement d'amour-propre si incompréhensible ne ramènent pas tous les jeunes littérateurs au bon goût de la modestie, il faut convenir qu'il y a des esprits que rien ne peut éclairer. Si la bienséance ne défendoit pas de se louer ainsi dans les familles, il n'y auroit rien de fade et d'insipide comme la conversation, et rien d'ennuyeux comme la littérature; on n'entendroit que des louanges exagérées ou fausses; on ne liroit que d'emphatiques panégyriques: c'est un sentiment très-délicat et très touchant qui prive du droit de louer mutuellement sans mesure ceux dont les volontés et les âmes doivent être intimement réunies. S'il n'est pas permis de faire son propre éloge, on ne doit pas faire celui d'un autre soi-même, et dont on partage la gloire. De quel poids peut être un éloge qui manque nécessairement d'impartialité? Le seul éloge dans ce genre qui pourroit, non avoir de l'autorité, mais intéresser, seroit celui qu'inspireroit l'amour filial, car on excuse ou l'on to-

lère tout ce qui est produit par la reconnoissance; et que ne permet-on pas à la seule affection humaine que l'on ait honorée du nom de piété? D'ailleurs l'amour-propre dans ce cas ne sauroit être que relatif; la gloire d'un père ou d'une mère ne peut que rejaillir sur leurs enfans, celle de deux époux leur est commune. Néanmoins chez la nation qui a le tact le plus fin des bienséances, chez celle qui en connoît le mieux toutes les nuances et toute la délicatesse, et dans un temps où l'on mettoit le plus de soin à les observer, l'auteur du beau poëme de la *Religion* n'a osé louer ouvertement son père; et ce père étoit Racine! Après avoir compté au nombre des preuves de l'immortalité de l'âme cette sublimité de talens à laquelle l'homme peut s'élever, après avoir désigné plusieurs grands hommes, il ajoute:

. . . . . . Et toi que je n'ose nommer !.....
Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères? etc.

Combien cette pudeur filiale est respectueuse, noble et touchante! combien elle fait plus d'effet que l'éloge le plus pompeux! avec quel plasir le lecteur accorde à la mé-

moire du grand Racine tous les hommages que son fils n'ose lui rendre, toutes les louanges dont sa modestie contraint l'expression ! Tant il est vrai, comme on l'a dit dans cet ouvrage *, que les sentimens retenus sont toujours ceux qui font la plus vive impression †.

M. Necker fut un homme de beaucoup d'esprit et d'un très-grand mérite ; il eut non-seulement une probité parfaite, mais un désintéressement admirable. Dans des temps

---

* Discours sur les femmes.

† Il faut observer que, dans le même cas, la modestie de bienséance est plus rigoureuse pour un fils que pour une fille mariée, puisque, pour cette dernière, le nom illustre de son père ne seroit plus le sien, et que par conséquent elle auroit de moins un sujet personnel d'amour-propre. On a moins d'indulgence sur les louanges données aux enfans par leurs parens ; nos enfans sont notre ouvrage : louer leurs vertus et leurs talens, c'est nous vanter des soins que nous avons donnés à leur éducation, etc. Quand on réfléchit sur les bienséances, il est impossible de ne pas admirer le goût, la raison, la délicatesse d'esprit et de sentimens qui en ont tracé les lois.

paisibles, il eût gouverné les finances avec succès et gloire ; mail il n'avoit ni la force d'âme, ni la prévoyance, ni le génie que demandent des temps orageux pour réparer de grandes fautes, et pour prévenir de grands maux. Après cinq ans de repos, de retraite, de réflexions, après avoir désiré pendant tout ce temps de reprendre la conduite des affaires, il rentra dans le ministère sans avoir formé de plan, et sans autre dessein pour sauver la France, que celui de faire quelques petites réformes économiques. Durant son premier ministère, l'éclat et la pureté de ses vertus inspirèrent un juste enthousiasme ; mais au second, ses partisans même furent obligés de convenir qu'il manquoit de caractère, et qu'il étoit absolument dépourvu de génie. Comme écrivain, il n'a aucune espèce d'originalité ; il s'est approprié, ainsi que madame Necker, le style, la manière de M. Thomas, et il en a aussi fort exagéré les défauts, et surtout le ton d'importance et la pompe, en parlant de soi-même. Il y a dans ses écrits plutôt de belles phrases que de

belles pensées* ; on n'y trouve ni ce plan, ni cet enchaînement d'idées, cette liaison, cette gradation, qui, dans les bons ouvrages de morale, excitent la curiosité, soutiennent l'intérêt, et conduisent le lecteur à la conviction. En louant ses intentions, en admirant ses vertus, il faut, pour l'honneur de notre littérature, avoir le courage de dire aux étrangers qu'on n'estime en France que les ouvrages qui sont écrits avec goût et clarté, pureté et naturel, enfin d'après les principes dont nos grands maîtres nous ont laissé ces modèles parfaits qui donnent à la gloire de notre littérature l'éclat, l'élévation, la solidité de celle que les Français ont acquise par les armes, et par des triomphes de tout genre.

La mauvaise école formée par M. Thomas, et propagée par M. et madame Necker, n'est pas la seule qui ait contribué à bouleverser tous les principes de la saine littérature ; Fontenelle aussi en a formé une, dont M. d'Alembert est devenu le chef dans le siècle

* Il y a dans Pascal de belles pensées, et non de belles phrases : voilà la différence du génie au bel-esprit.

dernier. Celle-ci, que l'on ne considérera que sous les rapports littéraires, visoit moins au génie qu'à l'esprit épigrammatique et fin, et surtout au mérite de voiler avec prudence, et de faire entendre avec adresse ce qu'il étoit impossible encore de dire franchement. Fontenelle avoit tracé le premier modèle en ce genre dans son *Histoire des Oracles;* d'Alembert depuis a perfectionné cet art, que beaucoup d'autres faiseurs d'éloges ont tâché d'imiter avec plus ou moins de succés ; tout le monde comprenoit le vrai sens de ces ouvrages ; mais dès qu'ils étoient écrits d'une manière entortillée, et avec une respectueuse obscurité, le gouvernement étoit content, et néanmoins on crioit à l'intolérance !....Rousseau et Voltaire n'ont point formé d'école pour le style, parce qu'il étoit trop difficile de les imiter ; mais l'un mit à la mode l'exaltation des sentimens et l'amour dèsordonnè ; et l'autre eut une multitude de disciples qui pensèrent que lorsqu'on est bien impie, bien licencieux, qu'on a toujours et sur tous les sujets, un ton ironique et moqueur, et que l'on dit à ses ennemis des injures grossières,

on est spirituel et plaisant comme Voltaire. Mais au milieu de ce mauvais goût, l'honneur de la littérature française étoit dignement soutenu par des ouvrages écrits dans le même siècle, l'*Histoire naturelle de M. de Buffon*, l'*Emile*, le *Siècle de Louis XIV*, l'*Histoire de Charles XII* *, le *Voyage d'Anacharsis*, etc. Ces écrivains moururent ; la révolution vint, l'éloquence des tribunes acheva de tout brouiller et de tout gâter. Aux yeux des nouveaux littérateurs qui s'élevèrent en foule, l'emportement ou l'exagération furent les seuls caractères de la sensibilité, le galimatias fut appelé de la profondeur, et l'on ne trouva du génie que dans la bizarrerie et l'extravagance. Ce déplorable état de la littérature, loin d'avoir produit une véritable décadence, ne fut qu'une crise salutaire. Les excès politiques de la révolution ont servi à faire mieux sentir le prix inestimable d'un gouvernement ferme,

* On ne cite ces ouvrages comme d'excellens modèles, que relativement au style.

équitable et paternel; les *excès littéraires* dont on vient de parler ont ouvert les yeux sur le danger de s'écarter des bons principes. Le *Cours de littérature* de M. de la Harpe a, sous ce rapport, été fort utile. Si l'on n'eût pas poussé le ridicule aussi loin qu'il peut aller, on auroit marché si long-temps dans la mauvaise route où l'on s'étoit engagé, que l'on auroit eu des peines infinies pour retrouver le bon chemin. On ne peut mieux faire connoître à quel point les esprits étoient déjà-gâtés, avant même la révolution, qu'en citant encore quelques pensées d'une personne remplie de mérite, qui écrivoit tandis que M. de Voltaire vivoit, et qui étoit tous les jours entourée des académiciens les plus célèbres de ce temps : et il faut observer que les femmes auteurs qui passent leur vie dans la société d'un grand nombre de gens de lettres, placent toujours dans leurs écrits beaucoup d'idées recueillies dans la conversation. Voici donc plusieurs traits tirés des *Mélanges* de madame Necker :

« Chaque idée de M. Thomas étoit une

“ vertu, et chaque mouvement un ex-
“ emple*.

“ L'âme a besoin de se reposer, pour que
“ les pensées puissent y surnager.

“ S'il n'y a point de héros pour son valet
“ de chambre, c'est que les *grands hommes*
“ *ont des branches gourmandes* qui empor-
“ tent la sève de tout l'arbre, etc....

“ Toutes les actions possibles ne sont que
“ l'ombre projetée sur la terre des âmes
“ nobles et bonnes....

“ L'on peut dire, sans vanité, qu'au pre-
“ mier coup-d'œil, un sot nous attriste, et
“ un homme d'esprit nous rend heureux....

“ L'opinion est une espèce d'espion gagé
“ par la vertu, qui n'entre véritablement en
“ fonction qu'en temps de guerre; mais la
“ renommée ne prend jamais de vacance,
“ elle parcourt indifféremment tous les lieux
“ et tous les siècles.

“ Le discours de M. de Buffon, sur les
“ difficultés et les beautés du style, enre-

---

* Chaque mouvement !... On se perfectionnoit donc en le voyant marcher !

" gistra pour jamais les titres de l'académie
" dans le temple de la Renommée*.

" On érige à ses amis absens un trône
" dans sa pensée, pareil à celui vers lequel
" les ambassadeurs se tournent continuelle-
" ment lorsqu'ils sont loin de leurs maî-
" tres."

L'auteur dit des personnes d'une humeur inégale, " qu'elles ressemblent aux écre-
" visses à qui l'on peut couper une patte,
" sans qu'il y paroisse quelques jours après,
" parce qu'elles ont plusieurs centres de
" sensibilité.

..... " Il faut que les mots fassent élever,
" en quelque manière, une atmosphère d'i-
" dées accessoires, qui servent d'intermédi-
" aire à la pensée.

..... " Le grand homme est dans sa jeu-

---

* Cette manière d'écrire rappelle celle de Barthelemi Gracian, dont M. de Voltaire fait cette citation:

" Les pensées partent des vastes côtes de la mémoire,
" s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent
" au port de l'esprit, pour être enregistrées à la dou-
" ane de l'entendement."

« nesse comme le Jupiter de la fable, il ne « peut avoir un sentiment sans que toute la « nature s'ébranle devant lui ; mais bientôt « c'est un géant enchaîné, dont le temps « dévore les entrailles.

..... « En vain les gens sans idées mon- « trent de la grâce et même du talent, ils « semblent se jouer avec le néant ; et l'effet « qu'ils produisent, comme lui ne laisse « aucune trace.

..... « La poétique de M. Marmontel, qui « contient tous les contes faits en société, « paroît le testament de la conversation.

..... « On se trompe quand on croit faire « de l'esprit avec de l'esprit ; il faut encore « autre chose : les olives ne pourroient « rendre de la bonne huile sans une longue « manipulation.... Il faut joindre ses ré- « flexions aux idées des autres, afin de leur « donner chez soi le droit de bourgeoisie."

Voici des conseils donnés aux écrivains :

« Pendant un an il ne faudroit lire que de « la chimie, et pendant l'année suivante se « borner à la poésie, ensuite à l'histoire.... « Pendant la première année, on trouvera

" dans la chimie des allusions, des com-
" paraisons, et le coloris de son style* ; la
" seconde, on les trouvera dans les poëtes,
" et pendant la troisième, dans l'histoire ;
" ainsi l'on rajeunit sa pensée par de nou-
" veaux mélanges."

On pourroit perfectionner cette nouvelle poétique en ajoutant une quatrième année consacrée à la lecture des ouvrages d'astronomie, une cinquième aux livres de physique, de botanique et d'histoire naturelle ; après toutes ces lectures, *la pensée seroit bien plus rajeunie.*

" Il est impossible de faire aucune im-
" pression avec le profil ; c'est de face qu'on
" peut s'embellir et s'adoucir ; un des meil-
" leurs moyens, est de se pénétrer d'un sen-
" timent aimable, et de tâcher de le faire
" passer sur sa physionomie.... Un parfu-
" meur qui sauroit nous rappeler des idées
" agréables, seroit le premier des poëtes....

---

* Cette étude de la chimie, pour bien écrire, a peut-être donné lieu à cette expression figurée : *Un style alambiqué.*

" Le gouvernement américain est fin et
" ingénieux, le gouvernement anglais est
" grand et sublime.*

" M. Thomas s'élevoit trop quand il vivoit
" seul, parce qu'il cherchoit toujours son
" niveau.

" Il n'y a rien d'absolu dans la nature ni
" en morale†.

" Il y a des caractères qui s'occupent,
" avec la même ardeur, d'une bagatelle et
" d'une chose importante ; ce sont des fours
" brûlans qui consument également le ciron
" et l'éléphant.

.... " L'accompagnement (en musique)
" est en quelque manière le prisme de l'o-

---

* On supprime une longue explication politique de cette pensée. Une femme d'un esprit aussi sage devoit-elle se permettre de disserter sur les gouvernemens ? L'épouse d'un banquier, en appelant *grand* et *sublime* le gouvernement d'une nation commerçante, ne devoit-elle pas craindre de rappeler ce mot : *M. Josse, vous êtes orfévre ?*

† Ceci est pis qu'une mauvaise phrase, c'est un mauvais principe ; tout est *absolu* dans la morale. Elle ne permet pas de voler *un peu*, de mentir *un peu*, même pour un bien, etc.

" reille.... ou, si vous voulez, le microscope
" de l'oreille.

..... " Tout l'esprit et tout le caractère de
" l'ambassadeur d'Espagne sont dans ses
" maximes; c'est une quintessence tirée à
" l'alambic; il ne reste plus pour la con-
" versation que la *tête-morte*, comme dans
" le fond d'un vase chimique*.

" Dire, M. Guibert s'intéresse à tous les
" sujets, c'est ne faire aucune impression;
" mais dire, M. Guibert a cent mille pattes
" dans la conversation, qui touchent et at-
" teignent à tout, c'est employer une ex-
" pression plus vive, et on se la rappelle.

" Les Français favorisent toutes les attaques
" qu'on fait aux honnêtes gens."

Une nation qui auroit ce caractère parti-culier, seroit à la fois odieuse et vile. Nos

---

* On voit que l'auteur, en écrivant ce portrait, *étoit* dans *l'année* de la lecture des livres de chimie; mais si l'ambassadeur montroit de l'esprit par cette *quintessence*, il l'employoit donc en parlant, puisqu'il ne faisoit pas de livres; comment ne restoit-il dans la conversation que la *tête-morte?*

ennemis même ont toujours reconnu dans la nation française autant de générosité naturelle que de courage. Quand on a quitté son pays pour s'établir dans une terre étrangère, où l'on sollicite, où l'on obtient des places, on est bien inconséquent et doublement coupable, en calomniant cette patrie adoptive que l'on a préférée à la sienne.

Mais reprenons l'examen des pensées de madame Necker.

" On disoit de cette éloquence coupée et
" peu sensible de M.*** : Son éloquence
" ne procède que par entrechats.

.... " D'où vient ce charme que nous
" trouvons dans la brièveté de l'expression ?
" de l'horreur du vide ; car un mot de trop
" fait un vide, et dans ce sens, le superflu
" fait toujours vide.

.... " L'ouvrage de M. Necker sur les
" *Opinions religieuses* est sur les bords de
" l'infini.

" Il faut présenter ses idées en phalanges,
" quand on ne veut pas qu'on puisse rompre
" les rangs.

" Dans le monde on aime mieux les vic-

" times que les personnes qui ne veulent pas
" l'être."

Dans l'éloge de M. Thomas, madame Necker dit :

" M. Thomas exagère toujours ses ex-
" pressions, ses expressions exagèrent ses
" idées, et ses idées exagèrent ses senti-
" mens : mais ses sentimens sont justes et
" vrais..... M. Thomas est plus jaloux des
" siècles à venir que des siècles passés ; c'est
" dans la postérité qu'il découvre ses rivaux...
" On le croiroit moins occupé de ses idées
" que de la crainte d'en laisser à ses succes-
" seurs, et l'on voit bien que si la gloire
" étoit une femme, il la poignarderoit avant
" de mourir, afin qu'elle n'appartînt à per-
" sonne.... M. Thomas veut que chaque
" heure lui rapporte l'éternité..... Il écrit
" tantôt comme Bossuet, tantôt comme Ta-
" cite, et quelquefois comme Fontenelle *."

---

* C'étoit faire plus que n'auroit fait Bossuet lui-même, qui certainement n'auroit jamais écrit *comme Fontenelle*.

Dans l'éloge de M. de Mauléon, madame Necker dit :

" Il ne connut jamais le prix de l'argent " que par la crainte qu'il avoit d'en recevoir."

Voici quelques traits pris dans la société.

" On disoit d'une jeune femme, dont les " idées sont toujours recherchées : Madame " * * * * ne vient jamais vers nous qu'en " robe détroussée.

" Madame de Boufflers disoit d'une dame " entre deux âges, qui faisoit un cavagnole : " Elle a tort, il ne faut pas badiner avec des " couteaux.

" M. Guenaud de Montbelliard avoit une " plume d'acier, il prononçoit trop tout ce " qu'il écrivoit ; on lit par exemple, dans " son histoire du corbeau : *Ces oiseaux de* " *proie se nourrissent de chairs corrompues.* " Il falloit écrire : *Et même ces viandes né-* " *gligées, que les plus misérables animaux* " *dédaignent, leur servent de pâture....*

" Un Allemand se précipitoit d'une fe- " nêtre : Que faites-vous là ? lui dit-on.—Je " me fais vif.

" Il vaudroit mieux avoir fait un seul doigt

" de l'Apollon du Belvédère, que toute une
" statue, car ce doigt seroit la preuve du plus
" grand talent*.

" Le baron de Glercen écrivoit d'Angle-
" terre à madame du Deffant : Il me semble
" être en Laponie, et qu'il neige du vert,
" etc."

On pourroit prolonger à l'infini ce genre pénible de citations, surtout si l'on donnoit les réflexions de trois ou quatre pages qui, presque toutes, sont inintelligibles. Quant aux lettres à M. de Buffon, à M. Thomas, et aux autres académiciens, elles se ressemblent toutes ; l'auteur donne à chaque personne les mêmes éloges sur son génie, ses ouvrages, etc. et dans le style le plus pompeux, le plus orné de comparaisons, de citations de l'histoire et de la fable. C'est ainsi que, pour demander à M. Thomas des nouvelles de sa santé, elle lui dit : " Je crains que vous n'ayez
" pu résister à cette force d'attraction qui
" entraîne malgré eux les hommes de génie;

---

* Un seul doigt, *la preuve du plus grand talent !...*

" ce sont des comètes qui s'éloignent quel-
" quefois de leur centre, mais qui finissent
" toujours par s'y consumer. Les belles
" pensées qui viennent occuper vos têtes, sont
" comme les perles de l'Inde, l'objet de l'ad-
" miration de ceux qui les regardent, et la
" preuve d'une maladie qui fait souffrir et
" mourir le poisson qui les produit. Cessez
" donc, je vous conjure, d'user votre frêle
" machine contre la puissance de votre
" génie."

A M. Marmontel, pour lui parler de ses maux de nerfs :

" Je dois à l'habitude des abstractions, de
" jouir encore du temps de ma maladie. Dans
" ce moment même où je vous écris, je suis à
" peine si je suis languissante ou en pleine
" santé, jeune ou vieille, au commencement
" ou à la fin de ma carrière; je sais seulement
" que je m'entretiens avec un ami qui m'est
" cher, que je l'appelle auprès de moi par
" l'effet magique de la pensée et de la ré-
" flexion.... Loin de vous on n'ose plaisanter
" avec vous ; la réputation des grands
" hommes placés à une grande distance,

" s'agrandit comme l'ombre à mesure que le
" soleil s'éloigne*."

A M. de Saussure; après avoir parlé sur l'éducation publique, elle ajoute :

" Vous, monsieur, qui avez à la fois la
" force et la grandeur des arbres du Liban, et
" les perfections des plantes que nous cul-
" tivons près de nous, vous êtes ainsi plus à
" portée que personne de prononcer sur ces
" importantes questions."

A mylord Stormont, lorsqu'il se retira des affaires :

" Un esprit sage, un esprit aussi excellent
" que le vôtre, ne pouvoit regretter les an-
" goisses d'une grande place. Les torrens sont
" toujours redoutés et mal accueillis dans les
" terres fertiles et riantes...."

Au même, sur sa rentrée dans le ministère.

" Les hommes qui ont un grand caractère
" désirent aussi les grandes occupations et les
" grandes circonstances; et cependant il leur
" convient moins qu'à personne de se me-

---

* Voilà enfin une belle comparaison ; mais que de louanges et quel style *épistolaire !*

“ surer avec les petites passions qui compo-
“ sent et qui font naître toujours ces grandes
“ circonstances : ce sont des insectes éphé-
“ mères qui font rugir les lions ;.....l'expéri-
“ ence m'a donné le droit de parler ainsi.....
“ Une grande place est comme le Protée de
“ la fable, un dieu avant qu'on l'approche, un
“ tigre ou un serpent tant qu'on le tient em-
“ brassé, et derechef un dieu quand on l'a
“ laissé échapper.”

Si la place de femme d'un contrôleur général des finances donnoit à l'auteur *le droit* de s'exprimer ainsi, que l'on imagine, si l'on peut, quelle eût été la pompe de son style, la multiplicité des comparaisons, des métaphores qu'elle eût employées, la magnificence des éloges qu'elle auroit prodigués à son époux, si elle eût été à la place de madame de Maintenon ! et qu'on se rappelle les lettres de cette dernière ; cette simplicité, cette sagesse profonde et parfaite, ce bon goût, ce calme d'une grande âme, cette modestie, cet esprit toujours juste, cette raison supérieure unie à la plus grande étendue d'esprit, à la connoissance la plus approfondie du monde et de la cour !..

Parmi les auteurs, ce n'est pas le manque d'esprit qui produit les défauts de style et les ridicules les plus frappans, c'est surtout l'enivrement des succès et l'exaltation de l'orgueil.

Voici encore quelques passages des lettres de madame Necker.

A M. Diderot, qui étoit en Russie:

« Sous la ligne ou sous le pôle, vous avez « au-dedans de vous un foyer qui ne s'altère « jamais. Nous attendons impatiemment les « relations de vos voyages, et nous espérons « bien qu'en passant dans votre tête, elles « prendront ce goût de terroir qui les rend « plus précieuses pour les gourmands..... Si « vos enfans le veulent, ils ne perdront rien « par le changement du ministère; votre « ombre est assez grande pour s'étendre sur « eux depuis Saint-Pétersbourg... Vous avez « peint, d'après nature, le génie des poëtes, « chacun de vos mots est un éclair, et « chaque phrase un tableau.... Votre extrait « baptistaire est dans vos ouvrages, et non sur « le bout de votre nez*; c'est dans ces ouvrages

* Dans ce style pompeux, quelles étranges dispa-

" qu'il faut chercher votre véritable durée ;
" et je crois bien plus à cette éternité qu'a
" celle de la matière."

Au même, pour se plaindre de son silence :

" Je me lasse enfin, monsieur, de n'avoir
" aucune relation avec vous ; car la société de
" l'homme de génie étend notre existence et
" nous fait sentir notre propre grandeur....
" S'il faut au grand homme une fibre prédo-
" minante, il lui faut de même, ainsi qu'à la
" vertu, un but prédominant... Je conserverai
" vos feuilles volantes, comme si j'étois la
" postérité même, etc., etc."

Voilà le style *familier* de madame Necker, et comme elle écrivoit à tous ses amis.

Cependant c'est ce même Diderot qu'elle louoit tant sur son *génie*, dont *l'ombre* s'étendoit de Pétersbourg à Paris, dont chaque mot étoit *un éclair*, chaque phrase *un tableau* ; ce Diderot qu'elle appeloit un *grand homme*, et dont la *postérité* devoit conserver toutes les

---

rates forment ces expressions et ces phrases triviales : *le goût de terroir.... les gourmands.....le bout de votre nez !....*

feuilles volantes; enfin ce Diderot qu'elle a si fort dénigré dans ses Mélanges: elle a dit que son plus grand talent consistoit dans la *pantomime*, elle a dit encore: " La réputation " de Diderot n'existe plus, les hommes dont " les idées ne se répandent pas dans la société, " n'ont que l'apparence du génie......Diderot " passoit successivement des petitesses aux " exagérations, de la colère à l'enthousiasme; " ses yeux étoient égarés, il n'écoutoit per- " sonne, il cherchoit ses phrases pour y mettre " de l'esprit."

Comment une personne si vertueuse pouvoit-elle se permettre de flatter, d'une manière si outrée, l'homme que non-seulement elle n'admiroit pas, mais qu'elle n'estimoit point? Comment M. Necker n'a-t-il pas senti, en faisant imprimer cet ouvrage, que, pour l'honneur du caractère de madame Necker, il devoit supprimer ou les flatteries, ou les censures? Mais dans cette société d'académiciens et de philosophes, tout étoit sacrifié au désir effréné d'obtenir des louanges; il falloit les donner sans mesure si l'on vouloit en recevoir. Aussi l'insipidité de ces lettres en égale le ridicule.

Toutes les exagérations, toutes les fadeurs de la flatterie y sont prodiguées sans pudeur; les mots *génie*, *grandeur*, *gloire*, *postérité*, s'y retrouvent a chaque page. Ce n'étoit pas ainsi que Racine écrivoit à Boileau, et que Boileau écrivoit à Racine. Madame Necker, dans ces mêmes Mélanges, parle souvent de Rousseau, et toujours pour le critiquer et le rabaisser ;- mais dans une lettre à M. Moulton. admirateur passionné de Rousseau, elle a un langage bien différent ; elle montre de l'enthousiasme pour Rousseau et pour les choses même qu'elle a le plus critiquées. Ce manque de droiture se retrouve sans cesse dans cet ouvrage.

Madame Necker, amie intime de tous les disciples de Voltaire, n'aimoit point ce grand poëte, non qu'elle fût scandalisée des écrits impies, licencieux et satiriques sortis de cette plume trop féconde ; l'esprit à ses yeux excusoit tout : mais Voltaire qui pouvoit aimer la *tolérance* sans bornes de madame Necker, Voltaire qui ne vouloit pas qu'une femme fût chrétienne, vouloit moins encore qu'elle eût un style précieux, et par consé-

quent dépourvu de grâce et de naturel. Il haïssoit par-dessus toute chose l'emphase et le galimatias. Ainsi la manière d'écrire de M. Thomas ne pouvoit lui plaire: sans intérêt, sans aucun sujet d'humeur, Voltaire (excellent juge alors) a dit de l'*Eloge de Colbert* fait par M. Necker, " qu'il y a dans " cet ouvrage autant de mauvais que de bon, " autant de phrases obscures que de claires, " autant de mots impropres que d'expres- " sions justes, autant d'exagérations que de " vérités." Et voilà pourquoi madame Necker critique tant Voltaire, et le *Siècle de Louis XIV*, et tous ses ouvrages; voilà pourquoi elle prétend qu'un Anglais l'appeloit *le bouffon du diable.* Et même elle se permet de conter plusieurs anecdotes au moins fort douteuses et très-injurieuses à sa mémoire. Il n'est permis de citer dans ce genre que des faits irrécusables.

Après avoir eu le déplaisir, pour l'intérêt de la littérature et de la vérité, de critiquer une femme si estimable*, on trouvera une

---

* On auroit pu pousser ces critiques infiniment plus loin, en citant de longues tirades, et ses juge-

sorte de dédommagement à citer quelques pensées dignes d'elle. Voici celles qui ont paru les meilleures :

" Les liaisons des personnes qui pensent de
" même ne sont jamais nouvelles, il semble
" qu'elles ayent commencé avec leur exis-
" tence.

" Quand je vois M. de Buffon, mon cœur
" me trompe de deux manières qui se con-
" tredisent ; je crois l'admirer pour la pre-
" mière fois, et je crois l'avoir aimé toute
" ma vie.

" La franchise est une vertu qui n'est per-
" mise qu'aux personnes qui les ont toutes* ;
" celles qui manquent de principes n'en
" sont pas dignes, elles sont même souvent
" obligées à la dissimulation, et ce n'est pas
" un des moindres malheurs attachés à une
" conduite et à des sentimens peu déli-

---

mens sur Racine, beaucoup plus injustes que ceux de madame de Sévigné, et qui maintenant n'ont plus d'excuses.

* Il falloit dire : *La franchise n'est permise qu'aux gens vertueux.....* car qui peut se flatter d'avoir *toutes les vertus ?*

" cats*, que d'être obligé de mettre de " grands défauts au nombre des moyens de " pallier ses fautes, et je dirois presqu'au " nombre de ses devoirs.

" Les personnes faites pour ce qui est " grand chérissent tout ce qu'elles admirent.

" C'est le plus beau privilége des talens, " de pouvoir embellir jusqu'aux vertus.

" Il faut contredire les enfans, comme les " zéphyrs agitent les arbres au printemps, " pour hâter leur verdure et leur accroisse- " ment, sans faire tomber leurs feuilles ou " leurs fleurs.

" A présent que les philosophes sont " athées et fanatiques, et le clergé tolérant, " il faut blâmer les philosophes et approuver " le clergé†.

" La correspondance de Rousseau achève " de faire connoître les gens de lettres‡.

* Cette phrase n'est pas exacte, il falloit : *Une mauvaise conduite et à des sentimens peu délicats.*

† C'étoit une protestante, et une amie des philosophes, qui parloit ainsi avant la révolution.

‡ Jointe à toutes les autres correspondances des beaux-esprits du siècle dernier.

“ Quelle inquiétude d'esprit, quelle ostentation de vertu, et quels écarts de morale ! Saint-Lambert écrivoit à quelqu'un : *O philosophes dignes des étrivières, je vous honore et je vous respecte, mais je m'aperçois que vous n'êtes aussi que des hommes**.

“ La Rochefoucauld disoit dans le siècle passé : *L'hypocrisie est un hommage que*

---

* Et c'est un philosophe qui a fait cette exclamation énergique et naïve : *O philosophes dignes des étrivières !* Si un homme religieux eût osé s'exprimer ainsi, quels cris d'indignation il eût excités ! Mais M. de Saint-Lambert, qui ne veut point (dans son *Catéchisme moral)* que l'on donne de religion à un enfant, et qui même a dit nettement que la religion nuit à la morale ; M. de Saint-Lambert qui exige qu'un père dise à son fils : *Si vous devenez plus instruit que moi, alors c'est vous qui serez mon maître, et je vous obéirai ;* M. de Saint-Lambert qui a enseigné beaucoup de belles choses de ce genre, doit-il trouver des contradicteurs lorsqu'il s'écrie : *O philosophes dignes des étrivières !*

Au reste, ce mot rappelle celui du philosophe Duclos, qui disoit, en parlant de ses confrères : *Ils en feront tant qu'ils me rendront dévot.*

" *le vice rend à la vertu.* Et l'abbé Poulle :
" *La vertu est si négligée dans ce siècle*
" *qu'elle ne fait pas même des hypocrites.*
" Voilà les deux siècles jugés.

" Quand un homme est connu par un ca-
" ractère particulier, il ne faut pas qu'il y
" manque, sans quoi il ne lui reste plus
" rien. Il y a des gens à qui les affaires
" d'argent les plus légitimes ne conviennent
" pas, leur réputation est d'être magnifiques,
" il faut qu'ils la conservent. On ne peut
" (en général) satisfaire son caractère qu'aux
" dépens de son bonheur.

" Dans la conversation, les idées fines,
" quand on les prononce du même ton que
" les idées communes, passent ordinaire-
" ment sans être aperçues.

" Fontenelle disoit qu'il n'aimoit pas la
" guerre, parce qu'elle gâte la conversation."

Cet ouvrage ne contenant que des anecdotes connues ou sans aucun sel, et l'auteur n'ayant nullement le talent de conter, on ne citera que le trait suivant :

" Voltaire lié avec Piron, et le rencon-
" trant un jour dans la galerie de Versailles,

" *adieu, mon cœur*, lui dit-il. Ah! répon-
" dit Piron, appelle moi *ton esprit* et non
" pas *ton cœur*."

MADAME COTIN.

Il seroit fort difficile de parler d'un auteur célèbre mort depuis peu de temps, et dont les partisans et tous les amis existent, si l'on manquoit de droiture ou de courage, si l'on n'étoit pas capable de louer non-seulement avec sincérité, mais avec plaisir, ou si l'on avoit la foiblesse de craindre de ridicules interprétations et d'injustes ressentimens. Dans tout ce qui tient à la morale, tous les ménagemens que ne prescrivent pas la bienséance et le devoir, sont des lâchetés. On n'en aura point dans cet article; on doit juger avec sévérité des ouvrages qui méritent d'être lus; une critique réfléchie est un hommage, elle suppose une sorte de méditation qui seule est une marque d'estime, et la critique même ajoute au poids des éloges.

Madame Cotin, en la jugeant d'après ses ouvrages, étoit née avec une âme sensible, élevée, un esprit juste et une raison supérieure. Si rien n'eût combattu ces grandes qualités, si elle en eût suivi la pente naturelle, aucune des taches qui déparent ses romans ne s'y trouveroit; on sent en la lisant que ses défauts ne peuvent lui appartenir; le véritable esprit est toujours uni à la raison; des idées étrangères, des exemples corrupteurs peuvent l'égarer momentanément; mais il revient sans effort à la vérité, chaque réflexion l'y ramène, c'est avec ravissement qu'il la découvre, elle le met à l'aise, elle accorde toutes ses pensées, elle lui épargne les vaines subtilités qu'il faut employer pour déguiser les contradictions de l'erreur, elle développe ses facultés, elle perfectionne toutes ses productions.

Madame Cotin composa malheureusement son premier ouvrage à Paris vers la fin du règne de Robespierre, c'est-à-dire dans un temps où les tyrans avoient proscrit le bon goût ainsi que les bonnes mœurs, dans un temps où tout fut détruit ou métamorphosé.

On créa un autre langage, une autre poétique, une autre morale. L'amour même ne fut pas épargné, on en fit un dieu digne d'être adoré sous *l'empire de la terreur*, un dieu féroce qui n'inspiroit que des emportemens frénétiques, et qui commandoit toujours le meurtre et le suicide ; les écrivains dans un style barbare dénaturèrent tous les mouvemens de l'âme. Leurs plumes de fer trempées dans du sang ne tracèrent plus que de fausses, d'effrayantes peintures ; la démence usurpa le nom de la sensibilité ; la douce et vague mélancolie ne fut plus qu'une sombre fureur et qu'un désespoir impie.

Au milieu de ce bouleversement universel, madame Cotin, très-jeune encore, fut excusable de prendre (dans ce moment) la manière d'écrire à la mode : cependant, loin de l'exagérer, elle en adoucit le ridicule ; mais ce fut elle qui composa le premier roman dans *le genre passionné*. *Claire d'Albe* eut beaucoup de succès, et servit de modèle à tous ceux dont on enrichit depuis la littérature républicaine. Ce roman est à tous égards un mauvais ouvrage, sans intérêt, sans

imagination, sans vraisemblance et d'une immoralité révoltante* ; mais comme il a eu le triste honneur de former une nouvelle école de romanciers, qu'il est le premier où l'on ait représenté l'amour délirant, furieux et féroce, et une héroïne *vertueuse*, *religieuse*, *angélique*, et se livrant sans mesure et sans pudeur à tous les emportemens d'un amour effréné et criminel, il est impossible de le passer sous silence et de ne pas entrer dans quelques détails à cet égard.

L'auteur dit dans sa préface qu'elle a fait ce roman en moins de quinze jours ; elle ajoute: Il fera bien (le public) *de dire du mal de mon ouvrage s'il l'ennuie ; mai ss'il m'ennuyoit encore plus de le corriger, j'ai bien fait de le laisser tel qu'il est.* Ce n'est là ni un bon style ni un bon ton. Cet ouvrage est en lettres, et c'est toujours l'héroïne qui écrit.† Cette manière qui sauve la difficulté de varier le style suivant les personnages, est la plus aisée, mais par cela même la moins

---

* Voyez la note à la fin de l'ouvrage.

† A l'exception de quelques lettres à la fin du roman.

agréable. Claire d'Albe, mariée à un homme de cinquante ans, est représentée dans les deux premières lettres comme une femme raisonnable et vertueuse; et dans la troisième, en parlant du printemps qu'elle appelle *le premier né de la nature*, elle ajoute: " Déjà " j'éprouve ses douces influences, tout mon " sang se porte vers mon cœur qui bat plus " violemment à l'approche du printemps: à " cette sorte de création nouvelle tout s'é- " veille et s'anime; le désir naît, parcourt " l'univers et effleure tous les êtres de son " aile légère, tous sont atteints et le suivent; " il leur ouvre la route du plaisir, tous en- " chantés s'y précipitent......"

Quel langage! quelle lettre d'une jeune femme *vertueuse* à son amie!

M. d'Albe est chef d'une manufacture; un jeune parent (Frédéric) dont il est le bienfaiteur, vient l'aider dans ses travaux, il lui fait promettre de ne plus le quitter; le jeune Frédéric en présence de Claire d'Albe, épouse de son protecteur, répond avec véhémence en mettant un genou en terre: " Je

" le jure à la face de ce ciel que ma bouche
" ne souilla jamais par un mensonge, et
" au nom de cette femme plus angélique
" que lui."

Plus angélique que le ciel!.....

Claire, en faisant le portrait de Frédéric, prétend "qu'on retrouve en lui ces touches " larges et vigoureuses dont l'homme dut " être formé en sortant des mains de la di- " vinité; on y pressent ces nobles et grandes " passions qui peuvent égarer sans doute, " *mais qui seules* élèvent à la gloire et à la " vertu: loin de lui ces petits caractères " sans vie et sans couleur qui ne savent agir " et penser que comme les autres....et qui ne sont pas même capables d'une grande faute.†

---

* Un mensonge *souille* la bouche qui le profère, mais on ne *souille* point le ciel.

† Ainsi point de *vertu* sans de *grandes passions*, et tout homme incapable de faire une *grande faute* est un homme méprisable; en effet, dans ce temps on voyoit les passions violentes *élever* à une si haute vertu, et les *grandes fautes* produire de si belles choses, que cette doctrine devoit paroître bien séduisante.

Claire se passionne pour Frédéric, et elle dit de l'amitié : " Je l'écouterai dans les sons " que je rendrai ; leur vibration aura son " écho dans mon cœur.....Amitié ! tu es " tout ; la feuille qui voltige, la romance " que je chante, la rose que je cueille, le " parfum qu'elle exhale....."

L'amitié qui est *la feuille qui voltige !* tc. Mais en entendoit cela alors.

Frédéric lui déclare son amour, et elle dit à son amie : " Je respirois son souffle, j'en " étois embrasée....."

Frédéric lui dit : *Perdu d'amour et de tendresse, je sens que tout moi s'élance vers toi.....*

Néanmoins Claire se jette aux genoux de Frédéric (chose encore indispensable dans ces romans), elle le conjure de la contempler *prosternée, humiliée à ses pieds.....*

C'est surtout cette action et ces expressions qui constituent une héroïne *passionée :* voilà de *l'énergie* et *les touches larges et vigoureuses*, dont *la femme dut être formée en sortant des mains* du Créateur.

La main d'une femme, de quelqu'âge

qu'elle puisse être, ne peut copier les scènes cyniques de cet amour adultère, telles qu'on a osé les décrire dans ce roman ; la fausseté des sentimens peut seule en égaler l'indécénce.

Cependant Claire, qui a conservé toute sa vertu, ordonne à Fréderic de s'éloigner, afin qu'il soit *le plus grand des hommes*, et qu'elle puisse *l'aimer sans remords ;* elle ajoute, pour le décider à fuir :

" Si tu es tout pour moi, mon univers,
" mon bonheur, le Dieu que j'adore.....si
" c'est par toi seul que j'existe, et pour
" toi seul que je respire *, si ce cri de
" de mon cœur qu'il ne m'est plus permis
" de retenir, t'apprend une foible partie du
" sentiment qui m'entraîne, je ne suis point
" coupable ; ai-je pu l'empêcher de naître ?
" suis-je maîtresse de l'anéantir ? dépend-il,
" de moi d'éteindre ce qu'une puissance su-
" périeure allume dans mon sein ?"

On a trouvé ce raisonnement si fort, qu'on

---

* Cette sensible Claire a des enfans.

l'a employé depuis dans d'autres romans; on a dit:

. . . . . . " Toutes les affections vé-
" ritables viennent du ciel: peut-il con-
" damner ce qu'il inspire?"

Que répondre à cela? Car, dès qu'il est prouvé que c'est le ciel qui inspire un amour adultère, il veut qu'on s'y livre; il y auroit de l'impiété à repousser ses *inspirations*. On ne sauroit donc pas pourquoi Claire voudroit se séparer de Frédéric, si elle n'en donnoit pas une raison: elle a vu *des larmes dans les yeux de M. d'Albe......*

Quand Fréderic est parti, Claire entend sonner l'horloge, elle dit: " Pauvre Frédéric!
" chaque coup t'éloigne de moi *, chaque
" instant qui s'écoule repousse vers le passé
" l'instant où je te voyois encore."

Qui concevra qu'on puisse dire qu'*un instant qui s'écoule repousse* un autre *instant passé vers le passé?* Frédéric arrive chez la

---

* Ce qui ne signifie rien; mais cela est plus neuf que cette phrase usée, *chaque pas t'éloigne*, etc. Et voilà avec quel art on rajeunit de viellies expressions! etc.

cousine de Claire, il *sourit* en l'abordant; mais *ses artères comprimées par la violence de la douleur se brisent, et en un instant il est tout couvert de sang*. Voilà dans les romans de ce nouveau genre une preuve d'amour absolument nécessaire, il faut *du sang* et des fureurs mutuelles dans l'amour réciproque et de l'aliénation de tête. C'est ainsi que Claire dit à son amie :"

" Où est donc la verdure des arbres ? Les
" oiseaux ne chantent plus, l'eau murmure-
" t-elle encore ?"

Voilà les questions que l'on faisoit alors à sa confidente dans l'absence de son amant!

On dit de Claire : Cette femme, *dont chaque pensée étoit une vertu, et chaque mouvement un exemple*. On a vu dans les *Mélanges* de madame Necker cette même phrase si ridicule appliquée par madame Necker à M. Thomas. Et l'ouvrage posthume de madame Necker n'a paru que longtemps après *Claire d'Albe :* voilà une singulière rencontre, si c'en est une.

Claire dans son désespoir s'écrie :

" Mais quand la nuit a laissé tomber son

" obscur rideau, je crois voir l'ombre du
" bras de l'Eternel étendu vers moi."

Ceci est pillé des *Nuits d'Young*, seulement on a retranché ce qui donne du prix à cette figure hardie; voici le passage de l'auteur anglais, traduction de M. Letourneur:

" Quand la nuit a laissé tomber son obs-
" cur rideau, je crois voir l'ombre du bras
" de l'Eternel étendu entre l'homme et les
" vains objets qu'il veut lui cacher *."

M. d'Albe, qui savoit tout sans en rien témoigner, s'entend avec sa cousine pour persuader à Frédéric que Claire ne l'aime plus; Frédéric a promis de ne pas se tuer, mais il tombe dans une langueur qui le réduit à l'extrémité; Claire de son côté est mourante, mais toujours très-dévote, elle attend tout de la bonté de Dieu; c'est là, dit-elle, *le man-*

* Madame Cotin s'est souvent permis, non-seulement de s'approprier les idées des autres, mais de prendre des passages entiers. C'est ainsi que, dans sa *Mathilde*, elle a inséré des morceaux littéralement copiés d'un ouvrage intitulé: *l'Etude du cœur humain.*

teau dont les malheureux doivent réchauffer leurs cœurs *. Enfin Frédéric apprend qu'on le trompe, et que Claire meurt d'amour pour lui ; alors il s'échappe, on veut en vain le retenir ; *dans son féroce délire, il écrase tout ce qui s'oppose à sa fuite.....* Il retourne chez Claire, il la trouve expirante sur le tombeau de son père, il est lui-même mourant, *pâle, éperdu, couvert de sueur et de poussiére.* Ils sont tous les deux si changés qu'ils ont peine à se reconnoître ; et c'est dans cet état et sur une tombe que le vertueux jeune homme s'écrie, et sur-le-champ: " O
" mon âme ! livre-toi à ton amant, partage
" ses transports, et sur les bornes de la vie
" où nous touchons l'un et l'autre, goûtons,
" avant de la quitter, cette félicité suprême
" qui nous attend dans l'éternité." Frédéric dit : et saisissant Claire... Il est impossible de ne pas supprimer ici huit lignes... Claire,

---

* Voilà une pensée religieuse toute neuve ; car on n'a jamais dit que la bonté divine est un manteau qui réchauffe les cœurs.

palpitante et *à demi-vaincue*, lui dit: *La responsabilité de mon crime retombera sur ta tête. Eh bien! je l'accepte*, interrompit-il d'une voix terrible; *il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire, qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité....*

Il faut s'arrêter.... Non-seulement une femme, mais un homme qui auroit quelque respect pour le public, n'oseroit transcrire la page infâme et dégoûtante qui suit ce discours, dont l'extravagance et l'impiété font toute l'énergie... Conçoit-on qu'une femme expirante, faisant sa dernière prière sur les cendres d'un père révéré, soit capable, dans cet instant, de souiller la vie qu'elle va quitter, et de profaner la mort en se livrant aux emportemens féroces d'un frénétique? Conçoit-on mieux qu'un amant, mourant lui-même, puisse éprouver ces terribles transports, en revoyant sa maîtresse sur le bord de la tombe? Mais ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que ce récit (qui n'est plus en lettres) est tiré d'un manuscrit écrit, après la

mort de Claire, par son amie, la sage et prudente Elise, qui a décrit cette scène pour *l'instruction* de la jeune Laure, fille de Claire, afin de la lui faire lire un jour quand elle sera sortie de l'enfance !...

Claire, après s'être déshonorée, rentre chez elle, on la met au lit, elle dit à son époux que *ses sens égarés l'ont trahie, et qu'il est des crimes que le pardon ne peut atteindre. M. d'Albe, consterné, lui répond : Claire, votre faute est grande sans doute, mais il vous reste encore assez de vertus pour faire mon bonheur.*

Voilà un mari bien calme et bien généreux ! mais c'est l'usage dans tous ces romans, les maris sont aussi flegmatiques que les amans sont furieux.

Cependant l'auteur, dans l'avant-dernière page de cette coupable et misérable production, consultant enfin sa conscience et ses lumières, fait dire à son héroïne expirante ces belles paroles qu'elle adresse à son amie, en lui recommandant sa fille : « Qu'elle sache « que ce qui m'a perdue est d'avoir coloré le

" vice du charme de la vertu ; dis-lui bien
" que celui qui la déguise est plus coupable
" encore que celui qui la méconnoît..."

Mais à quoi servent quelques lignes raisonnables, lorsque, dans le cours de l'ouvrage, on n'a cherché qu'à *colorer le vice du charme de la vertu ?* D'ailleurs, ce qui gâte un peu cette conversion, c'est que cette femme repentante, après avoir reçu la bénédiction de son mari, *expire en prononçant le nom de Frédéric.*

L'enterrement de Claire termine ce roman : Frédéric apparoît à cette lugubre cerémonie, il s'approche de la fosse, et dit ces mots : *A présent je suis libre, tu n'y seras pas long-temps seule.* Ainsi le lecteur sait qu'il se tuera.

Comme on l'a dit, toutes les règles invariables du roman passionné se trouvent dans celui-ci : incorrection de style, phrases inintelligibles, impropriété d'expressions, fureurs d'amour ; un jeune homme vertueux forcené ; une femme céleste *s'humiliant, se prosternant dans la poussière aux pieds* de son amant ; des adultères parlant toujours du ciel,

de la vertu, de l'éternité ; tous les confidens et les sages du roman admirant avec enthousiasme ces deux personnages ; les passions divinisées, alors même qu'elles font commettre des crimes et enfin le suicide attribué au héros et comme une grande action!...Voilà ce qui compose *Claire d'Albe*, premier modèle du genre qui a produit tant d'autres romans, dans lesquels on a servilement copié toutes ces extravagances. Que dire de ceux qui, n'étant point égarés par leur propre imagination, c'est-à-dire n'inventant rien, ont eu le double mauvais goût d'admirer de telles choses et de les imiter *? C'est ici où l'on doit reconnoître la supériorité de l'esprit de madame Cotin. Son roman eut un grand succès, nulle critique ne l'avertit de la monstruosité de cet ouvrage, elle ne fut point enivrée de tant de louanges,

* Les Allemands ne peuvent pas s'attribuer l'honneur d'avoir créé ce genre, ils n'ont inventé que le galimatias mélancolique, suivi du suicide ; mais ils ont représenté les femmes nobles et modestes, leurs héroïnes n'ont rien de commun avec *Claire d'Albe* et ses imitatrices.

toujours si séduisantes quand on débute; elle ne se pressa point de donner un second ouvrage, elle réfléchit, se jugea et quitta la fausse route qu'elle avoit frayée, sans contradictions, sans aucune censure: se corriger soi-même au milieu d'un triomphe, est un trait de caractère qui prouve autant de profondeur de discernement que de force d'âme. Quelques années après elle donna *Malvina:* le fond de cet ouvrage est entièrement pris d'un autre roman*, mais les détails et beaucoup de scènes

---

* *Des vœux téméraires.* Dans cet ouvrage, l'heroïne (Constance) jure, sur le tombeau de son mari, de ne jamais se marier. Malvina fait le même serment, sur la tombe d'une amie. Malvina paroît coupable aux yeux de son amant, et ne l'est point. Constance innocente paroît coupable aux yeux de son mari. Malvina apprend que son amant se meurt, elle vole près de lui, le trouve *en délire*, et lui sert de *garde-malade*, ce qui offre un tableau peu décent. Constance apprend que son mari se meurt: exilée par lui, elle revient, le trouve *en délire*, et lui sert de *garde-malade*. Dans *Malvina*, une vieille paysanne et une enfant, dont Malvina prend soin, produisent des scenes intéressantes. Dans les *Vœux téméraires*, une vieille paysanne et une enfant, dont Constance prend soin, produisent des scènes absolument du même

intéressantes appartiennent à madame Cotin, et font le plus grand honneur à son talent. Le style manque souvent de correction et quelquefois de naturel, mais en général l'ouvrage est écrit avec grâces, il est rempli de pensées délicates, de descriptions charmantes. Dans son troisième ouvrage (*Amélie de Mansfield*), l'auteur, par un caprice malheureux, retombe dans le genre créé par elle, l'héroïne est passionnée jusqu'à la fureur la plus extravagante; cet ouvrage est souillé par deux lettres qu'une femme auteur n'auroit jamais dû composer; le dénoûment est révoltant, l'héroïne qui porte dans son sein le fruit de sa foiblesse, se jette dans le Danube; son amant se précipite aussi dans le fleuve, mais pour la chercher; il la trouve, la retire; elle vit quelques jours, et meurt sans montrer ni remords

---

genre, etc. Je crois qu'on ne s'est jamais permis de piller un ouvrage avec plus de détails et moins de déguisement; j'avois déjà fait ces rapprochemens, dans une nouvelle édition du *Petit La Bruyère*, au moment où *Malvina* parut. L'auteur vivoit, et n'essaya pas de se justifier.

de son suicide, ni regrets sur l'enfant qu'elle portoit dans son sein, et qu'elle a tué. Son amant *se jette sur son cadavre*, et au bout de trois heures il expire dans cette attitude, en *maudissant* quiconque le séparera de sa maîtresse. On met ces amans, *entrelacés* dans les bras l'un de l'autre, dans le même cercueil que viennent en pompe prendre des prêtres. (Quels prêtres pourroient consentir à faire un tel enterrement!) Le seul bon goût devroit apprendre qu'il ne faut mêler au tableau solennel de la mort que des images chastes et pures. Ces conceptions entraînent toujours dans des écarts inconcevables de style; c'est ainsi que l'héroïne dit: "Tandis que "l'air que je respire, la place que j'oc- "cupe, les objets que je touche m'entourent "de son souvenir, *et me pressent de sa puis-* "*sance*.....

"La musique qui réveille toutes *les idées* "*sensibles*, et *dispose au regret du bonheur*" (disposer à un tel regret, n'est ni merveilleux ni difficile), "*et même au regret de la* "*peine*..." (Ceci est singulier!) que signifient de telles phrases?

Voici dans ce roman comment un amant qui attend dans un rendez-vous sa maîtresse, doit sentir et s'exprimer, même avant que l'heure du rendez-vous soit passée :

« A genoux devant la porte d'Amélie, « mordant la pierre sur laquelle reposoit ma « tête, dans ma rage impatiente, je déchirois « mes mains en les appuyant de toute ma « force sur le sable, et ce mal physique que « je ne sentois pas, adoucissoit pourtant mes « tourmens. L'horloge alors a sonné minuit, « chaque coup entroit dans ma poitrine « comme un fer aigu et brûlant ; si cette si- « tuation eût duré une heure de plus, Amélie « m'eût trouvé sans vie à sa porte."

Amélie arrive, et le trouve presqu'évanoui et tout en sang. Combien un sentiment exprimé avec profondeur est préférable à toutes ces pantomimes de fureur ! Est-ce là peindre l'amour ? Non, c'est peindre la rage la plus insensée, ou pour mieux dire cette peinture est ridicule et glaciale, parce qu'elle manque absolument de vérité. Lorsqu'on représente un amant dans un tel état causé par l'attente de l'heure d'un rendez-vous, que lui fera-t-on

faire lorsqu'il est forcé de quitter sa maîtresse ou qu'il la croit infidèle ? On s'ôte tous les moyens de montrer de l'énergie lorsqu'il en faut réellement, en prodiguant ainsi les démonstrations de fureur et de désespoir. Osons le dire, les amans dans ces romans paroissent très-livrés à un mal physique qui leur donne une rage semblable à celle que les animaux féroces éprouvent dans une certaine saison de l'année... Cette Amélie, égarée deux fois par de criminelles amours, est admirée de tous les personnages pour sa *vertu* et son *innocence*, et même après son suicide. C'est elle qui dit à son amant : " Ne me dis pas que je ne suis " pas coupable, il m'est doux de l'être pour " toi :.... te livrer mon innocence, perdre " peut-être l'estime publique, voilà les sacri- " fices que j'aime à te faire.... Je suis cou- " pable, il est vrai, mais non pas malheu- " reuse ; et à quelque honte que je sois ré- " servée, je la supporterai même avec joie, " puisqu'elle sera la preuve de mon amour."

On pensoit autrefois que le véritable amour élevoit l'âme. Eh ! quel grand sentiment peut inspirer le goût de l'ignominie ? quel effet

pourroient produire de telles pensées sur l'esprit d'une jeune personne qui auroit le malheur de les admirer? Voici encore un passage plus répréhensible, parce que c'est un homme *vertueux, et même austère*, qui parle :

" J'avoue que j'avois cru long-temps qu'il
" n'y avoit point de passions qu'un grand
" courage ne pût vaincre ; mais depuis que
" je suis ici, mon opinion s'est ébranlée ; je
" sens qu'on ne dompte pas son cœur comme
" on le voudroit, et qu'il est tel sacrifice
" dont la vertu même ne consoleroit peut-
" être pas."

Et c'est un homme sans passions, un observateur de sang-froid que l'on fait parler ainsi !... Puisse le jeune homme passionné, flottant entre le vice et la vertu, ne jamais lire ce passage !... *

---

* On avoit fait paroître dans la *Bibliothèque des Romans*, une partie de ces critiques, lorsque madame Cotin donna cet ouvrage ; elle fit depuis une seconde édition de ce roman, peut-être a-t-elle corrigé quelques passages. On n'a point lu cette seconde édition.

Madame Cotin commence ainsi l'avertissement de cet ouvrage :

« J'ai dit dans *Malvina*, qu'une femme « étoit répréhensible lorsqu'elle faisoit im- « primer ses productions."

Si l'auteur n'eût dit que cela, on eût pu lui répondre que cette sentence est étrange dans la bouche d'une femme auteur ; que d'ailleurs on n'est *réprêhensible*, en publiant ses productions, que lorsqu'oubliant les vrais principes de la morale, on a le projet de représenter comme des êtres *sublimes* et *célestes* des personnages souillés par des égaremens déplorables, et des héroïnes qui, n'ayant pour tout sentiment qu'un amour effréné, finissent par se tuer.

Mais madame Cotin a fait une satire des femmes auteurs beaucoup plus amère ; elle ajoute que se faire imprimer est pour les femes *un tort et un ridicule**, *qu'une femme*

---

* Oui, un *tort* bien grave quand on veut renverser tous les principes sacrés de la morale, et un *ridicule* bien grand quand on écrit de certaines phrases.

qui se jette dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante, qu'il semble que le temps qu'elle donne au public soit toujours pris sur ses devoirs. Ce morceau, fort extraordinaire lorsqu'il est fait par une femme qui a consacré toute sa vie à écrire des romans, est terminé par une critique plus dure encore contre *les femmes* qui ont écrit sur l'éducation : tout cela est singulier. Au reste, ce roman d'*Amélie*, malgré des défauts inexcusables, contient plusieurs lettres aussi morales qu'intéressantes, et des détails pleins de charmes. *Mathilde* est le meilleur ouvrage de madame Cotin. On y rencontre des réminiscences et plusieurs imitations d'autres romans, mais on y trouve aussi des scènes délicieuses, des sentimens nobles, délicats, généreux, et des beautés de détail qui placent cet ouvrage au rang des meilleures productions en ce genre. Il est en général (à l'exception d'un petit nombre de phrases) bien écrit, avec goût et pureté. *Elisabeth* ou *les Exilés de Sibérie* doit ajouter encore à la réputation de l'auteur ; les sentimens les plus purs, l'amour maternel,

l'amour filial y sont exprimés d'une manière touchante. Cependant l'esprit trop souvent y remplace la sensibilité, et de trop jolies phrases trop multipliées affoiblissent l'intérêt, ôtent du naturel et jettent de la froideur sur l'ensemble de ce petit ouvrage dont on ne peut trop admirer les nobles sentimens et l'excellente morale. Le début de ce roman commence par une description des déserts de la Sibérie. Cette description est de la plus grande beauté, elle a un ton sévère parfaitement assorti au sujet ; l'auteur est véritablement original dans ce beau morceau, il n'emploie aucun ornement superflu, aucune expression pompeuse ; tout est simple, mais grand et d'une telle vérité, que l'on croiroit que le tableau est fait d'après nature. On peut donner les mêmes éloges à toutes les descriptions contenues dans ce roman, entr'autres à celle d'une tempête dans une forêt. Toute cette partie descriptive est admirable.

Madame Cotin manquoit d'invention et d'imagination, elle a trop souvent emprunté les idées des autres ; mais elle avoit de la

sensibilité, de la délicatesse et le talent de peindre. Comme il est plus facile, avec une belle âme et beaucoup d'esprit, de renoncer à des erreurs dangereuses que de corriger un style déjà formé, madame Cotin, en épurant sa manière d'écrire, a néanmoins toujours conservé trop de recherche et de prétention ; on ne trouve que dans son premier ouvrage des phrases ridicules, mais on en rencontre beaucoup dans les autres que le goût voudroit réformer, parce qu'elles manquent de naturel et de vérité.

Beaucoup d'autres femmes, dans le siècle qui vient de s'écouler, ont fait honneur à la littérature française : madame du Bocage qui, belle et poëte, et *poëte épique* et *tragique**, reçut les plus éclatans hommages, n'essuya point de critiques et n'eut point d'ennemis. Ne seroit point parce que ses vers n'étoient ni ridicules ni supérieurs ?

Fontenelle fit ceux-ci pour son portrait :

---

* Le poëme intitulé : *La Colombiade* ; et *les Amazones* : cette tragédie eut onze représentations.

Autour de ce portrait consacré pour la gloire,
Je vois voltiger les Amours,
Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
Se la disputeront toujours.

Elle alla à Ferney, et Voltaire, en disant qu'il manquoit quelque chose à sa coiffure, y plaça une couronne de laurier.

D'autres femmes qui ont eu moins d'éclat, ont eu plus de talent pour la poésie, et surtout madame de Bourdic. Parmi celles qui ont fait des romans, on peut nommer avec éloge mademoiselle de Lussan, madame la comtesse de Fontaine, auteur de deux romans : *La Comtesse de Savoie* et *Aménophis, princesse de Lybie*. Voltaire a pris de *la Comtesse de Savoie* le sujet de la tragédie de *Tancrède*. Il adressa à madame de Fontaine une épître, dont voici quelques vers.

. . . . . Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur !
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point ! etc.

On ne pourroit rien dire de plus pour un chef-d'œuvre, et cet éloge est fait par le meilleur juge, par l'homme le plus célèbre : cependant bien peu de lecteurs connoissent et l'ouvrage et le nom de l'auteur. Ceux qui entrent dans la carrière littéraire ne se donneroient pas tant de peine pour obtenir l'approbation des littérateurs célèbres, s'ils étoient bien persuadés de cette vérité, qu'une seule chose peut fonder une réputation durable : le suffrage du public.

M'étant imposé la loi de garder le silence sur les auteurs qui existent, je regrette de ne pouvoir rendre hommage aux talens de plusieurs femmes qui honorent à la fois leur sexe et la littérature : il en est une surtout dont il me seroit doux de parler !.... C'est une muse sage, modeste et solitaire, qui, en cultivant l'art dont elle a le génie, n'a songé qu'à se soustraire à la célébrité ; elle n'a jamais envisagé de la gloire des poëtes que les dangers et le bruit qui l'effraient. Au sein d'une famille chérie, dans une retraite paisible, elle a su préférer le bonheur à la renommée. Ses ouvrages, aussi purs que son

cœur, immortaliseront un jour son nom et n'auront point troublé sa vie. Son travail utile et charmant est fait dans l'obscurité, le silence, comme celui de l'insecte précieux qu'elle a chanté*..... Je m'arrête, je dois respecter une modestie si rare et si touchante, mais je devois citer un exemple si sage et si vertueux.

Je terminerai cet ouvrage par une remarque qui fait honneur à toutes les femmes auteurs françaises, c'est que toutes ont montré dans leurs ouvrages l'amour de la patrie. Dans ce nombre infini, il n'en est point qui ait eu assez peu d'élévation d'âme pour louer une nation étrangère aux dépens de la sienne. Toute nation est respectable, parce qu'aucune ne peut subsister sans lois, sans police, sans morale et sans vertus. Attaquer, fronder un peuple entier, fût-il l'ennemi de notre pays, est dans les gens de lettres un manque intolérable de bienséance. Si l'on doit de tels égards à des nations étrangères, que ne doit-on pas à la sienne? Henri IV disoit :

---

* Elle a fait un poëme sur les vers à soie.

S'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi. En effet, dépriser sa nation, c'est insulter son souverain, dont la principale gloire est de régner sur un peuple généreux, capable d'exécuter de grandes choses et d'obéir avec zèle à tout ce qui peut l'élever. Cependant presque tous les auteurs célèbres du siècle dernier se sont plus à rabaisser la gloire nationale, et surtout Voltaire et d'Alembert; ils ne parloient que de la frivolité decette France qui a produit néanmoins plus de savans dans tous les genres, plus de profonds moralistes, de jurisconsultes célèbres, d'hommes d'état, de grands capitaines, qu'aucune autre nation. Il est vrai qu'elle a excellé de même dans la littérature et dans les arts; il est vrai que les étrangers même avouent tous qu'elle est aussi la plus aimable de l'Europe; mais tous ces dons brillans, cet agrément, ces grâces, loin d'affoiblir le mérite des qualités solides possédées au même degré, n'en rehaussent-elles pas la gloire? ne la rendent-elles pas plus éclatante et plus extraordinaire? Le seul orgueil qui soit permis est l'orgueil national, et c'est le seul que les phi-

losophes du siècle dernier n'aient pas montré. Leur humilité comme Français, égaloit leur arrogance comme auteurs. Les femmes n'ont jamais eu cette honteuse manie ; toutes celles qui ont écrit sont irréprochables à cet égard. Il m'est doux de terminer leur histoire par un éloge, et par l'un des plus honorables que l'on puisse donner à un écrivain.

Note sur madame Cottin, *page* 210.

* L'éditeur de Londres ne sauroit souscrire aux remarques de madame de Genlis sur le premier ouvrage de madame Cottin. Sa critique porte entièrement à faux, et comme elle est fondée sur un fait imaginaire, il faut y répondre.

Ce ne fut ni vers la fin du règne de Robespierre, ni à Paris que madame Cottin composa *Claire d'Albe.* Ce fut en 1798, et dans une campagne aux environs de Rouen. Puisque madame de Genlis cite la Préface de Claire d'Albe pour censurer une déclaration, que l'on ne prétend pas excuser, elle étoit instruite du contraire de ce qu'elle avance. Et prononcer ce premier essai des rares talents de madame Cottin *un ouvrage sans intérêt et d'une immoralité révoltante*, parce que la vertu d'une jeune femme mariée à un homme de cin-

quante ans y succombe au pouvoir de l'amour, c'est censurer tout récit des écarts de la foiblesse humaine. Cette lutte de l'amour et du devoir, tracée avec des couleurs si vives et une chaleur de style si entrainante, est précisément ce qui fait à la fois le charme et l'utilité morale de ce roman. L'impression qu'il laisse dans les cœurs sensibles est toute entière au profit de la vertu. Madame Cottin a sû faire passer dans l'âme de ses lecteurs l'effroi dont son propre cœur étoit saisi à l'idée de cette passion terrible qui dans un délire de peu d'instants épuise tellement tout ce que l'âme a de chaleur, qu'il ne reste plus de courage pour ses devoirs, de sensibilité pour les affections douces, ni d'attrait pour la vie.

Si madame de Genlis eût connu madame Cottin, elle eût, sans doute, rendu justice à la pureté de ses intentions, et elle eût dit de cette femme intéressante ce qu'elle a dit de madame de la Fayette : malgré quelques incorrections de style qui déparent ses écrits "*on y sent d'un bout à l'autre un goût sincère de la* "*vertu. La belle âme de l'auteur s'y peint sans* "*emphase, et toujours avec charme.*"

FIN.

De l'Imprimerie de F. Vigurs, 5, Princes Street, Leicester Square, London.

77780670

